

Presented to the

LIBRARY *of the*

UNIVERSITY OF TORONTO

by

JUDGE SIDNEY DYMOND



L'AMI

DES

ENFANS.

JANVIER 1783. N°. 1.

L'AMI DES ENFANS.

Cet Ouvrage a commencé le premier Janvier 1782, & il en a paru un volume le 1er de chaque mois.

Le prix des douze volumes eſt toujours de 13^{tt} 4 *s* pour Paris, & de 16^{tt} 4 *s* pour la Province, rendus franc de port par la poſte.

La ſouſcription pour 1783, en quelque mois qu'on s'abonne, commencera toujours du 1er Janvier de cette même année. Le prix & les conditions ſont les mêmes que pour 1782.

Ceux qui deſireront l'ouvrage entier, paieront pour les deux années enſemble 26^{tt} 8 *s* pour Paris, & 32^{tt} 8 *s* pour la Province, franc de port.

Il faut avoir ſoin d'affranchir les lettres & le port de l'argent.

On trouve à la même adreſſe, les *Lectures pour les Enfans*, *ou Choix de petits Contes*, *également propres à les amuſer & à leur inſpirer le goût de la vertu*, 3 vol. petit format, 3^{tt} 12 *s* port franc par la poſte.

L'AMI
DES
ENFANS,

PAR M. BERQUIN.

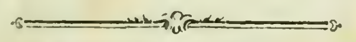
JANVIER 1783. N°. 1.

A PARIS,

Au Bureau de l'Ami des Enfans.

Rue de l'Univerſité, au coin de celle du Bac, N°. 28.

S'adreſſer à M. LE PRINCE, Directeur.



M. DCC. LXXXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

On trouve chez FROULLÉ, Libraire, pont Notre-Dame,

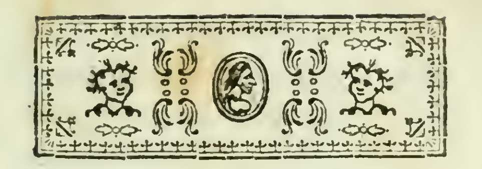
Idylles de M. BERQUIN, 2 vol. *in*-8°. *fig.* . . . . . . 10tt.

Romances, du même, 1 vol. *in*-8°. *fig.* & *musique*. . . . . 6tt.

Medée, Mélodrame imité de l'Allemand de M. Gotter, *in*-8°. . . . . 15 *s*

Port franc par la poste.

Il faut affranchir les lettres, & le port de l'argent.



LES JARRETIERES

ET

LES MANCHETTES.

LOUISE.

Le joli jour que celui des étrennes ! Ah ! ma sœur, il me tarde bien qu'il n'arrive.

SOPHIE.

Tiens, ne m'en parle pas. Ce mois crotté de Décembre me paroît plus long à lui seul que tout

le reſte de l'année. Que de belles choſes nous allons avoir! j'y rêve la nuit, ou je m'éveille pour y penſer.

LOUISE.

Te ſouviens-tu l'année derniere comme tous les amis de papa & de maman nous apportoient des bonbons & des joujoux? Nous en avions tant, que nous ne ſavions où les fourrer.

SOPHIE.

Et la veille, comme le ſallon fut éclairé de bougies! Je crois y être encore. Il y avoit une grande table couverte de jolis préſens. Maman nous appella d'une voix douce. Venez, mes cheres filles;

recevez ces cadeaux d'auſſi bon cœur que je vous les donne. Elle nous embraſſoit, & pleuroit de joie. Je ne l'ai jamais vue ſi contente que ce jour-là, en nous voyant frapper dans nos mains, & danſer, comme des folles, autour de la chambre.

LOUISE.

Elle étoit, je crois, encore plus heureuſe que nous.

SOPHIE.

Il ſembloit que c'étoit elle qui recevoit ſes étrennes.

LOUISE.

Il faut donc qu'il y ait un grand plaiſir à donner! Sais-tu ce que nous devrions faire, Sophie? Nous ſommes bien petites; & nous ne

poſſédons pas grand'choſe. Mais nous pouvons encore nous procurer ce plaiſir.

SOPHIE.

Comment cela, ma ſœur?

LOUISE.

C'eſt dans quinze jours le premier jour de l'an, & nous avons de l'argent dans notre bourſe.

SOPHIE.

Oui, j'ai près de ſix francs, moi. Qu'en ferons-nous?

LOUISE.

Tu ſais bien que c'eſt après demain S. Thomas, fête de la paroiſſe? Il y a une foire le long de la rue. Il faudra nous lever de bonne heure, bien travailler, &

apprendre avec ſoin toutes nos leçons, pour qu'on nous permette d'aller à la foire l'après-midi. J'ai douze francs en pieces de douze ſols. Nous prendrons chacune la moitié de notre argent, & nous en acheterons les plus jolies choſes que nous pourrons trouver. Nous les porterons ici bien enveloppées; & la veille du premier de l'an, nous irons donner les étrennes aux enfans de la Portiere.

SOPHIE.

Mais il faudroit que les enfans de notre pauvre Frotteur en euſſent auſſi quelque choſe.

LOUISE.

Tu as raiſon; je n'y ſongeois pas. Oh! comme ils vont ſauter

de joie! Cette aubaine ne leur eſt ſurement pas encore arrivée.

SOPHIE.

Nous ſerons donc les premieres qui leur aurons cauſé ce plaiſir! O ma ſœur! il faut que je t'embraſſe pour cette penſée.

LOUISE.

Oui, mais un moment, il m'en vient une autre. Cet argent que nous voulons dépenſer....

SOPHIE.

Eh bien! il eſt à nous, & nous pouvons en diſpoſer comme il nous plaît.

LOUISE.

Je le ſais auſſi. Mais....

SOPHIE.

Mais quoi donc?

LOUISE.

C'eſt de nos parens que nous l'avons reçu. Si nous en faiſons des cadeaux, ce n'eſt pas nous qui les ferons, ce feront nos parens.

SOPHIE.

Oui, cela eſt vrai. Nous n'en avons pourtant pas d'autre que celui-là.

LOUISE.

Écoute, nous pouvons trouver un autre moyen. Je ſais broder aſſez joliment, & toi, tu ne commences pas mal à tricoter.

SOPHIE.

A quoi cela nous ſervira-t-il?

LOUISE.

Tu peux bientôt tricoter une paire de jarretieres pour mon papa. Moi, depuis quinze jours je lui brode des manchettes. Il faut faire enſorte, & nous le pouvons, que notre beſogne ſoit achevée deux ou trois jours avant le premier de l'an.

SOPHIE.

Pourquoi donc, ma ſœur?

LOUISE.

Nous les porterons à notre papa, qui ſe fera un plaiſir de nous les acheter, & qui nous les paiera trois fois plus qu'elles ne valent, oh! j'en ſuis bien ſûre.

SOPHIE.

Mais la foire tient après demain; & nous ne pouvons pas achever d'ici là, toi, tes manchettes, & moi, mes jarretieres?

LOUISE.

Cela n'eſt pas néceſſaire non plus. L'argent dont nous avons beſoin après demain pour nos emplettes, nous pouvons l'emprunter de notre bourſe, & nous ſerons en état de nous le rendre avant de donner nos étrennes. Ainſi nous pourrons dire, en toute vérité, que c'eſt nous-mêmes qui aurons fait ces cadeaux aux pauvres enfans.

SOPHIE.

Voilà qui eſt fort bien imaginé.

C'eſt toujours toi qui as le plus d'eſprit. Il eſt vrai que tu es l'aînée.

LOUISE.

Que nous ſerons contentes d'avoir ſu gagner de quoi donner tant de joie à de petits malheureux !

SOPHIE.

O ! ſi c'étoit demain, ce grand jour !

LOUISE.

Il viendra bientôt à préſent ; & nous aurons toujours du plaiſir à l'attendre.



A B E L.

Le petit Abel, à peine âgé de huit ans, venoit de perdre sa mere. Il en fut si affligé, que rien ne pouvoit lui rendre la gaieté si naturelle à son âge. Sa tante fut obligée de le prendre chez elle, de peur qu'il n'aigrît encore, par sa tristesse, la douleur inconsolable de son pere.

Ils alloient cependant le voir quelquefois. Abel quittoit alors ses habits de deuil; & quoiqu'il eût le chagrin dans le cœur, il s'efforçoit de prendre une figure

joyeuſe. M. Duval étoit ſenſible à cette attention délicate de ſon fils ; mais il n'en reſſentoit qu'avec plus d'amertume le malheur d'avoir perdu la mere de cet aimable enfant ; & ſon déſeſpoir le pouſſoit, à grands pas, vers le tombeau.

Il y avoit près de quinze jours qu'Abel n'étoit allé le voir. Sa tante, ſous différens prétextes, avoit toujours éludé ſes inſtances. M. Duval étoit dangereuſement malade. Il n'oſoit demander à embraſſer ſon fils, craignant de lui porter un coup trop douloureux par le ſpectacle de ſon état. Ces combats paternels, joints à la violence de ſes regrets, abattirent tellement ſes

ſorces, que bientôt il ne reſta plus aucune eſpérance de guériſon. Il mourut en effet le dernier jour de l'année.

Le lendemain Abel s'étoit éveillé de bonne heure, & il tourmentoit ſa tante, pour qu'elle le menât ſouhaiter la bonne année à ſon pere. Il vit qu'on lui faiſoit reprendre ſes habits de deuil.

ABEL.

Pourquoi ce vilain noir aujourd'hui que nous allons chez mon papa? Qui eſt donc mort encore?

Sa tante étoit ſi affligée, qu'elle n'eut pas la force de lui répondre.

ABEL.

Eh bien! ſi vous ne voulez pas

me le dire, je le demanderai à mon papa.

La bonne Dame ne put pas y tenir plus long-tems; & laiſſant éclater ſa douleur : C'eſt lui, c'eſt lui qui eſt mort, dit-elle.

ABEL.

Il eſt mort! O mon Dieu, ayez pitié de moi! C'eſt d'abord maman, & enſuite mon papa. Pauvre petit enfant abandonné que je ſuis, ſans pere ni mere! O mon papa! O maman!

Abel, à ces mots, tomba évanoui dans les bras de ſa tante, qui eut beaucoup de peine à le faire revenir.

Ne t'afflige pas, lui diſoit-elle, tes parens te reſtent encore.

Abel.

Et où donc? Où les retrouver?

Sa Tante.

Dans le Ciel, auprès du bon Dieu. Ils ſe trouvent heureux dans cette place, & ils auront toujours l'œil ouvert ſur leur enfant. Si tu es ſage, honnête & laborieux, ils prieront le Seigneur de te bénir. Le Seigneur n'a jamais abandonné perſonne, & ſûrement il prendra ſoin de toi. C'eſt la derniere priere que ton papa lui fit hier au ſoir en mourant.

Abel.

Hier au ſoir! quand je me réjouiſſois de l'aller embraſſer aujourd'hui. Hier au ſoir! Il n'eſt donc pas encore à l'Égliſe? O ma

tante ! je veux le voir avant qu'on l'y porte. Il n'a pas voulu me faire ſes adieux. Ah ! il craignoit de m'affliger, & je l'aurois peut-être affligé moi-même. Mais à préſent que je ne lui cauſerai plus de peine, je veux le voir pour la derniere fois. Ma tante, ma chere tante, je vous en ſupplie.

SA TANTE.

Eh bien, mon ami, nous irons, pourvu que tu ſois tranquille. Tu vois, à mes larmes, combien je ſuis déſolée d'avoir perdu ton pere. Il m'a fait du bien toute ſa vie. J'étois pauvre, & je ne ſubſiſtois que par ſes ſecours. Tu vois cependant que je me réſigne à la

Providence. Elle veille ſur nous. Tranquilliſe-toi, mon petit ami.

A B E L.

Il faut bien que je me tranquilliſe. Mais, ma tante, menez-moi donc voir encore mon papa.

Sa tante le prit par la main, & ils ſortirent. Le jour étoit ſombre; il tomboit un brouillard épais; Abel marchoit en pleurant.

Lorſqu'ils arriverent devant la maiſon, ils la trouverent tendue de noir. Le cercueil étoit ſur la porte. Tous les amis de M. Duval étoient autour de lui. Ils pleuroient, ils ſanglottoient, ils diſoient tous que ſa vie avoit été pleine d'honneur & de probité. Le petit Abel fendit la preſſe, & ſe

jetta ſur le cercueil. D'abord il ne put proférer une ſeule parole : enfin, il releva ſa tête en s'écriant : O mon papa ! regarde comme ton petit Abel pleure ſur toi. Tu me conſolois, lorſque maman mourut ; & pourtant tu pleurois toi-même. Je ne t'ai plus aujourd'hui pour me conſoler de t'avoir perdu. O mon papa, mon bon papa !

Il ne put en dire davantage, ſuffoqué par la douleur. Sa bouche étoit ouverte, & ſa langue reſtoit immobile. Ses yeux tantôt fixes, tantôt hagards, n'avoient plus de larmes. Sa tante eut beſoin de toutes ſes forces pour l'arracher avec violence du cercueil, tant il le tenoit embraſſé. Elle le conduiſit

chez une voiſine, & la pria de le garder juſqu'après l'enterrement de ſon pere. Elle n'oſoit le prendre avec elle pour l'accompagner.

Bientôt les cloches ſonnerent l'heure des funérailles. Abel les entendit. La femme qui le gardoit étoit ſortie un moment de la chambre. Il s'élance hors de la maiſon, & court à l'Égliſe. Les Prêtres achevoient les prieres des morts. On deſcendoit le cercueil en ſilence. Un cri ſe fait entendre : Enterrez-moi avec mon papa. — Abel s'étoit précipité dans la foſſe.

Comme tout le monde fut effrayé !

On le retira pâle, défait, tout meurtri, & on l'emporta hors de l'Égliſe.

Il fut près de trois jours dans une défaillance continuelle. Sa tante ne le faisoit revenir à lui, par intervalles, qu'en lui parlant de son pere. Enfin, sa premiere douleur se calma. Il ne pleuroit plus; mais il étoit encore bien chagrin.

M. Frémont, riche Marchand de la ville, entendit parler de cette déplorable aventure. M. Duval ne lui avoit pas été inconnu. Il alla chez sa sœur pour voir le petit orphelin. Il fut touché de sa tristesse, le prit dans sa maison, & lui tint lieu de pere. Abel s'accoutuma bientôt à se regarder comme son fils; & il gagnoit tous les jours quelque chose dans sa tendresse. A l'âge de vingt ans, il gouver-

noit

noit déja tout le commerce de ſon bienfaiteur, & le faiſoit proſpérer avec tant d'habileté, que M. Frémont crut devoir lui céder la moitié des profits, & lui donner ſa fille en mariage. Abel avoit toujours ſoutenu ſa tante de ſes économies; il eut le bonheur de la faire jouir d'une douce aiſance dans ſa vieilleſſe. Jamais le premier jour de l'an n'approchoit, qu'il ne fût ſaiſi d'une eſpece de fievre, en ſe rappellant ce qu'il avoit une fois éprouvé à cette époque. Et il avouoit que c'étoit aux ſenſations dont il étoit alors affecté, qu'il devoit les principes de courage, d'honneur & de droiture qu'il ſuivit dans le long cours de ſa vie.



COUPLETS

*De Maurice *, à Madame de Saint Aulaire.*

Air : *Je ſuis Lindor.*

De tes bontés mille ſources nouvelles,
De jour en jour, ſe répandent ſur moi;
Et je tremblois que mon amour pour toi,
Ne pût s'accroître, & redoubler comme elles.

Mais non, Maman, je n'ai plus rien à craindre,
Tout à l'envi vient raſſurer mon cœur.
Plus de raiſon pour ſentir mon bonheur,
Plus de moyens de pouvoir te le peindre.

Que de plaiſirs l'an nouveau qui commence
Feroit goûter à nos cœurs ſatisfaits,
S'il t'en offroit autant pour tes bienfaits,
Que j'en aurai dans ma reconnoiſſance!

---

* *Voyez la premiere piece de la ſeptieme Partie de* 1782.



LE COMPLIMENT
DE NOUVELLE ANNÉE.

LE premier jour de l'an, le petit Porphire entra, de bonne heure, dans l'appartement de ſon papa, qui n'étoit pas encore levé. Il s'avança, en le ſaluant gravement, juſqu'à trois pas de ſon lit; & lui ayant fait encore une inclination reſpectueuſe, il commença ainſi, en enflant ſa voix :

Ainſi que les Romains s'adreſſoient autrefois des vœux le premier jour de l'année, ainſi, mon

très-honoré pere, je viens......
Ah!.... je viens......

Ici, le petit Orateur demeura court. Il eut beau frapper du pied, se gratter le front, fouiller dans toutes ses poches, le reste de la harangue ne trouvoit point. Le pauvre malheureux se tourmentoit & suoit à grosses gouttes. M. de Vermont eut pitié de son embarras. Il lui fit signe d'approcher; & l'ayant embrassé tendrement, il lui dit : Voilà un fort beau discours, mon fils. Est-ce toi qui l'as composé?

PORPHIRE.

Non, mon papa, vous avez bien de la bonté. Je n'en fais pas en-

core aſſez pour cela. C'eſt mon frere qui eſt en Rhétorique. Oh ! vous y auriez vu du ronflant. C'eſt tout en périodes, à ce qu'il m'a dit. Tenez, je vais le repaſſer, rien qu'une fois, & vous verrez. Voulez-vous toujours que je vous diſe celui qui eſt pour maman ? Il eſt tiré de l'hiſtoire Grecque.

M. DE VERMONT.

Non, mon ami, cela n'eſt pas néceſſaire. Ta mere & moi, nous vous en ſavons le même gré, à toi & à ton frere.

PORPHIRE.

Oh ! il a bien été quinze jours à le compoſer, & moi auſſi longtems à l'apprendre. C'eſt triſte

qu'il m'échappe précisément lorsqu'il falloit m'en souvenir. Hier encore, je le déclamois si bien à votre tête à perruque ! Je le lui récitai d'un bout à l'autre, sans manquer une fois. Si elle pouvoit vous le dire !

M. DE VERMONT.

J'étois alors dans mon cabinet. Va, je t'ai bien entendu.

PORPHIRE.

Vous m'avez entendu ? Ah ! mon papa, que je vous embrasse ! Je le disois bien, n'est-ce pas ?

M. DE VERMONT.

A merveille.

PORPHIRE.

Oh ! c'eſt qu'il étoit beau !

M. DE VERMONT.

Ton frere y a mis toute ſon éloquence. Mais, je te l'avoue, j'aurois mieux aimé deux mots ſeulement, pourvu qu'ils fuſſent partis de ton cœur.

PORPHIRE.

Mais, mon papa, ſouhaiter tout uniment la bonne année, c'eſt bien ſec !

M. DE VERMONT.

Oui, ſi tu te bornois à me dire : Mon papa, je vous ſouhaite une bonne année, accompagnée de pluſieurs autres. Mais au lieu de

ce compliment trivial, ne pouvois-tu pas chercher en toi-même ce que je dois desirer le plus vivement dans cette année nouvelle ?

PORPHIRE.

Ce n'est pas difficile, mon papa. C'est d'avoir une bonne santé, de conserver votre famille, vos amis & votre fortune, d'avoir beaucoup de plaisir & point de chagrin.

M. DE VERMONT.

Et ne me souhaites-tu pas tout cela ?

PORPHIRE.

O mon papa! de tout mon cœur.

M. DE VERMONT.

Eh bien, voilà ton compliment

tout fait. Tu vois que tu n'avois besoin de recourir à personne?

PORPHIRE.

Je ne croyois pas être si savant. Mais c'est toujours comme cela, quand vous m'instruisez. Vous me faites trouver des choses que je n'aurois jamais cru savoir. Me voilà maintenant en état de faire des complimens à tout le monde. Je n'aurai qu'à leur adresser celui que je viens de vous faire.

M. DE VERMONT.

Il peut en effet convenir à beaucoup de gens. Il y a cependant des différences à y mettre, suivant les personnes à qui tu parleras.

PORPHIRE.

Je ſens bien à-peu-près ce que vous voulez me dire ; mais je ne ſaurois le débrouiller tout ſeul. Expliquons cela à nous deux.

M. DE VERMONT.

Très-volontiers, mon ami. Il eſt des biens en général qu'on peut ſouhaiter à tout le monde, comme ceux que tu me ſouhaitois tout-à-l'heure. Il en eſt d'autres qui ont rapport à la condition, à l'âge, & aux devoirs de chacun. Par exemple, on peut ſouhaiter à une perſonne heureuſe, la durée de ſon bonheur ; à un malheureux, la fin de ſes peines ; à un homme en place, que Dieu veuille bénir

ſes projets pour le bien public ; qu'il lui donne la force d'eſprit & le courage néceſſaire pour les exécuter ; qu'il lui en faſſe recueillir la récompenſe dans la félicité de ſes concitoyens. A un vieillard, on peut ſouhaiter une longue vie, exempte d'incommodités ; à des enfans, la conſervation de leurs parens, des progrès rapides & ſoutenus dans leurs études, l'amour de la ſcience & de la ſageſſe ; aux peres & aux meres, le ſuccès de leurs eſpérances & de leurs ſoins pour l'éducation de leurs enfans ; toutes ſortes de proſpérités à nos bienfaiteurs, avec la continuation de leur bienveillance. On ne doit pas même oublier ſes ennemis, & adreſ-

ſer des vœux au Ciel, pour qu'il les faſſe revenir de leur injuſtice ; & qu'il leur inſpire le deſir de ſe réconcilier avec nous.

PORPHIRE.

O mon papa ! que je vous remercie ! me voilà en fonds de complimens pour tous ceux que je vais voir aujourd'hui. Soyez tranquille. Je ſaurai donner à chacun ce qui lui revient, ſans avoir beſoin des périodes de mon frere. Mais dites-moi, je vous prie, on a ces vœux dans le cœur toute l'année, pourquoi la bouche les dit-elle de préférence le premier jour de l'an ?

M. DE VERMONT.

C'eſt que notre vie eſt comme une échelle,

échelle, dont chaque nouvelle année forme un échelon. Il eſt tout naturel que nos amis viennent ſe réjouir avec nous de ce que nous ſommes parvenus à celui-ci, & nous marquent leur vif deſir de nous voir monter les autres auſſi heureuſement. Comprends-tu ?

PORPHIRE.

Fort bien, mon papa.

M. DE VERMONT.

Je puis encore t'expliquèr ceci par une autre comparaiſon.

PORPHIRE.

Ah ! voyons, je vous prie.

M. DE VERMONT.

Te ſouviens-tu du jour où nous allâmes viſiter Notre-Dame ?

PORPHIRE.

O mon papa ! quelle belle perſpective on a du haut des tours ! On découvre toute la campagne des environs.

M. DE VERMONT.

Saint-Cloud s'offrit à notre vue ; & comme tes yeux ne ſont pas encore fort exercés à meſurer les diſtances, tu me propoſas d'y aller dîner à pied.

PORPHIRE.

Eh bien ! mon papa, eſt-ce que je ne fis pas gaillardement le chemin ?

M. DE VERMONT.

Pas mal. Je fus aſſez content de tes jambes. Mais c'eſt que j'eus

la précaution de te faire aſſeoir à tous les Milles.

PORPHIRE.

Il eſt vrai. Ce n'eſt pas mal imaginé au moins, d'avoir mis de ces pierres chiffrées ſur la route. On voit tout de ſuite combien on a marché, combien il faut marcher encore, & l'on s'arrange en conſéquence.

M. DE VERMONT.

Tu viens d'expliquer de toi-même les avantages de la diviſion du tems en portions égales, qu'on appelle années. Chaque année eſt comme un Mille dans la carriere de la vie.

PORPHIRE.

Ah ! j'entends. Et les ſaiſons ſont peut-être les quart de Mille & les demi-Mille, qui nous annoncent qu'un nouveau Mille va bientôt venir.

M. DE VERMONT.

Fort bien, mon fils ; ton obſervation eſt très-juſte. Je ſuis charmé que ce petit voyage ſoit encore préſent à ta mémoire. Il peut t'offrir, ſi tu ſais le conſidérer, le tableau parfait de la vie humaine. Cherche à t'en rappeller toutes les circonſtances, & j'en ferai l'application.

PORPHIRE.

Je ne m'en ſouviendrois pas

mieux, ſi c'étoit d'hier. D'abord, comme je me ſentois ingambe, & que j'étois glorieux de vous le montrer, je voulus aller très-vîte, & je faiſois je ne ſais combien de faux pas. Vous me conſeillâtes d'aller plus doucement, parce que la route étoit longue. Je ſuivis votre conſeil : je n'eus pas à m'en repentir. Chemin faiſant, je vous queſtionnai ſur tout ce que je voyois, & vous aviez la bonté de m'inſtruire. Quand il ſe préſentoit un banc de pierre, ou une piece de gazon, nous allions nous y aſſeoir, pour lire dans un livre que vous aviez porté. Puis nous reprenions notre marche, & vous m'appreniez encore beaucoup d'autres choſes

utiles & agréables. Je me ſouviens auſſi que je fis, tout en marchant, les quatre vers latins que mon Précepteur m'avoit donnés pour devoir. De cette maniere, quoique le tems ne fût pas toujours beau ce jour-là, quoique nous euſſions quelquefois de la pluie & même de l'orage à eſſuyer, nous arrivâmes frais & gaillards, ſans avoir reſſenti de fatigue, ni d'ennui: & le bon repas que nous fîmes en arrivant, acheva de remplir heureuſement cette journée.

M. DE VERMONT.

Voilà un récit très-fidele de notre expédition, excepté dans quelques circonſtances, que je te fais

pourtant gré d'avoir omiſes, telles que cette attention ſi touchante d'aller prendre un pauvre aveugle par la main, pour l'empêcher de ſe caſſer les jambes contre un monceau de pierres, ſur lequel il alloit tomber; les ſecours que tu prêtas au petit blanchiſſeur pour ramaſſer un paquet de linge qui étoit tombé de ſa charrette; les aumônes que tu fis aux pauvres que tu rencontrois.

PORPHIRE.

Eh, mon papa, croyez-vous que je l'euſſe oublié? Mais je ſais qu'il ne faut pas ſe vanter des bonnes œuvres qu'on peut avoir faites.

M. DE VERMONT.

Auſſi je me plais à te les rappeller, pour te récompenſer de ta modeſtie. Il eſt juſte que je te rende une partie du plaiſir que tu me fis goûter.

PORPHIRE.

Oh ! je vis bien deux ou trois fois des larmes rouler dans vos yeux. J'étois ſi content ! Si vous ſaviez combien cela me délaſſoit ! J'en marchois bien plus leſtement enſuite. Mais venons à l'application que vous m'avez promiſe.

M. DE VERMONT.

La voici, mon ami. Prête-moi toute l'attention dont tu es capable.

PORPHIRE.

Je n'en perdrai rien, je vous aſſure.

M. DE VERMONT.

Le coup-d'œil que tu jettas du haut des tours ſur tout le payſage qui t'environnoit, c'eſt la premiere réflexion d'un enfant ſur la ſociété qui l'entoure. La promenade que tu choiſis, c'eſt la carriere que l'on ſe propoſe de ſuivre. L'ardeur avec laquelle tu voulois courir, ſans conſulter tes forces, & qui te fit faire tant de faux pas, c'eſt l'impétuoſité naturelle à la jeuneſſe, qui l'emporteroit à des excès dangereux, ſi un ami ſage & expérimenté ne ſavoit la modérer. Les

connoiſſances agréables que tu recueillis le long du chemin dans nos entretiens & dans nos lectures, ton devoir que tu eus encore le tems de remplir, les actes de bienfaiſance & de charité que tu exerças, t'adoucirent la fatigue de la route, t'en abrégerent la longueur, & te la firent parcourir gaiement, malgré la pluie & l'orage. Il n'eſt pas d'autres moyens dans la vie, pour en bannir l'ennui, pour y conſerver la paix du cœur, avec la ſatisfaction de ſoi-même, pour ſe diſtraire des chagrins & des revers qui pourroient nous accabler. Enfin, le bon repas que je te fis faire au bout de ta courſe, n'eſt qu'une foible image de la récompenſe que

Dieu nous réſerve à la fin de nos jours, pour les bonnes actions dont nous les aurons remplis.

PORPHIRE.

Oui, mon papa, cela quadre tout juſte. Oh ! quel bonheur je vois pour moi dans l'année que nous commençons aujourd'hui !

M. DE VERMONT.

C'eſt de toi ſeul qu'il dépend de la rendre heureuſe. Mais revenons à notre voyage. Te ſouviens-tu, lorſque nous arrivâmes à cet endroit que l'on nomme le Point-du-Jour ? Le ciel étoit ſerein dans ce moment ; & nous pouvions voir derriere nous tout l'eſpace que nous avions parcouru.

PORPHIRE.

Oh ! oui. J'étois fier d'avoir ſi bien fait tout ce chemin.

M. DE VERMONT.

Le ſerois-tu de même aujourd'hui que la raiſon commence à t'éclairer, en portant un regard ſur le chemin que tu as fait juſqu'ici dans la vie ? Tu y es entré foible & nud, ſans aucun moyen de pourvoir à tes beſoins, & à ta ſubſiſtance. C'eſt ta mere qui t'a donné les premiers alimens. C'eſt moi qui ai ſoutenu tes premiers pas. Que t'avons-nous demandé pour prix de nos ſoins ? Rien que de travailler toi-même à ton propre bonheur, en devenant juſte & honnête,

nête, en t'instruisant de tes devoirs, & en prenant du goût à t'en acquitter. Ces conditions, toutes avantageuses pour toi, les as-tu remplies ? As-tu été reconnoissant envers Dieu, pour t'avoir fait naître dans le sein de l'aisance & de l'honneur ? As-tu montré à tes parens toute la tendresse, toute la soumission que tu leur dois ? As-tu bien profité des instructions de tes maîtres ? Ton frere & tes sœurs n'ont-ils jamais eu à se plaindre de quelque mouvement d'envie ou d'injustice de ta part ? As-tu traité les domestiques avec douceur ? N'as-tu rien exigé de trop de leur complaisance ? L'esprit d'ordre & de justice, l'égalité de caractere, la

franchiſe, la patience & la modération que nous cherchons à t'inſpirer par nos leçons, & par nos exemples, les as-tu?....

PORPHIRE.

Ah! mon papa, ne regardons pas tant le paſſé. J'aime mieux porter ma vue ſur l'avenir. Tout ce que j'aurois dû faire, oui, je vous le promets, je le ferai.

M. DE VERMONT.

Embraſſe-moi, mon fils; j'accepte ta promeſſe, & j'y renferme tous les vœux que je forme, à mon tour, pour toi, dans ce renouvellement de l'année.

LES ÉTRENNES.

DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

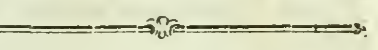
M. DUFRESNE.
ÉDOUARD, *ſon fils.*
VICTORINE, *ſa fille.*
CHARLES, *ami d'Édouard.*
ALEXIS, *jeune orphelin.*
COMTOIS, *domeſtique.*

La Scene ſe paſſe dans un ſallon de l'appartement de M. Dufreſne.



LES ÉTRENNES.

DRAME EN UN ACTE.



SCENE I.

ALEXIS, CHARLES.

ALEXIS.

Eh quoi! de ſi bonne heure ici, Monſieur Charles ?

CHARLES.

Ah! c'eſt vous que je cherchois, Alexis.

ALEXIS.

Moi, Monſieur? Qui peut donc

me procurer l'honneur de votre viſite ?

CHARLES.

Le plaiſir que j'ai à vous voir. Eh bien, avez-vous eu de jolies étrennes ?

ALEXIS.

Oh mon Dieu ! que me demandez-vous ? Lorſque nous avons les premieres néceſſités de la vie, ma mere, ma ſœur & moi, nous ſommes tous les trois fort contens.

CHARLES.

Mais M. Dufreſne ne vous laiſſe manquer de rien, à ce que j'imagine.

ALEXIS.

Il eſt vrai. Nous devons tout à

ſes bontés. Il continue ſur nous l'amitié qu'il avoit pour mon pere. Son fils nous comble auſſi de bienfaits. Voyez-vous cet habit neuf ? C'eſt d'Édouard que je le tiens. Il avoit été acheté pour lui ; ſon papa lui a permis de m'en faire préſent. Il a auſſi obtenu de ſa ſœur Victorine quelques chiffons pour ma ſœur : & nous avons eu hier au ſoir une bien grande joie en recevant ces cadeaux.

CHARLES.

C'eſt lui qui doit avoir eu de belles étrennes !

ALEXIS.

Oh ſûrement ! Son papa eſt ſi riche ! Je ne ſais cependant ſi ſa

joie a été auſſi grande que la nôtre. De jolies choſes ne ſont pas une nouveauté pour lui. Et ce que l'on a tous les jours, ne fait jamais tant de plaiſir que ce que l'on reçoit, ſans avoir oſé l'eſpérer.

CHARLES.

J'en conviens. Mais ne pourriez-vous pas me dire ce qu'il a reçu? Il vous aura ſûrement fait voir les préſens qu'on lui a faits?

ALEXIS.

Oui; mais comment me les rappeller tous? Il a d'abord reçu de ſon pere de bons livres, un étui de mathématiques, un microſcope, des bas de ſoie, & une garniture de boutons d'argent pour ſon habit.

CHARLES.

Ce n'eſt pas-là ce que je deſire le plus de ſavoir : ce ſont les friandiſes, & les autres petites drôleries qu'on nous donne, à notre âge, le premier jour de l'an.

ALEXIS.

Oh ! ſon papa ne lui a rien donné dans ce genre. Il dit que les ſucreries ne ſont bonnes qu'à gâter l'eſtomac ; & à l'égard des joujoux, qu'Édouard eſt trop grand pour s'en amuſer. Il n'y a que ſa tante dont il a reçu des choſes de cette eſpece.

CHARLES.

Et quoi, par exemple ?

ALEXIS.

Que vous dirai-je, moi? Un grand gâteau, des cédrats confits, des cornets de bonbons, quatre compagnies de ſoldats de plomb, avec leur uniforme en couleur; un lotto, une bourſe de jetons de nacre, de petites figures de porcelaine. Mais allez plutôt le trouver, il ſe fera un plaiſir de vous les faire voir. Pourquoi me faites-vous ces queſtions?

CHARLES.

Je ſais bien ce que je fais. J'avois mes raiſons pour apprendre tout cela de votre bouche, avant de monter chez lui.

ALEXIS.

Et quelles ſont vos raiſons, s'il vous plaît?

CHARLES.

Je ne les dis à perſonne. Cependant ſi vous me promettiez d'être diſcret.....

ALEXIS.

Je ne fais jamais de rapport.

CHARLES.

Donnez-m'en votre parole.

ALEXIS.

Voilà ma main.

CHARLES.

Eh bien, je vous dirai en confidence, qu'Édouard a été bien attrapé.

ALEXIS.

Mon bon ami? Je ne le ſouffrirai pas.

CHARLES.

En ce cas-là, vous ne ſaurez rien. Je ſuis encore maître de mon ſecret.

ALEXIS.

Comment, vous pourriez faire tort à mon cher Édouard ?

CHARLES.

Oh! je n'en ferai ni à ſa ſanté, ni à ſa perſonne. Et enfin, ce ſont nos conventions.

ALEXIS.

Mais s'il eſt attrapé, c'eſt qu'on le trompe.

CHARLES.

Non ; c'eſt lui qui s'eſt trompé lui-même.

ALEXIS.

Je n'entends rien à cette énigme.

CHARLES.

Je vais vous l'expliquer. Nous ſommes convenus enſemble que nous partagerions nos étrennes, ſi pauvres ou ſi riches qu'elles puſſent être ; ce qui ſeroit partageable, s'entend.

ALEXIS.

Eh bien ! comment pourroit-il perdre à ce marché ? ſon papa n'eſt pas ſi riche que le vôtre ; & vos étrennes doivent égaler les ſiennes, ſi elles ne valent pas encore davantage.

CHARLES.

Il eſt vrai que j'ai reçu un fort

beau préſent ; tenez, cette montre que voici. Mais cela ne peut pas ſe partager.

ALEXIS.

Et vous n'avez eu rien de plus?

CHARLES.

Rien abſolument qu'un gâteau & deux petites boîtes de confitures. Mon papa dit, comme M. Dufreſne, que les ſucreries ne valent rien pour la ſanté. Tant que maman a vécu, c'étoit une autre affaire. C'eſt alors que j'avois des bonbons & des colifichets de toute eſpece. Édouard le ſait bien, lui qui vit mes étrennes l'année derniere, & il y a deux ans. Voilà ce qui l'a engagé à faire cet accord avec moi ; & avant-hier

encore, nous l'avons renouvellé ſur notre parole d'honneur. Ainſi, vous voyez.....

A L E X I S.

Oui, je vois clairement que le pauvre Édouard en ſera la dupe. Il n'a que faire d'une moitié de gâteau & d'une petite boîte de confitures que vous pourrez lui donner. Il en a reçu de ſa tante plus qu'il n'en mangera, ſûrement. Mais eſt-ce tout ce que vous avez eu, M. Charles? Je ne puis guere vous croire.

C H A R L E S.

Que voulez-vous dire, M. Alexis? Je vais vous jurer ſur tout ce que vous voudrez.....

ALEXIS.

Jurer ? Fi donc ! cela ne convient pas à d'honnêtes garçons comme nous. C'eſt votre affaire ; & ſi vous trompez Édouard, vous y perdrez plus que lui.

CHARLES.

Savez-vous bien que je ne m'accommode pas de vos remontrances ? C'eſt à Édouard de prendre ſon parti. Et s'il n'avoit eu rien pour ſes étrennes ?

ALEXIS.

Vous n'aviez pas ce malheur à craindre. M. Dufreſne eſt généreux, & il eſt content de ſon fils. Ce que vous mettez dans le partage eſt ſi peu de choſe ! Il ſeroit

malhonnête à vous de prétendre qu'Édouard eût tout le désavantage de son côté. Il faut aller le trouver, & lui dire.....

CHARLES.

Il est déja tout instruit. Avant de venir ici, je lui ai envoyé la moitié de mon gâteau, & l'une de mes deux boîtes de confitures. Je lui ai en même-tems écrit une petite lettre à ce sujet.

ALEXIS.

Quoi donc, est-ce que vous persistez encore ?....

CHARLES.

Que feriez-vous à ma place, vous qui parlez ?

ALEXIS.

Je ne recevrois rien, n'ayant rien

à donner ; & je lui rendrois ſa parole.

CHARLES.

Votre ſerviteur très-humble. Gardez vos bons conſeils. Notre convention eſt une gageure ; & lorſqu'on parie, c'eſt pour avoir quelque choſe à gagner. Il en ſera l'année prochaine tout comme il lui plaira ; mais pour celle-ci, s'il ne me donne pas la moitié de tout ce qu'il a reçu, de ſon gâteau, de ſes cédrats, de ſes bonbons, de ſes ſoldats, de ſes jetons, de ſes porcelaines, je le ſuivrai dans toutes les rues, dans toutes les places, dans tous les carrefours, & je l'appellerai un trompeur & un fripon. Oui, dites-lui bien cela, M. Alexis. Dites-lui que

des perſonnes comme nous doivent ſe garder leur promeſſe, après s'être juré l'un à l'autre.....

ALEXIS.

Encore jurer, M. Charles! fi de vos ſermens! Je ſuis bien pauvre; mais quand vous me donneriez toutes vos étrennes, & juſques à votre montre, je ne voudrois pas faire un ſerment inutile.

CHARLES.

Allez, vous êtes un enfant. Sans ce ſerment, comment ſeroit-on lié à ſa promeſſe?

ALEXIS.

Par ſa promeſſe même. La probité doit ſuffire entre gens d'hon-

neur. Si vous pensiez différemment ; je ne saurois que penser de vous.

CHARLES.

Vous croyez donc qu'Edouard me tiendra la sienne ?

ALEXIS (*avec chaleur.*)

Si je le crois ? Il n'auroit qu'à y manquer, je ne le regarderois plus de ma vie. Mais non, il n'y manquera pas ; & il n'aura pas besoin pour cela de son serment.

CHARLES.

C'est ce que nous verrons. Rappellez-lui toujours ce que je vous ai dit, afin qu'il s'arrange en conséquence.

ALEXIS.

Je n'ai rien à lui rappeller : il ſait ſon devoir de lui-même.

CHARLES.

Dites-lui auſſi que je le félicite de tout mon cœur d'avoir été ainſi attrapé.

ALEXIS.

Quoi ! vous joignez encore l'inſulte à la rapine ?

CHARLES.

Je me moque de lui, comme il ſe ſeroit moqué de moi. Laiſſez-le faire ; il ſaura bien une autre fois prendre ſa revanche.

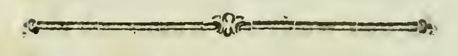
ALEXIS.

Non, non, Monſieur, je me

flatte que c'eſt la ſeule affaire qu'il aura jamais à démêler avec vous.

CHARLES (*en ſortant.*)

A la bonne heure. Je ſuis en fonds pour m'en conſoler.



SCENE II.

ALEXIS (*ſeul.*)

JE n'aurois jamais cru Charles ſi intéreſſé. S'il eſt vrai qu'il n'ait eu rien de plus de ſon pere, pourquoi, du moins, ne pas rompre la convention, dès qu'elle devenoit ſi dure pour ſon ami? Quelle avarice, quelle baſſeſſe! Au reſte, c'eſt la faute d'Édouard, & ce n'eſt pas un

grand malheur. Mais le voici qui vient.



SCENE III.

ALEXIS, ÉDOUARD.

ÉDOUARD (*tenant un billet à la main.*)

Ah, mon cher Alexis ! je mériterois de me souffleter. Tiens, lis ce billet.

(*Il le lui donne.*)

ALEXIS.

Je sais tout ce qu'il contient, mon ami. Mais aussi, qui t'engageoit à faire ce marché ? Il me semble que tu aurois dû commencer

par en demander la permiſſion à ton pere. Ce que nous recevons de nos parens n'eſt pas tellement à nous, que nous puiſſions en diſpoſer ſans leur aveu.

ÉDOUARD.

D'accord. Mais je l'ai fait.

ALEXIS.

Eh bien! il faut tenir ta parole. Pourquoi l'as-tu donnée?

ÉDOUARD.

Parce que l'année derniere, & encore celle d'auparavant, Charles avoit eu de plus belles étrennes que moi. Je croyois.....

ALEXIS.

Oui; tu croyois en faire ta dupe.

Te voilà juſtement puni de ta cupidité.

EDOUARD.

Ah ! ſi j'avois ſu me contenter de ce qui devoit m'appartenir !

ALEXIS.

Point de regrets, mon ami. N'en auras-tu pas encore aſſez de ta moitié ?

EDOUARD.

Tu crois donc ? . . .

ALEXIS.

N'acheve pas. Edouard me demande s'il doit tenir ſa parole !

EDOUARD.

Es-tu bien sûr qu'il n'y ait pas de frippomerie de ſa part ?

ALEXIS.

Je le crois, car il me l'a assuré. J'en croirai toute personne, jusqu'à ce qu'elle m'ait trompé une fois.

EDOUARD.

Mais comment son pere l'auroit-il traité si mesquinement cette année ? Je l'ai vu, toutes les années précédentes, recevoir un magasin de bijoux.

ALEXIS.

C'étoit de sa maman : elle n'est plus. Son pere pense comme le tien : au lieu de bagatelles enfantines, il a fait présent à son fils d'une fort belle montre.

EDOUARD.

Oh ! je le connois. Charles niera ce qu'il devoit partager avec moi ; & il m'emportera la moitié de mon bien.

ALEXIS.

S'il en agiſſoit de cette maniere, ce ſeroit un frippon.

EDOUARD.

Et dans ce cas, ſerois-je obligé de lui tenir parole ?

ALEXIS.

Pourquoi non ? C'eſt comme ſi tu diſois que parce qu'il eſt un frippon, tu veux l'être auſſi.

EDOUARD.

Saura-t-il ce que j'ai eu, ſi je ne le lui dis pas ?

ALEXIS.

Et pourras-tu te le cacher à toi-même ?

EDOUARD.

Mais je n'ai pas reçu de mon papa plus de choſes à partager qu'il n'en a eu du ſien. Tu ſais que tout le reſte me vient de ma tante ?

ALEXIS.

As-tu fait cette exception dans votre traité ?

EDOUARD.

Hélas ! non, vraiment.

ALEXIS.

Ainſi cela s'entendoit de tout ce que tu pourrois recevoir.

EDOUARD (*frappant du pied.*)

Mais que ferai-je donc ?...

ALEXIS.

Je te l'ai dit, mon ami. Il n'y a qu'un parti à prendre dans cette affaire.

EDOUARD.

Si je le veux, toutefois. Qui pourroit m'y forcer ?

ALEXIS.

L'honneur. Si tu penses assez mal pour y manquer, Charles aura le droit de te déclarer par-tout pour un frippon.

EDOUARD.

Oh ! cela ne m'embarrasse guere : je suis en état de lui répondre. Et

puis, comment pourroit-il me convaincre ?

A L E X I S.

Il ſait déja tout ce que tu as reçu. C'eſt moi qui le lui ai dit.

E D O U A R D.

Quoi! tu aurois pu me trahir ? Alexis, toute amitié eſt rompue entre nous.

A L E X I S.

J'en aurois la mort dans le cœur, mon cher Edouard. Il me feroit bien facile de me juſtifier, en te diſant qu'il m'a ſurpris avant que je fuſſe inſtruit de votre convention. Mais s'il m'avoit appellé en témoignage, il auroit toujours bien

fallu le déclarer. Pour être honnête, on ne doit pas plus mentir, que manquer à ſa parole.

EDOUARD.

Tu aurois pris ſon parti contre moi, & je ſerois ton ami ! Non, je ne le ſuis plus.

ALEXIS.

Tu en es le maître, mon cher Edouard. Je ſais tout ce qu'il va m'en coûter. Ton amitié étoit pour mon cœur plus encore que tous les bienfaits que j'ai reçus de ta famille. Mais au riſque de la perdre, je n'ai pas d'autre conſeil à te donner : & ſi tu n'es pas mon ami, je ſerai toujours le tien.

EDOUARD.

Un bon ami, vraiment, qui voudroit me voir dépouiller !

ALEXIS.

Qui est-ce qui t'a dépouillé, si ce n'est toi-même ? Pourquoi t'engager dans une promesse, par laquelle tu t'exposois à perdre ?

EDOUARD.

Mais aussi je pouvois y gagner.

ALEXIS.

Et alors aurois-tu exigé que Charles remplît ses engagemens envers toi ?

EDOUARD.

Belle question !

ALEXIS.

Pourquoi donc ne remplirois-tu pas les tiens envers lui ? Tu viens de prononcer ta peine, ſi c'en eſt une d'être juſte & honnête à ſi bas prix.

EDOUARD.

Oui, pour la moitié de tout ce que je poſſede !

ALEXIS.

L'autre moitié te reſte. Eh bien ! imagine que tu n'en as pas reçu davantage. Penſe ſur-tout à l'honneur que cette action te fera dans tous les eſprits. On verra que tu ne tiens guere à de pareilles bagatelles, & que tu ſais même les mépriſer, lorſqu'il s'agit de garder

ta promesse. Tous ceux qui seront instruits de ce trait de courage, seront forcés de t'estimer & de te respecter. Si Charles te trompe, je suis sûr qu'il n'osera jamais porter les yeux sur toi ; au lieu que tu marcheras devant lui, la tête levée, plein de l'estime & de la confiance des gens de bien. Oui, mon cher Edouard, comportons-nous toujours honnêtement, quelque prix qu'il nous en coûte. Ah ! si j'étois riche, tu ne gémirois pas long-tems de cette perte ; je voudrois te donner tout, tout ce que j'aurois, pour t'en dédommager.

Edouard (*lui sautant au cou.*)

Oh ! combien tu vaux mieux que

moi, mon cher Alexis! Oui, je l'avoue, j'étois un garçon injuſte & intéreſſé; mais, va, je ne le ſuis plus. Maudites ſoient ces miſérables bagatelles qui ont failli me corrompre! Que Charles en prenne la moitié! Tu feras toi-même le partage. Donne-lui ce que tu voudras. Tout ce que je te demande, c'eſt de ne pas me mépriſer, pour avoir eu des penſées ſi baſſes. Je veux être digne de ton eſtime & de ton amitié.

ALEXIS.

Et tu l'es auſſi. Tu ne le fus jamais tant que dans ce moment. Je connoiſſois ton cœur, & je ſavois le parti que tu allois prendre.

La victoire que tu viens de remporter sur toi-même, te causera plus de plaisir que tout ce que tu sacrifies. Au bout de quelques jours, tu t'en serois dégoûté, & tu l'aurois donné au premier venu.

EDOUARD.

Oui, tu me connois bien, me voilà. Que puis-je faire pour te marquer ma reconnoissance de m'avoir sauvé la conscience & l'honneur?

ALEXIS (*en l'embrassant.*)

M'aimer toujours, Edouard.

EDOUARD.

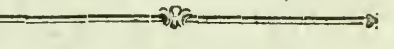
Oui, toujours, toujours, mon Alexis. Allons, je vais chercher mes présens; hâtons-nous de faire

ce

ce partage. Il me tarde d'en être débarraſſé. Je craindrois encore qu'il ne me vînt des regrets.

ALEXIS.

Va, tu n'en auras point. Je te réponds de toi.



SCENE IV.

ALEXIS (*ſeul.*)

Non, quand tout cela ſeroit pour moi-même, je n'en aurois pas tant de joie, que d'avoir ſauvé mon ami. Qu'il doit auſſi ſe trouver fier au fond de ſon ame d'être fidele à ſa parole aux dépens de ſes plaiſirs! Ce ſacrifice lui coûte ſans

doute. Eh bien ! il n'en eſt que plus glorieux. J'étois sûr de ſa droiture ; il n'a beſoin que d'être éclairé pour ſe porter à la juſtice & à l'honneur.

SCENE V.

ALEXIS, EDOUARD.

EDOUARD (*portant par les deux anſes une grande corbeille.*)

VIENS, je te prie, m'aider, mon cher Alexis, pour que je ne laiſſe rien tomber. Tout cela devient à préſent ſacré pour moi. J'ai laiſſé le gâteau dans le buffet, crainte de le briſer. Je l'irai chercher quand il

en ſera tems. Voici toujours la boîte de confiture. (*Il l'ouvre & la donne à Alexis.*) Tiens, c'eſt ici le milieu ; prends tout ce côté pour Charles, & laiſſe l'autre moitié pour moi dans la boîte.

ALEXIS.

Non, non ; il vaut mieux qu'il ſoit témoin du partage. Il croiroit peut-être que nous avons mangé quelque choſe dans ſa portion. Voyons les autres friandiſes. --- Quatre cédrats confits ; deux pour l'un, & deux pour l'autre. --- Six cornets de paſtilles ; trois pour chacun.

(*Il fait deux parts, qu'il place aux deux bouts de la table.*

Combien y a-t-il de jetons dans cette bourſe ?

EDOUARD.

Deux cents.

ALEXIS (*après en avoir compté cent, qu'il dispose dix par dix :*) Voilà les siens. La bourse ne peut pas se partager : elle te reste avec les autres jetons.

EDOUARD.

Et ces quatre compagnies de soldats ? Ah ! comme nous nous serions amusés à les ranger en bataille ! N'y as-tu pas de regret, Alexis ?

ALEXIS.

J'en aurois, si tu les gardois. Je te donne les uniformes rouges ; ils sont plus brillans que les bleus. --- Un jeu de lotto, & un microscope.

EDOUARD.

Heureuſement ni l'un ni l'autre ne ſe partagent.

ALEXIS.

Il eſt bien vrai, à la rigueur: mais cela peut faire deux lots, un pour chacun. Charles viendroit nous chicaner, & il faut prévenir jusqu'à ſes injuſtices. Laiſſons-lui le lotto, & gardons le microſcope pour nous. Il pourra ſervir à nous inſtruire, en nous faiſant connoître mille beautés de la nature, qui ſe déroberoient à nos regards.

EDOUARD.

Ah! voilà maintenant ce qui me coûte le plus! ces treize jolies figures de porcelaine.

ALEXIS.

Tu n'aurois jamais pu les placer toutes ensemble sur ta cheminée. Sais-tu ce qu'elles représentent ?

EDOUARD.

Les neuf Muses, & les quatre Saisons.

ALEXIS.

Donne-lui les Saisons. Tu as droit à la meilleure part ; & les Muses ne se séparent jamais. Mais veux-tu m'en croire ? ne faisons point les choses à demi. Accordons-lui, pour égaliser, le reste des jetons & la bourse. (*Il remet les cent jetons de Charles dans la bourse, & met le tout ensemble de son côté.*) Les voilà dans son lot.

EDOUARD.

Tu me fais faire ce que tu veux.

ALEXIS.

Ce que j'aurois fait moi-même, à ta place. --- Ha ha! des eſtampes encadrées? J'avois oublié de lui en parler.

EDOUARD (*avec joie.*)

Eſt-il bien vrai, mon ami.

ALEXIS (*d'un air ſévere.*)

Et qu'importe? N'eſt-ce pas comme s'il le ſavoit? Combien y en a-t-il? Voyons. Une, deux, trois. (*Il compte juſqu'à vingt-quatre, en parcourant leurs inſcriptions l'une après l'autre, & les partageant à meſure en deux lots.*) Ici, les Princes

regnants de l'Europe, & là, les Grands Hommes de France.

EDOUARD.

Eh bien ! lesquels choisirons-nous ?

ALEXIS.

(*Lui présentant deux estampes qu'il a mises de côté dans le second lot.*)

Ah ! mon cher Edouard, notre choix est tout fait. Voici la Fontaine & Fénelon. Gardons les amis de notre enfance.

(*Il baise les deux portraits ; ensuite il met les Princes dans le lot de Charles, & les Grands Hommes dans celui d'Edouard.*)

Voilà tout, je crois ?

EDOUARD (*triftement.*)

Hélas ! oui.

ALEXIS.

Pourquoi cet air fi trifte ?

EDOUARD.

C'eft que tu veux que mon bien lui appartienne.

ALEXIS.

Non, mon cher Edouard, ce n'eft pas moi qui le veux. C'eft toi qui l'as voulu, & qui le veux encore. N'eft-il pas vrai, tu le veux toujours ?

ÉDOUARD.

Oui, oui ; fais feulement que je ne voie plus cela, que j'en fois débarraffé.

ALEXIS.

N'y penſe plus, mon ami. Tu as fait ton devoir. Je cours trouver Charles, & lui parler. S'il t'a trompé, je veux qu'il en meure de honte.

(*Il ſort.*)

SCENE VI.

EDOUARD (*ſeul.*)

OH oui! mourir de honte? Il ſe moquera de moi, voilà tout. S'il avoit eu honte, il ne m'auroit pas envoyé la moitié de ſes pauvretés pour avoir mes richeſſes. (*Il s'approche de la table, en la parcourant d'un œil triſte.*) Et il faut que je me

prive de tant de jolies chofes ! pour un frippon encore ! Il me femble à préfent que j'aimerois mieux tout ce qui n'eft pas dans ma portion. Voilà des cédrats bien plus gros que les miens ! Et ce lotto que j'avois tant defiré pour amufer mes amis ! Ces foldats qui m'auroient fait une armée ! Tout cela étoit à moi. Je ne l'ai plus. Il faut que je le donne pour rien. Pour rien ? (*Il rêve un moment.*) Mais non, Alexis a raifon. N'eft-ce donc rien que ma parole & mon honneur ? J'entends venir quelqu'un ? Eft-ce Charles ? Non, c'eft Victorine.

SCENE VII.

EDOUARD, VICTORINE.

VICTORINE.

(*Regardant avec avidité tout ce qui eſt étalé ſur la table.*)

QUE fais-tu donc là, mon frere ? Que ſignifie ce partage ? Eſt-ce qu'il y auroit une moitié pour moi ? Sais-tu bien que ce ſeroit une fort aimable galanterie ?

EDOUARD.

Ah ! ma ſœur, je le voudrois, je t'aſſure. Mais je ne ſuis plus le maître d'en diſpoſer.

VICTORINE,

VICTORINE.

Et pourquoi donc ? Cela t'appartient. Ah ! j'entends. C'eſt quelque nouvelle eſcroquerie d'Alexis. Il eſt ſans ceſſe à mendier auprès de toi pour les autres ; & ce qu'il obtient par ſes importunités, il ſait le mettre de côté pour lui.

EDOUARD.

Victorine, ne parlez pas ainſi de ce digne garçon : je voudrois, pour tout ce que je poſſede, avoir ſa noble maniere de penſer.

VICTORINE.

Mais enfin, que veut dire ce déménagement ?

EDOUARD.

Que je ſuis bien puni d'avoir été

ſi avide. Il faut que je cede à Charles la moitié des préſens que j'ai reçus de ma tante.

VICTORINE.

Au lieu de me les donner ! Et à quel propos ?

EDOUARD.

Parce que nous étions convenus enſemble de partager nos étrennes. Par malheur j'ai eu beaucoup, & lui rien.

VICTORINE.

Il n'auroit donc rien de moi. C'eſt la juſtice.

EDOUARD.

Que veux-tu ? Nous nous ſommes engagés par l'honneur. Il m'a tenu

parole ; il faut bien lui tenir la mienne, ou je ſuis un coquin.

VICTORINE.

Voilà de ces folies que ton Alexis te met dans la tête. Non, je ſuis dépitée de ce que tu te laiſſes gouverner par un enfant qui vit de nos ſecours.

EDOUARD.

Mais n'a-t-il pas raiſon ?

VICTORINE.

Lui ? Jamais. Et je parierois même aujourd'hui qu'il s'entend avec Charles pour partager tes dépouilles.

EDOUARD.

Sérieuſement tu le croirois, ma

sœur ? Mais non, non, tu lui fais injure. Alexis eſt trop généreux.

VICTORINE.

C'eſt toi qui es trop foible. Il prendroit bien, je crois, ton parti plutôt que celui de Charles, s'il n'y étoit intéreſſé.

EDOUARD.

Je ſuis ſon ami. Il eſt intéreſſé à ce que je ne ſois pas un frippon.

VICTORINE.

Ha, ha, ha ! fort bien ! Pour n'être pas un frippon, tu te laiſſes fripponner.

EDOUARD.

Cela vaudroit toujours mieux.

VICTORINE.

Et d'une maniere ſi ridicule ! Oh ! comme ils vont ſe moquer de toi ! Ha, ha, ha !

EDOUARD.

Alexis ſe moqueroit de moi ?

VICTORINE.

S'il aide à te tromper !

EDOUARD.

Mais j'ai donné parole. Le partage eſt tout fait, & Charles va venir.

VICTORINE.

Eh bien ! qu'il s'en retourne. Quelle ſera ma joie de voir que tu les attrapes, lorſqu'ils penſent t'attraper !

EDOUARD.

Oui, que je me déshonore pour ſauver ces miſeres !

VICTORINE.

Mais ſi je te les conſerve avec ton honneur ?

EDOUARD.

Et par quel moyen ?

VICTORINE.

Le voici. C'eſt d'aller conter l'affaire à mon papa, ou plutôt à ma tante, qui ſeroit plus facile à perſuader, pour qu'ils te défendent de te défaire de leurs préſens. Je me charge de la miſſion.

EDOUARD.

Non, non, ma ſœur, ſi tu as quelque amitié pour moi.

VICTORINE.

A la bonne heure. Tu veux te laiſſer plumer ? Je le veux auſſi. Je ne perds rien à cela. Tout au contraire, j'y gagne le plaiſir de rire à tes dépens, & d'avoir maintenant d'auſſi jolies étrennes que toi. Je vais toujours le dire à mon papa, quand ce ne feroit que pour te faire gronder, puiſque tu n'as pas voulu ſuivre mes idées.

SCENE VIII.

EDOUARD (*ſeul.*)

ELLE a raiſon cependant. Si mon papa & ma tante me le défendent, je garde tout, & je ſuis quitte de mes obligations. Pourquoi cette idée ne m'eſt-elle pas d'abord venue à l'eſprit ? Il eſt vrai que ce ne ſeroit pas bien. J'entends en moi-même une voix qui me le crie. Je devois tout prévoir, avant d'engager ma promeſſe. Ah ! ſi Alexis étoit ici pour me décider ! J'ai beſoin de ſon ſecours. Qu'il vienne, mais tout ſeul. Bon, me voilà content, c'eſt lui.

SCENE IX.

EDOUARD, ALEXIS.

ALEXIS.

CHARLES ne tardera pas à venir. Il en eſt allé demander la permiſſion à ſon pere. Courage, mon cher Edouard, ne laiſſons pas ſoupçonner que ces bagatelles nous tiennent ſi fort à cœur. Je commence à croire que Charles n'eſt pas de bonne foi. Je lui ai parlé vivement, & il m'a ſemblé voir dans ſes réponſes un peu d'embarras.

EDOUARD.

Il me trompe, j'en ſuis sûr; &

il faut encore que je paroisse content !

ALEXIS.

N'as-tu pas sujet de l'être ? Tu as rempli ton devoir.

EDOUARD.

Eh bien ! je tâcherai de me vaincre, & de faire bonne contenance devant lui. Mais sais-tu ce que me disoit tout-à-l'heure ma sœur ? qu'il falloit prier ma tante ou mon papa de me défendre de donner la moindre chose de mes présens ; que de cette maniere je conserverois mon honneur & toutes mes étrennes.

ALEXIS.

Et le repos de ta conscience, le conserverois-tu aussi par ce moyen ?

EDOUARD.

Hélas, non! je ſentois déja en moi qu'il ſeroit malhonnête d'en uſer ainſi.

ALEXIS.

Pourquoi donc balancer davantage? O mon cher Edouard! ne réſiſtons jamais à ces premiers ſentimens de droiture & de généroſité. Tu verras bientôt quel plaiſir on trouve à les ſuivre. Eſt-ce que nous aurions beſoin de toutes ces babioles pour être heureux? Va, je te promets de n'en être que plus empreſſé à te procurer d'autres amuſemens. Si mon amitié eſt quelque choſe pour toi, je t'en aimerai cent fois davantage de te voir honnête & délicat.

EDOUARD.

Oui, je le ſuis, je veux l'être, mon cher Alexis, & c'eſt à toi que je le devrai. Je me fais gloire de ſentir le prix de ton conſeil ; & je le ſuivrai quoi qu'en ait pu dire ma ſœur. Fi de ces miſeres ! Pour te prouver combien je les mépriſe, je vais encore mettre deux cornets de paſtilles de plus dans la portion de Charles.

ALEXIS.

Bien comme cela, mon ami ! C'eſt le triomphe d'un héros qui revient victorieux d'une bataille.

EDOUARD.

Prends toujours ſoin de ma foibleſſe,

blesse ; & si tu me voyois fléchir, parle pour moi.

ALEXIS.

Je n'en aurai pas besoin. Mais doucement : c'est Charles qui s'avance.

SCENE X.

CHARLES, EDOUARD, ALEXIS.

CHARLES (*avec l'air un peu embarrassé.*)

BONJOUR, Edouard. Alexis est venu me dire que tu me demandois. Me voici. Je suis cependant fâché.....

ÉDOUARD.

De quoi es-tu fâché, mon ami ?

CHARLES.

De ce que mes étrennes ont été ſi miſérables, & de ce que je.....

ÉDOUARD.

N'eſt-ce que cela? Sois tranquille.

ALEXIS.

Édouard n'en eſt que plus content de pouvoir ſuppléer à ce qui vous a manqué. Si vous ſaviez quelle joie il s'en eſt promis! N'eſt-ce pas, Édouard ?

ÉDOUARD.

C'eſt de tout mon cœur.

(*Il prend Charles par la main & le conduit vers la table.*)

Tiens, voilà tous mes préſens que nous avons d'abord partagés en deux portions bien égales. J'ai encore ajouté quelque choſe de plus à la tienne, pour ne te laiſſer rien à regretter.

ALEXIS.

Il y avoit deux choſes qui n'étoient pas de nature à être partagées, le microſcope & le lotto. Édouard, ſuivant vos conventions, pouvoit les garder pour lui. Il a mieux aimé vous donner le lotto, de peur d'avoir le moindre reproche à ſe faire.

ÉDOUARD.

J'ai regret que ces figures de porcelaine n'aient pu ſe partager

par nombre égal. J'ai gardé les neuf Muſes ; mais pour remettre l'égalité, je te laiſſe, avec les quatre Saiſons, un cent de jetons de nacre & cette bourſe qui me revenoit. Tu n'en es pas moins le maître de choiſir entre ces deux lots.

CHARLES.

Eh non, mon ami, je ſuis content.

ÉDOUARD.

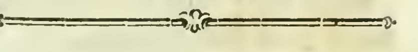
Je ne le ſuis pas encore, moi. J'ai laiſſé dans le buffet un gâteau dont la moitié m'appartient, je te le donnerai tout entier. Je cours le chercher. (*Il s'éloigne.*)

CHARLES (*veut courir après lui pour le rappeller.*)

Où vas-tu donc? ce n'eſt pas la peine.

ALEXIS (*l'arrêtant.*)

Laiſſez-le faire, M. Charles. (*A Édouard.*) Oui, va, va, mon ami.



SCENE XI.

CHARLES, ALEXIS.

ALEXIS.

Eh bien, Monſieur, convenez-en, Édouard eſt un garçon qui penſe avec bien de la nobleſſe. Vous le voyez, ſa promeſſe eſt pour lui plus que tout ce qu'il a de plus précieux. Au lieu de s'affliger du déſavantage qu'il trouve dans vos conventions, il ſe fait un plaiſir

de ſurpaſſer votre attente & de combler votre joie.

CHARLES (*confus.*)

Eſt-il vrai ? Vous me faites rougir. Et je ne ſais comment.....

ALEXIS.

Ce n'eſt pas votre faute ſi vos parens ne vous ont pas mieux traité cette année.

CHARLES (*en ſe détournant.*)

Le pauvre Édouard !

ALEXIS.

Vous l'offenſez par votre pitié. Il ne ſe trouve pas du tout à plaindre. C'eſt la honte de vous en impoſer qui l'auroit rendu malheureux. Voyez toutes vos richeſſes, & réjouiſſez-vous.

SCENE XII.

ÉDOUARD, CHARLES, ALEXIS.

ÉDOUARD (*revenant avec un grand gâteau qu'il préſente à Charles.*)

TIENS, voilà qui t'appartient pardeſſus le marché.

CHARLES (*le repouſſant d'une main, & de l'autre ſe cachant le viſage.*)

Non, non, c'en eſt trop.

ÉDOUARD.

Prends-le, je te le donne; & ne crois pas que ce ſoit par le remord de t'avoir celé quelque choſe! Alexis peut t'en être garant.

ALEXIS (*en regardant fixement Charles.*)

Oui je le ſuis, à la face de tout l'univers.

(*Charles s'eſſuie les yeux.*)

Mais je crois que vous pleurez, M. Charles ? Qu'avez-vous donc ?

CHARLES.

Rien, rien, ſi ce n'eſt que je ſuis un malheureux, qui... qui vous a trompé.

ALEXIS.

Toi, me tromper ? Non, c'eſt impoſſible. Ne ſommes-nous pas amis dès l'enfance ? fils de bons voiſins & de bons amis ?

CHARLES.

Et c'eſt ce qui me rend plus

coupable. Je ne mérite pas que tu penses si noblement de moi. (*Il prend la main d'Édouard.*) Je puis cependant te montrer que je ne suis pas encore tout-à-fait indigne de ton estime. Il est bien vrai que je n'ai rien reçu de mon papa en bagatelles & en friandises, mais... mais... (*Il fouille dans sa poche*) voici trois louis que je lui ai demandés à la place, & qu'il m'a donnés. Tu le vois, j'étois un trompeur, tandis que tu étois si généreux à mon égard. Voici la moitié de mon argent. Il t'appartient de droit. Seulement par pitié, pardonne-moi ma coquinerie, & reste mon ami.

Édouard (*lui ſautant au cou.*)

Oh toujours, toujours, toute ma vie! Comme tu me ravis de plaiſir! non pas à cauſe de l'argent, car ſûrement je ne le prendrai pas....



SCENE XIII.

ÉDOUARD, CHARLES, ALEXIS, VICTORINE.

Victorine.

Allons, vîte, vîte, qu'Alexis vienne trouver mon papa!

Alexis.

O ma chere Victorine! ne pourroit-il attendre un moment? Ce

ſeroit me dérober un plaiſir, un plaiſir!....

VICTORINE.

Oui, de faire quelque nouvelle eſcroquerie à mon frere? Venez, venez, mon papa n'eſt pas fait pour vous attendre, je crois.

(*Elle le prend par la main & l'entraîne.*)

ÉDOUARD.

Ma ſœur, ma ſœur! quelques minutes encore!

VICTORINE (*en ſe retournant, d'un air moqueur.*)

Mon frere, mon frere! Non, cela n'eſt pas poſſible.

(*Elle ſort avec Alexis.*)

SCENE XIV.

CHARLES, ÉDOUARD.

ÉDOUARD (*prenant la main de Charles.*)

O MON cher ami ! que je ſuis touché de ce noble retour ! Je n'étois pas en droit de l'eſpérer.

CHARLES.

Comment ? Lorſque tu me donnois la moitié de ton bien, ſans attendre rien de moi ?

ÉDOUARD.

Ah ! ne me fais pas honneur de cette généroſité. Tu ne ſais pas tout ce qu'il m'en coûtoit. Non, jamais

je n'aurois eu la force de tenir ma parole ſans les encouragemens d'Alexis.

CHARLES.

Eh ! c'eſt à lui que je dois auſſi le bonheur de n'avoir pas achevé ma fourberie. Il m'en a fait ſentir ſi vivement l'indignité. Lorſqu'enſuite je ſuis venu, & que j'ai vu combien de loyauté tu avois mis dans le partage.....

ÉDOUARD.

Moi, le partage? C'eſt lui qui l'a fait. Je ne ſais comment il a pu s'y prendre; mais il me faiſoit trouver du plaiſir à me dépouiller. Il y a pourtant bien des choſes que j'ai ajoutées de moi-même. Je te

donnois, & je croyois m'enrichir.

CHARLES.

Ah! garde tout cela, je n'en veux plus. Que je me trouve heureux d'être débarrassé de ce poids! Toi, mon meilleur ami, je n'aurois plus osé te regarder en face. J'étois loin de croire qu'on eût tant à souffrir pour devenir un malhonnête homme.

ÉDOUARD.

Et moi donc, comme j'étois tourmenté! Je sens bien maintenant le plaisir d'avoir été généreux! Voilà cependant ce que nous devons à l'honnête Alexis! Si pauvre, avoir tant de droiture! N'est-ce pas, qu'il n'a rien exigé de toi pour te découvrir mes richesses?

CHARLES.

Lui, mon cher Édouard? D'où te viendroit ce vilain ſoupçon?

ÉDOUARD.

C'eſt ma ſœur qui par jalouſie vouloit me le faire accroire.

CHARLES.

Ah! ſi tu l'avois entendu parler de toi! comme il ſoutenoit vivement ton parti! J'ai eu beſoin de toute mon adreſſe pour le faire jaſer. Oui, dès ce moment il vient d'acquérir mon eſtime pour toute ſa vie; & je veux lui donner l'autre moitié qui me reſte de mes trois louis.

ÉDOUARD.

Non, Charles, c'eſt à moi de

le récompenser, & j'en fais le moyen. Garde ton argent avec la moitié qui te revient de mes étrennes.

CHARLES.

Que dis-tu ? Moi ? Jamais. Tiens, plutôt, donnons-lui tout ce qui devoit entrer dans notre échange. Nous avons mérité de le perdre, & lui de le gagner.

ÉDOUARD.

Oh ! de tout mon cœur ! Sais-tu ce qu'il faut faire ? Nous pouvons nous donner bien du plaisir. Je vais faire porter tout cela chez lui pour qu'il le trouve à son retour.

CHARLES.

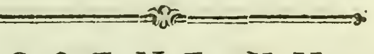
Bien ! bien ! pourvu qu'il n'aille

pas revenir assez tôt pour nous en empêcher.

ÉDOUARD.

Je vais appeller un domestique. Toi, range tout dans cette corbeille. Je reviens comme l'éclair.

(*Il sort en courant.*)

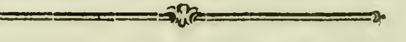


SCENE XV.

CHARLES (*en remplissant la corbeille.*)

Ce brave Alexis, comme nous allons le rendre content! & je serai de moitié dans la joie qu'il va goûter! Ah! je ne la céderois pas pour dix fois toutes ces jolies étrennes. Qui m'eût dit que j'aurois encore

plus de plaisir à lui donner tout ce que j'ai tant desiré, qu'à le garder pour moi? Je voudrois être mon papa pour l'enrichir. Graces à lui, je sens à présent qu'être juste & honnête, c'est être plus heureux que de posséder les plus grands biens.



SCENE XVI.

ÉDOUARD, CHARLES, COMTOIS.

ÉDOUARD (*à Comtois qui le suit.*)

ENTREZ, entrez, Comtois.

(*Il ferme la porte au verrouil.*)

C'est pour une corbeille que vous me ferez le plaisir de porter chez Alexis.

COMTOIS.

Oh ! de grand cœur, Monſieur. Nous aimons tous cet excellent jeune homme.

ÉDOUARD (*à Charles.*)

As-tu fini, mon ami ?

CHARLES.

J'aurai bientôt fait. Il ne reſte plus que les porcelaines, que je vais mettre par-deſſus, pour qu'elles ne ſoient pas endommagées.

ÉDOUARD.

C'eſt bien penſé ; mais dépêche-toi, de peur qu'il n'arrive.

CHARLES.

Voilà qui eſt fini.

ÉDOUARD (*à Comtois.*)

Bon ! Vous n'avez qu'à prendre la corbeille, & la porter ſecrétement où je vous ai dit. Allez-y, je vous prie, tout de ce pas, & ſur-tout prenez bien garde à ne rien caſſer.

CHARLES.

Attends donc, voici les trente-ſix francs qui lui reviennent de ma part. Il faut que je les enveloppe dans un morceau de papier, & je les mettrai dans la bourſe de jetons.

(*On entend la voix d'Alexis qui frappe à la porte, & qui dit :*)

Ouvrez, ouvrez, c'eſt moi.

ÉDOUARD.

O mon Dieu ! qu'allons-nous faire ? (*En ſe retournant vers la porte.*) Un moment, Alexis, je vais t'ouvrir.

CHARLES.

(*mettant l'argent à demi enveloppé dans la main de Comtois.*)

Tenez ; vous gliſſerez ceci dans la corbeille.

ÉDOUARD (*en lui préſentant la corbeille.*)

Prenez-la ſous le bras, & tenez-vous caché dans un coin.

CHARLES.

Oui, oui, tout contre la muraille. Et vous tâcherez de vous eſquiver, ſans qu'il vous voie.

COMTOIS.

Laissez-moi faire.

ALEXIS (*de derriere la porte.*)

Eh bien, m'ouvrirez-vous ? Édouard, ton papa me suit de près.

ÉDOUARD (*à Charles.*)

Je peux lui ouvrir maintenant ?

CHARLES.

Oui ; c'est fait.

(*Il fait signe à Comtois de ne pas faire de bruit.*)

SCENE XVII.

ÉDOUARD, CHARLES, ALEXIS, COMTOIS.

ÉDOUARD (*ouvrant la porte à Alexis.*)

JE te demande pardon, mon cher ami, de t'avoir fait attendre. C'eſt que nous étions occupés.

(*Il le prend par la main, & ſe place de maniere à lui cacher la corbeille & Comtois.*)

ALEXIS.

Et à quoi donc?

(*Il ſurprend Charles qui fait ſigne à Comtois de ſortir.*)

A qui en veut-il avec ſes mines ?

(*Il ſe retourne, & apperçoit le domeſtique.*)

Ha ! ha ! qu'eſt-ce qu'il porte là ?

(*Il va vers lui, & veut regarder dans la corbeille.*)

COMTOIS (*lui retenant le bras.*)

Doucement, Monſieur Alexis ; c'eſt un ſecret.

ALEXIS.

Comment ? Du myſtere ?

COMTOIS.

Vous l'apprendrez tantôt chez vous.

(*Il veut ſortir. Alexis l'arrête.*)

ALEXIS.

Je veux le ſavoir en ce moment.

Ah !

Ah! si j'avois deviné! Me feriez-vous cet outrage, mes chers amis?

ÉDOUARD.

Qu'appelles-tu un outrage? C'est le foible prix du service que tu viens de nous rendre.

(*Il reprend la corbeille, & la lui présente.*)

Oui, mon cher Alexis, tout cela est à toi.

CHARLES

(*Lui présentant aussi le paquet d'argent que Comtois lui remet.*)

Et ceci encore.

(*Alexis le repousse. Charles le jette dans la corbeille qu'Edouard continue de lui offrir.*)

ALEXIS.

Que faites-vous ? Non, non, jamais.

ÉDOUARD.

Je le veux.

CHARLES.

Je vous le demande en grace. Soyez ſeulement mon ami, comme vous l'êtes d'Édouard.

COMTOIS.

Si j'oſois joindre ma priere à celle de ces Meſſieurs ! Vous leur feriez trop de peine de les refuſer. Je voudrois bien avoir, comme eux, la liberté de vous offrir auſſi mon préſent. Il ſeroit petit ; mais je vous le donnerois de bon cœur. Vous êtes béni dans toute la maiſon.

ALEXIS.

O mon cher Édouard, mon généreux Charles ! (*Il les embrasse.*) Et vous mon brave Comtois ! (*en le regardant d'un air attendri*,) vous me faites pleurer d'admiration & de plaisir. Mais votre bon cœur vous conduit trop loin. Je n'ai point mérité ce que vous faites pour moi ; je ne l'accepterai jamais.

ÉDOUARD.

Veux-tu me chagriner ?

CHARLES.

Est-ce que vous ne voulez point de mon amitié ?

SCENE XVIII.

M. DUFRESNE, ÉDOUARD, CHARLES. ALEXIS, COMTOIS.

M. DUFRESNE

(*Qui eſt entré depuis un moment à l'improviſte, & s'eſt arrêté pour jouir de ce ſpectacle, leve ſes mains & ſes regards vers le Ciel, enſuite il s'avance, comme s'il n'avoit rien entendu, & dit :*)

EH bien ! vous trouverai-je toujours en querelle ?

ÉDOUARD (*courant à lui.*)

Ah ! mon papa ! venez nous ac-

corder. Alexis nous traite bien durement. Il m'a rendu fidele à ma parole....

CHARLES.

Il me rend à l'honneur.....

ÉDOUARD.

Et il méprise notre reconnoissance.

ALEXIS (*se jettant dans les bras de M. Dufresne.*)

O mon digne protecteur, mon second pere! sauvez-moi, sauvez-moi de leur générosité. Je viens de me justifier auprès de vous de la méfiance qu'on vouloit vous inspirer sur mon compte; & j'irois maintenant me démentir! Non, non, je me rendrois suspect à moi-

même de n'avoir agi que par intérêt. Ne me laiſſez pas corrompre, je vous en conjure.

M. Dufresne.

Mes chers enfans, que vous me raviſſez! Non, mon brave Alexis, ces préſens ne ſont rien pour payer tant de délicateſſe & de déſintéreſſement. Je vais mettre fin à ce noble démêlé. (*A Édouard & à Charles.*) Que chacun de vous garde ce qui lui appartient. Je prends ſur moi votre reconnoiſſance.

Édouard.

Ah! mon papa, de quel plaiſir voulez-vous me priver!

Charles.

Vous me puniſſez, Monſieur;

comme je le méritois peut-être tout-à-l'heure; mais vous êtes témoin de mon changement. Ah! par pitié, daignez vous joindre à moi pour obtenir d'Alexis....

ALEXIS (*à M. Dufresne.*)

Non, non; de grace ne m'y contraignez point.

M. DUFRESNE.

Je l'exige de toi, mon ami. Il n'y auroit que de l'orgueil & de la dureté à lui dérober le plaisir de faire du bien, dont tu viens de lui faire goûter, peut-être pour la premiere fois, la douce jouissance. Prends cet argent, & donne-le à ta mere, qui t'a inspiré une si noble façon de penser.

ALEXIS.

Vous m'y forcez, Monſieur, je vous obéis. Oh ! quelle joie pour elle ! Mais, au moins, qu'Édouard garde ſes préſens !

M. DUFRESNE (*tirant ſa bourſe.*)

Eh bien ! qu'il les reprenne pour les partager avec ſon ami. Je les rachete en ſon nom pour ces trois louis d'or.

ALEXIS.

Ah ! mon cher Monſieur Dufreſne ! arrêtez, arrêtez. Je ne ſais, tant je ſuis pénétré de joie & de reconnoiſſance........ Ma pauvre mere! Il y a bien long-tems qu'elle ne ſe ſera vue ſi riche ! O mes bons

amis ! (*Il embrasse Édouard & Charles, sans pouvoir leur parler.*)

M. DUFRESNE (*à Édouard.*)

Mon fils, je te dois aussi une récompense pour ta docilité à suivre les nobles conseils d'Alexis.

ÉDOUARD.

Eh mon papa ! comment pouvez-vous me récompenser mieux que par ce que vous faites envers lui ?

M. DUFRESNE.

Ce n'est rien encore. Il n'a été jusqu'ici que le compagnon de tes plaisirs ; je veux qu'il le soit de tes exercices, & de tes études. Je ne mettrai point de différence dans votre éducation.

ÉDOUARD.

Oh ! comme je vais profiter près de lui !

ALEXIS (*se jettant aux genoux de M. Dufresne.*)

Voulez-vous me faire mourir de l'excès de vos bontés ?

M. DUFRESNE (*le relevant.*)

Non, je veux que tu vives pour aimer mon fils, comme j'aimois ton pere.

CHARLES.

Laissez-moi aussi prendre part à votre amitié. Je commence à ne pas m'en croire tout-à-fait indigne ; & je le dois à vos exemples.

M. Dufresne.

Oui, mes amis, tel eſt l'empire de la vertu, d'élever juſqu'à elle tout ce qui l'approche. Vivez toujours unis, pour vous fortifier dans la droiture & dans l'honneur ; & ſoyez hommes ce que vous êtes enfans.

FIN.

De l'Imprimerie de la Veuve Thiboust, Imprimeur du Roi, 1783.

TABLE des Matieres contenues dans cette Partie.

Les Jarretieres & les manchettes. Page 5
Abel. 15
Couplets de Maurice, à Madame de S. Aulaire. 26
Le Compliment de nouvelle Année. 27
Les Étrennes. Drame en un Acte. 51

APPROBATION.

J'ai lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit ayant pour titre, l'*Ami des Enfans*, *par M.* BERQUIN; & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impreſſion. A Paris, le 16 Mars 1781.

BLIN DE SAINMORE.

L'AMI
DES
ENFANS.

FÉVRIER 1783. N°. 2.

L'AMI DES ENFANS.

Cet Ouvrage a commencé le premier Janvier 1782, & il en a paru un volume le 1er de chaque mois.

Le prix des douze volumes eſt toujours de 13₶ 4 *s* pour Paris, & de 16₶ 4 *s* pour la Province, rendus franc de port par la poſte.

La ſouſcription pour 1783, en quelque mois qu'on s'abonne, commencera toujours du 1er Janvier de cette même année. Le prix & les conditions ſont les mêmes que pour 1782.

Ceux qui deſireront l'ouvrage entier, paieront pour les deux années enſemble 26₶ 8 *s* pour Paris, & 32₶ 8 *s* pour la Province, franc de port.

Il faut avoir ſoin d'affranchir les lettres & le port de l'argent.

On trouve à la même adreſſe, les *Lectures pour les Enfans*, ou *Choix de petits Contes, également propres à les amuſer & à leur inſpirer le goût de la vertu*, 3 vol. petit format, 3₶ 12 *s* port franc par la poſte.

L'AMI

DES

ENFANS,

PAR M. BERQUIN.

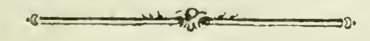
FÉVRIER 1783. N°. 2.

A PARIS,

Au Bureau de l'Ami des Enfans.

Rue de l'Univerſité, au coin de celle du Bac, N°. 28.

S'adreſſer à M. LE PRINCE, *Directeur.*



M. DCC. LXXXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

On trouve chez FROULLÉ, Libraire, pont Notre-Dame,

Idylles de M. BERQUIN, 2 vol. *in*-8°. *fig*. . . . . . . 10 ₶

Romances, du même, 1 vol. *in*-8°. *fig*. & *musique*. . . . . 6 ₶

Medée, Mélodrame imité de l'Allemand de M. Gotter, *in*-8°. . . . . 15 *s*

Port franc par la poste.

Il faut affranchir les lettres, & le port de l'argent.

LE RETOUR

DE

CROISIERE.

DRAME EN UN ACTE.

La Scene ſe paſſe à l'entrée du Château de M. de Favieres, ſitué ſur le bord de la mer, à deux lieues de Marſeille.

Le fond du Théatre repréſente le Château. Il eſt bordé d'une terraſſe, d'où l'on deſcend dans le jardin, qui vient aboutir au parc par une grande allée.

La toile, en ſe baiſſant, ſépare le parc du jardin.

PERSONNAGES.

M. DE FAVIERES.

Mde. DE FAVIERES.

MÉLANIE, CONSTANTIN, ALEXANDRINE, MINETTE, } *leurs Enfans.*

M. DE BLEVILLE, *fiancé de Mélanie.*

M. ARMAND, *Précepteur des Enfans.*

THOMAS, *Jardinier.*

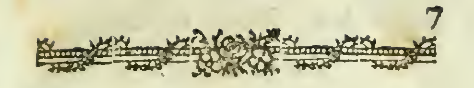
FANCHON, *sa femme.*

COLIN, *leur fils.*

MATHURIN, *vieux Fermier.*

Troupe de jeunes Filles & de jeunes Garçons du village.

Foule de Paysans.



LE RETOUR DE *CROISIERE.*

DRAME EN UN ACTE.



SCENE I.

THOMAS, COLIN.

THOMAS

(*Est occupé à ratisser une allée, Colin accourt à perte d'haleine, & se presse en tremblant contre son pere.*)

EH bien, eh bien, petit drôle! où cours-tu ainsi tout effaré?

COLIN.

Ah! mon pere, mon pere, je ſuis mort.

THOMAS.

C'eſt encore fort heureux d'avoir aſſez de voix pour le dire. Mais qu'eſt-ce donc?

COLIN.

Un revenant! un revenant!

THOMAS.

Un revenant en plein jour? Je crois que tu veux te moquer de ton pere. Et quelle mine a-t-il? d'une bête, ou d'un homme?

COLIN.

C'eſt..... c'eſt fait comme un homme.

THOMAS.

Imbécille que tu es ! C'eſt donc un homme. A-t-il une bouche, des yeux, des pieds, des mains ?

COLIN.

Oui, une bouche, des yeux, des pieds, des mains, de tout cela, comme nous, & non pas comme nous pourtant.

THOMAS.

Quels ſots contes viens-tu me faire là ?

COLIN.

Oh ! Si vous l'aviez vu ! C'eſt, Dieu me le pardonne, une ombre de Turc.

THOMAS (*un peu effrayé.*)

Une ombre de Turc ?

COLIN.

Oui, oui, mon pere. Vous m'avez fait voir des Turcs à Marſeille. Eh bien, c'eſt la même choſe. Une longue robe qui lui bat les talons, un manchon ſur la tête, un couteau de cuiſine à ſa ceinture, une grande barbe griſe, & un viſage de mort ſur le ſien.

(*On entend du bruit derriere la charmille.*)

Oh! c'eſt lui, mon pere, c'eſt l'ombre, c'eſt le Turc. Sauvons-nous, ſauvons-nous.

(*Il s'échappe.*)

THOMAS (*avec un air d'inquiétude.*)

Colin, Colin! veux-tu bien revenir?

(*Colin, au lieu de ſe retourner, continue de courir de toutes ſes forces. Thomas le pourſuit; mais comme ſon rateau lui échappe des mains, & s'embarraſſe dans ſes jambes, ſa courſe eſt rallentie, & il ne peut l'atteindre.*)

Ce petit poltron, me laiſſer tout ſeul! S'il diſoit vrai, pourtant! Je ne ſuis pas fait à des ombres de Turc, moi. Oh! je ne reſterai pas ici pour les attendre.

(*Tandis qu'il ſe baiſſe pour ramaſſer ſon rateau, M. de Favieres, en longue robe rouge, avec un turban ſur la tête, & un maſquè ſur le viſage, s'approche de lui, & le ſaiſit par la camiſolle. Thomas, en ſe relevant, l'apperçoit. Il veut*

ſuir; mais ſe ſentant arrêté, il ſe met à crier avec effroi :)

Au ſecours! au meurtre! un Revenant! un Turc!



SCENE II.

M. DE FAVIERES, THOMAS.

M. DE FAVIERES

(*Lui mettant la main ſur la bouche, & cherchant à lui impoſer ſilence.*)

EH bien, Thomas, ne fais donc pas l'enfant. Eſt-ce que tu ne me reconnois plus?

THOMAS.

THOMAS (*sans le regarder.*)

Il n'y a que Satan qui puisse te connoître. Je ne suis pas de ta clique.

M. DE FAVIERES.

Ah! je vois ce que c'est. (*Il ôte son masque.*) Regarde-moi à présent.

THOMAS (*le visage caché dans ses mains.*)

Moi, regarder votre effroyable visage! Laissez-moi aller, ou je crie dix fois plus fort.

M. DE FAVIERES (*tâchant de lui séparer les mains.*)

Que crains-tu de moi?

THOMAS.

Finissez. Vous allez me rôtir. Oh! comme vous brûlez!

M. DE FAVIERES (*lui lâche les mains.*)

Es-tu fou, Thomas ? Remets-toi donc, mon ami. Eſt-ce que ma voix ne t'eſt plus connue ?

THOMAS.

Je la connois bonne à faire mourir de peur.

M. DE FAVIERES.

Regarde-moi ſeulement à travers tes doigts.

THOMAS.

Eh bien, oui; mais reculez-vous.

M. DE FAVIERES (*s'écartant de lui.*)

Tiens, te voilà ſatisfait.

THOMAS (*ſe reculant auſſi.*)

Êtes-vous bien loin ? Attendez.

(*Il écarte un peu ſes mains, & le fixe.*)

Que vois-je ? Monſeigneur ! eſt-ce vous ?

M. DE FAVIERES.

Eh oui, mon cher Thomas, c'eſt ton Maître.

THOMAS (*ſe découvrant un peu le viſage.*)

Êtes-vous bien ſûr au moins de n'être pas ſon ombre ?

M. DE FAVIERES.

Mais je ne te reconnois plus à mon tour, toi que j'ai vu autrefois ſi brave & ſi gaillard.

THOMAS (*le viſage tout-à-fait découvert, & le regardant encore.*)

Oh ! oui, c'eſt bien vous à préſent.

(*Il tombe à ses genoux, & les embrasse.*)

O mon cher Maître! pardon de ne vous avoir pas reconnu tout de suite.

(*Il se releve.*)

C'est mon benêt de fils qui m'avoit fourré ces frayeurs dans la tête.

(*Prenant un air de fanfaron.*)

Un revenant! Oh bien, oui, comme si je croyois aux revenans, moi...... Mais, Monseigneur, où diantre avez-vous chaussé ce grand vilain bonnet? Savez-vous qu'il ne faut pas se jouer avec ces habits de païen? Si vous alliez rester Turc pour toute votre vie! Tenez, je me rappelle fort bien avoir entendu conter cent fois à ma mere qu'elle

avoit vu quelqu'un qui avoit entendu dire de tout tems dans ſa famille...... Oh! ce que je vous dis là eſt vrai au moins.

M. DE FAVIERES.

Bon! bon! tu me raconteras un autre jour ton hiſtoire. Sommes-nous ſeuls?

THOMAS.

Oui, vous & moi; car ce ſot de Colin ne s'aviſera pas de revenir. Il a peur, lui. Voyez pourtant! vous n'aviez qu'à être un Eſprit; il vous auroit laiſſé tordre le cou à ſon pere.

M. DE FAVIERES.

Ma femme, mes enfans & leur précepteur, ſont-ils toujours ici?

THOMAS.

Eh ſûrement. Ils ſont reſtés pour vous préparer une fête à votre retour. Oh! comme ils vont être contens! Attendez, attendez. Sot que je ſuis, de ne pas courir leur apprendre cette nouvelle, & la répandre enſuite dans tout le village! (*Il veut ſortir.*) Allons Thomas, allons, mon ami.

M. DE FAVIERES (*le retient.*)

Doucement, doucement. C'eſt préciſément ce que je ne veux pas.

THOMAS.

Comment! Eſt-ce que vous ne feriez pas de la fête qu'on célebre pour la paix? C'eſt à cauſe de vous qu'on l'a retardée. Tous les vil-

lages voisins ont déja fait leur feu de joie.

M. DE FAVIERES.

Nous ferons aussi le nôtre ; sois tranquille.

THOMAS.

Pardienne, nous en ferions pour vous tout seul, quand vous n'auriez pas mené la paix avec vous. Vous êtes un si bon Seigneur, & nous vous aimons tant dans le village ! Toutes les cloches devroient être en branle déja. A quoi s'amuse le Carillonneur ?

M. DE FAVIERES.

Mon cher Thomas, un peu de patience. Je paroîtrai bien quand il en sera tems.

THOMAS.

Voilà qui eſt fort aiſé à dire. Mais je vais crever d'impatience, ſi cela dure.

M. DE FAVIERES.

Et moi, tu me fais mourir de la peur de ton indiſcrétion. Ne va pas me ravir la joie que je me ſuis promiſe. Veux-tu que, pour ma bien-venue, je ſois obligé de te congédier?

THOMAS.

Oh! que dites-vous? S'il ne tient qu'à cela, je ſerai muet comme un poiſſon. C'eſt bien mal à vous pourtant de nous laiſſer plus long-tems dans l'inquiétude. Nous vous croyions pris ou noyé, de ne pas

vous voir revenir. Vous ne ſavez pas tous les ſoupirs que cette crainte nous a coûtés. O mon bon Maître! ſi nous vous avions perdu! s'il nous avoit fallu marcher aux fêtes de la paix en longs crêpes, & en habits de deuil! Je friſſonne, ſeulement d'y penſer. Nous aurions mieux aimé encore la guerre pour dix ans, & ne pas vous perdre.

M. DE FAVIERES.

Que je ſuis ſenſible à ces témoignages naïfs de ton attachement! Quelle joie plus touchante encore ils me font eſpérer en rentrant dans ma famille!

THOMAS.

Eh bien, que n'y venez-vous tout de ſuite?

M. DE FAVIERES.

Non, te dis-je, mon ami. Je veux doubler ce plaiſir par une vive ſurpriſe. Fais-moi ſeulement parler au Précepteur de mes enfans.

THOMAS.

A M. Armand?

M. DE FAVIERES.

Oui; je lui ai écrit de Marſeille pour le prévenir. Lui & toi, vous ſerez les ſeuls du myſtere. Mais chut! j'entends venir quelqu'un par cette allée.

(*Il va ſe cacher derriere la charmille.*)

De la diſcrétion, Thomas.

SCENE III.

THOMAS (*seul.*)

OUI, de la discrétion? il n'est pas difficile d'être discret quand on n'a rien à dire. Mais quand on sait tout ce que je sais? Ce secret là, je sens déja qu'il m'étouffe.

(*Il se retourne, & apperçoit M. Armand.*)

Dieu soit loué! il m'envoie du moins à qui parler.

SCENE IV.

THOMAS, M. ARMAND.

THOMAS (*courant vers lui.*)

De la joie! de la joie, M. Armand! Nous avons la paix; nous avons Monſeigneur; nous vous avons; vous m'avez.

(*Il jette ſon bonnet en l'air.*

M. ARMAND.

M. de Favieres eſt ici?

THOMAS. (*avec un air important.*)

Je voudrois bien qu'il n'y fût pas, quand je vous le dis. Je ſuis, comme vous, de la manigance.

SCENE V.

SCENE V.

M. DE FAVIERES, M. ARMAND, THOMAS.

M. DE FAVIERES (*ſortant de derriere la charmille.*)

VOILA mon ſecret bien placé! Vraiment, Thomas, je n'aurois eu qu'à me fier à toi?

(*Il court vers M. Armand qui l'embraſſe.*)

Mon cher Armand, que je ſuis aiſe de vous revoir!

M. ARMAND.

O Monſeigneur, quel jour de fête pour nous!

M. DE FAVIERES.

Pourvu que Thomas, avec ſa joie folle & ſon bavardage, n'aille pas renverſer tous mes projets.

THOMAS.

Ne m'aviez-vous pas dit que M. Armand étoit du ſecret; Eſt-ce que j'en ai ſonné le moindre mot à qui que ce ſoit dans le monde?

M. ARMAND.

Oui, parce que tu n'as vu perſonne que moi.

M. DE FAVIERES.

Ne perdons pas un moment. Il faut, mon cher Thomas, que tu me caches dans ta cabane, juſqu'au moment où je veux me montrer.

THOMAS.

Je ne demande pas mieux. Venez, venez, vous y ſerez bien reçu.

M. ARMAND.

Ce n'eſt pas tout. Il faudra poſter ton fils en ſentinelle, pour qu'on n'aille pas inſtruire Madame, ou les enfans.

M. DE FAVIERES.

Oui, & ſur-tout ne laiſſer entrer perſonne chez toi.

THOMAS.

Mais ſi Madame s'y préſente, ou bien quelqu'un de vos enfans, je ne peux pas leur fermer la porte ſur le nez. Cela ne ſeroit guere poli.

M. ARMAND.

Bon ! Un homme fin comme toi ſaura bien trouver quelque prétexte pour les écarter.

THOMAS.

Vous avez raiſon, je vais faire le bec à ma femme.

M. ARMAND.

Ne va pas oublier les bouquets.

THOMAS.

N'ayez pas peur. Ce n'eſt pas pour rien que nous ſommes en Provence. On ne fera pas grace au moindre bouton. Dans ces jours de plaiſir, les fleurs ſont cent fois plus belles à nos chapeaux que dans nos parterres.

SCENE VI.

M. DE FAVIERES, M. ARMAND.

M. DE FAVIERES.

CROYEZ-VOUS, mon cher Armand, que Mde. de Favieres ne ſoupçonne rien de nos préparatifs?

M. ARMAND.

Il ne m'auroit pas été poſſible de les lui cacher. J'ai mieux aimé les faire de concert avec elle, en lui laiſſant croire qu'elle vous ſurprendroit agréablement par cette fête à votre retour. Je lui ai dit que votre croiſiere ſeroit peut-être encore prolongée. Elle ne charme les

ennuis de votre abſence, qu'en s'occupant de tout ce qui peut faire éclater à vos yeux la joie qu'elle aura de vous revoir.

M. DE FAVIERES.

Ainſi donc, c'eſt moi qui lui donnerai la fête qu'elle compte me donner. Ah! mon cher Armand, que ne vous dois-je pas?

M. ARMAND.

J'eſpere que vous ſerez content de nos ſoins. Tout le monde a voulu contribuer à vos plaiſirs. J'ai auſſi formé quelques jeunes filles, & quelques jeunes gens du canton. Ils ſavent déja leur rôle à merveille.

M. DE FAVIERES.

Et moi, pour completter notre fête, j'amene le fiancé de ma fille, qui s'est couvert de gloire dans un combat contre les Algériens. Il est allé, avec douze hommes dans une chaloupe, enlever une tartane de ces brigands qui attaquoient un de nos vaisseaux de commerce. Ces habits sont de leurs dépouilles ; & j'ai imaginé de les employer à notre déguisement, pour éviter d'être reconnus. Ah ! j'oubliois de vous dire que j'amene aussi de Marseille toute sorte d'instrumens. Je les ai laissés près de l'entrée du parc.

M. ARMAND.

Tant mieux, car nous n'avions que les Menétriers du village.

M. DE FAVIERES.

Je ſerois fâché que rien manquât à notre fête. Je ne veux pas qu'il y ait aujourd'hui dans toute ma terre une ſeule créature vivante qui ne treſſaille de joie. La plupart des fêtes ne ſont que pour les riches. Il faut que des événemens comme celui-ci, où le pauvre eſt le plus intéreſſé, ſoient célébrés avec toute la ſolemnité poſſible, pour lui en faire mieux ſentir le bonheur. Il faut qu'il en conſerve long-tems le ſouvenir, pour le retracer à ſes enfans, & à ſes petits-enfans. Il en vivra plus ſatisfait de ſon état, plus attaché à ſon Seigneur, à ſon Roi, & à ſa Patrie.

M. ARMAND.

O l'excellent homme ! toujours le même. Vous ne paroiſſez jamais, que tout ne reſpire auprès de vous la joie & la bienfaiſance.

M. DE FAVIERES (*lui ſerrant la main.*)

Eh mon ami ! ces plaiſirs ne ſont-ils pas encore plus doux pour celui qui les donne ?

(*On voit Colin qui s'avance tout doucement le long de la charmille.*)

SCENE VII.

M. DE FAVIERES, M. ARMAND, COLIN (*portant un panier de fleurs à son bras.*)

COLIN.

IL faut que ce revenant de Turc ne soit pas si méchant. De quel air d'amitié il parle à M. le Précepteur! Il lui serre la main.

M. ARMAND.

N'entends-je pas quelqu'un?

M. DE FAVIERES.

Oui. Je cours me cacher là derriere.

(*Il s'approche de la charmille, & se trouve vis-à-vis de Colin, qui*

le regarde un moment en face, tout tremblant, & tout-à-coup s'écrie avec transport :)

Eh ! c'est mon parrein, mon bon parrein !

(*Il jette son panier à terre, s'élance dans les bras de M. de Favieres, lui baise les mains & les habits.*)

M. DE FAVIERES (*après l'avoir embrassé.*)

Doucement, mon ami, doucement.

M. ARMAND.

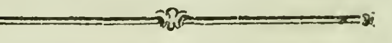
Oui, Colin. Monseigneur ne veut pas qu'on sache qu'il est arrivé. Garde-toi bien d'en rien dire à personne au moins.

COLIN.

Quoi ! ni à Madame, ni aux enfans ?

M. ARMAND.

C'eſt préciſément à eux qu'il faut le cacher.



SCENE VIII.

M. DE FAVIERES, M. ARMAND, THOMAS, COLIN.

THOMAS (*en entrant ſans voir Colin.*)

ALLONS, Monſeigneur, vous pouvez me ſuivre.

COLIN.

Ce n'eſt pas moi qui l'ai dit à mon pere, toujours.

THOMAS.

THOMAS (*appercevant Colin.*)

Ah ! tout eſt perdu. Voilà ce drôle qui va jaſer. Moi qui voulois l'envoyer en commiſſion hors du village !

M. ARMAND (*careſſant Colin.*)

Va, va ; je ſuis sûr qu'il ſera tout au moins auſſi diſcret que toi. N'eſt-ce pas, mon petit ami ?

COLIN.

Oh ! laiſſez-moi faire. Je garde mon ſecret tout comme un autre. Ce ne ſera pas la premiere fois.

THOMAS.

Oui. Et quand cela t'eſt-il arrivé ?

COLIN.

Et parguienne l'autre jour, quand

vous me rossâtes pour savoir qui avoit dérobé les pommes du jardin. Est-ce que je vous dis que c'étoit moi ?

THOMAS.

C'est toi qui m'as volé mes pommes ? Attends, attends.

(Colin se sauve dans les bras de M. de Favieres.

Oh ! tu me le paieras.

M. ARMAND.

A la bonne heure, s'il parle de Monseigneur.

M. DE FAVIERES.

Et s'il n'en parle pas, un louis pour sa récompense.

THOMAS.

Entends-tu Colin ? Un louis !

COLIN.

Bah ! Je l'aurois gardé pour rien, pour l'amour de Monſeigneur.

M. ARMAND.

Et pouvons-nous compter également ſur la diſcrétion de ta femme ?

THOMAS.

Ma femme ? Dès qu'il y a du tripotage à ſe taire, vous verrez ſi elle jaſera. Je ne ſais pas tant ſeulement le tiers de ce que ſon mari devroit ſavoir. Allons, allons. Toi, Colin, reſte ici pour empêcher qu'on ne vienne nous ſurprendre. Mais s'il t'échappe un mot, gare les pommes. Je te coupe les oreilles avec le coutelas de Monſeigneur.

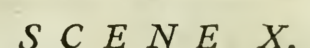
(*Ils ſortent.*)

SCENE IX.

COLIN (*ramaſſant ſon panier & faiſant un bouquet.*)

SI l'on ne ſait rien que de moi, l'on n'en ſaura guere. Mais Mlle Mélanie, Mlle Alexandrine, Mlle Minette, M. Conſtantin ! Ces pauvres enfans ! Cela me fait de la peine qu'ils ne ſachent pas que leur papa eſt ici. Si je le diſois à l'oreille à Mlle Minette ! Elle eſt bien de mes amies Mlle Minette ! C'eſt la plus petite ; mais c'eſt la plus futée. Oh oui ! voilà qu'elle le diroit à Mlle Alexandrine, Mlle Alexandrine à M. Conſtantin, M.

Conſtantin à Gothon, Gothon à Mlle Mélanie, Mlle Mélanie à ſa maman, & puis tout le monde ſeroit du ſecret. Un louis de perdu, & mes oreilles coupées. Oh! il vaut mieux faire le muet. Tant que je ne parlerai pas, je n'en dirai rien à perſonne, d'abord. (*Il frappe ſur ſa bouche.*) Allons, te voilà clouée juſqu'à demain.



SCENE X.

CONSTANTIN, ALEXANDRINE, MINETTE, COLIN.

CONSTANTIN

(*Frappant doucement ſur l'épaule de Colin.*)

BONJOUR, mon ami.

ALEXANDRINE

(*Lui faiſant profondément une révérence moqueuſe.*)

Je ſuis la très-humble ſervante de M. Colin.

MINETTE (*lui prenant la main d'un air d'amitié.*)

Eh bonjour, mon petit homme.

(*Colin lui donne un bouquet, Minette le remercie.*)

CONSTANTIN.

Te voilà ſeul ?

(*Colin lui répond d'un ſigne de tête.*)

MINETTE.

Maman voudroit parler à ton pere. Où eſt-il ?

(*Colin lui montre du doigt le côté par où Thomas vient de ſortir.*)

ALEXANDRINE.

Te moques-tu de nous ? Eſt-ce que tu ne ſais pas parler ?

(*Colin ſans répondre fixe les yeux en l'air.*)

CONSTANTIN.

Mais parle donc.

ALEXANDRINE (*lui donnant un coup ſur les mains.*)

Ah ! je t'apprendrai à faire le plaiſant.

MINETTE (*retenant Alexandrine.*)

Doucement, ma ſœur, ne fais pas de mal à mon petit Colin.

(*Colin regarde Minette d'un air d'amitié.*)

CONSTANTIN (*d'un air impérieux.*)

Il n'a qu'à parler, ou je le..... Eſt-ce qu'il eſt devenu muet ?

ALEXANDRINE.

Ou bien ſourd ?

MINETTE.

Il lui eſt peut-être arrivé quelque malheur, n'eſt-ce pas mon ami ?

(*Colin lui fait ſigne que non.*)

(*Alors tous les enfans, excepté Minette, ſe jettent ſur lui, le ſecouent, le tiraillent, le pincent, le chatouillent, en s'écriant tous enſemble :*)

Oh bien, tu parleras, tu parleras, tu parleras, ou tu diras pourquoi.

MINETTE (*tâchant de les écarter.*)

Finiſſez donc, ou je vais me mettre avec lui contre vous.

ALEXANDRINE.

Le beau Champion qu'il auroit là pour le défendre !

MINETTE (*à Constantin.*)

Mon frere, toi qui es l'aîné, fais-la finir, je t'en prie. Je vais lui parler doucement, & j'en aurai peut-être quelques paroles.

CONSTANTIN (*avec fierté.*)

Non, je veux qu'il obéisse, quand je lui commande.

MINETTE.

Laisse-moi faire. (*A Colin.*) Colin, mon petit Colin, réponds-moi, je t'en prie, quand ce ne seroit qu'un petit mot.

(*Colin lui sourit ; mais il lui fait signe qu'il ne parlera pas.*)

MINETTE.

Sais-tu bien que je me mettrai

auſſi en colere contre toi ? --- Mais non. Tiens, Alexandrine, va chercher ſon pere, puiſque maman le demande.

ALEXANDRINE.

Oui, oui, je le dirai à Thomas, qui le fera parler peut-être.

(*Elle veut ſortir, Colin lui barre le chemin, en ſecouant la tête.*)

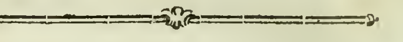
CONSTANTIN (*d'un air d'autorité.*)

Comment ? Eſt-ce qu'il oſe arrêter ma ſœur ? Attends, attends.

MINETTE (*retenant Conſtantin.*)

Tu vois bien qu'il ne lui fait pas de mal. ---- Eh bien, Colin, va donc chercher toi-même ton pere, & dis-lui d'aller parler à Maman. Le feras-tu ?

(*Colin lui fait signe qu'oui, & sort. Les enfans le suivent des yeux.*)



SCENE XI.

CONSTANTIN, ALEXANDRINE, MINETTE.

ALEXANDRINE.

IL entend au moins, s'il ne parle pas.

MINETTE.

Je savois bien, moi, que j'en tirerois ce que je voudrois.

CONSTANTIN.

Il a bien fait de s'en aller. Mais il

il me le paiera, de ne m'avoir pas obéi.

(*On voit dans l'éloignement Colin qui va chercher son pere, & lui dit d'aller trouver les enfans. Thomas s'avance.*)

MINETTE (*le voyant venir.*)

Ah bon ! voici Thomas. Nous saurons ce qui est arrivé à mon petit ami.

SCENE XII.

CONSTANTIN, ALEXANDRINE, MINETTE, THOMAS.

(*Tous les enfans courent vers Thomas, & ſautent autour de lui.*)

THOMAS.

BONJOUR, mon jeune Monſieur, bonjour, mes jolies Demoiſelles, comment vous en va-t-il aujourd'hui ?

MINETTE.

Fort bien, fort bien. Mais dis-nous ; qu'a donc ton fils, mon pauvre Colin ?

THOMAS.

Ce qu'il a ? Bon appétit, toujours.

MINETTE.

Il n'est donc pas malade ?

THOMAS.

Lui, malade ?

CONSTANTIN.

Il est donc bien obstiné.

ALEXANDRINE.

Ce petit vaurien s'est moqué de nous.

MINETTE.

Ah ! quelle tête !

THOMAS.

Comment donc ?

MINETTE.

Je craignois qu'il ne fût devenu muet.

THOMAS.

Lui, muet ?

ALEXANDRINE.

Nous l'avons pincé, chatouillé, pas un mot.

THOMAS.

Eſt-il poſſible ? Il m'a bien étourdi de ſes criailleries ce matin. Il ne tenoit qu'à moi d'avoir une belle peur.

CONSTANTIN.

Pour nous, il n'a pas daigné nous dire une parole.

THOMAS (*en ſouriant.*)

Eſt-il vrai ? Ce petit coquin !

Voyez la fineſſe ! Il a cent fois plus d'eſprit que ſon pere.

MINETTE.

De l'eſprit à ne pas parler ?

THOMAS.

Dites-moi où il eſt allé prendre cette imagination ?

ALEXANDRINE.

Que veux-tu dire ?

THOMAS.

Et puis, qu'on vienne nous chanter que le monde va de mal en pis ! Les enfans ont, morguienne, au tems qui court, plus d'aviſement que toute leur famille.

ALEXANDRINE.

Ils ſont, je crois, devenus ſous

tous les deux. L'un qui ne parle pas, & l'autre qui parle ſans nous répondre.

THOMAS.

Oh ! il ſavoit bien ce qu'il ne diſoit pas, & je ſais bien ce que je dis.

ALEXANDRINE.

Nous ne le ſavons guere, nous autres.

THOMAS.

Il n'y a pas grand mal. Mais où eſt Madame ? Colin m'a dit qu'elle me demandoit.

CONSTANTIN.

Il te l'a dit ?

MINETTE.

Il parle donc ?

CONSTANTIN.

Oh bien, s'il parle, je vais le faire parler, moi.

ALEXANDRINE.

Allons, allons.

THOMAS.

Oui, oui, allez. Il s'eſt lâché dans le parc. Vous ne lui verrez ſeulement pas les talons. Il a des jambes, s'il n'a pas de langue.

(*Conſtantin & Alexandrine ſortent.*)

SCENE XIII.

MINETTE, THOMAS.

MINETTE.

O mon cher Thomas, dis à Colin, je te prie, de parler un peu, feulement pour moi. J'aime tant à caufer avec lui !

THOMAS.

Oui, oui, laiffez-moi faire. Je lui parlerai, il vous parlera, & nous nous parlerons tous bientôt. Oh ! qu'il y aura de gens à parler !

MINETTE.

Bon ! bon ! Je vais courir après

mon frere & ma sœur pour empêcher qu'on ne le tourmente.

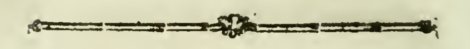
(*Elle sort.*)

SCENE XIV.

THOMAS (*seul.*)

J'AI bien fait, je crois, de l'envoyer un peu loin. Ces marmots l'auroient tant houspillé, qu'ils lui auroient fait dire son secret. Avez-vous jamais rien vu de si malin, pourtant ? Ne pas parler, de peur de rien dire. On ne peut pas être plus retors que ça. Mais voici Madame avec M[lle] Mélanie. Allons, mon ami, prends garde à toi. Un

homme & son secret aux prises avec deux femmes, il y a là de quoi batailler.



SCENE XV.

Mde. DE FAVIERES, MÉLANIE, THOMAS.

Mde. DE FAVIERES.

EH bien, Thomas, il faut donc que je vienne te chercher? Il y a une heure que je t'ai fait appeller par mes enfans.

THOMAS.

Eh oui, Madame, je courois aussi près de vous.

Mde. DE FAVIERES.

C'eſt qu'il faut tout préparer comme pour la fête. M. Armand vient de me dire qu'il deſireroit en faire aujourd'hui une répétition générale. C'eſt peut-être pour adoucir mes ennuis ; mais il m'aſſure que mon époux ne peut tarder à revenir. Cette idée, qui ſemble encore rapprocher ſon retour......

THOMAS.

Il n'eſt peut-être pas ſi loin qu'on le penſe. Que diriez-vous...... (*en ſe détournant*) Chut ! Qu'allois-tu dire toi-même, Thomas ?

Mde. DE FAVIERES.

Eſt-ce que tu aurois appris de ſes nouvelles ?

THOMAS.

Pardienne oui, de ſes nouvelles? C'eſt bien plus ſûr encore ce que je fais. (*A part.*) Où diantre me ſuis-je enfourné ?

MÉLANIE.

Que veux-tu dire, Thomas ? Explique-toi.

THOMAS.

C'eſt que..... Tenez, comprenez-vous ?.... Quand le marché eſt fini je reviens à grand pas vers notre ménage : encore n'ai-je pas une femme comme vous, Madame, ni une fille comme Mlle Mélanie. (*A part.*) Peſte ! ce n'eſt pas mal s'en tirer, je crois. (*Haut.*) Ainſi, par ſemblance du cas, je vois que Monſeigneur

Monſeigneur galoppe vers ici. C'eſt clair ça ; demandez.

Mde. DE FAVIERES.

Ah ! quand viendra cet heureux moment, où je pourrai le preſſer contre mon ſein, & le retenir dans mes bras ?

THOMAS.

Que fait-on ? Je vais toujours me dépêcher. Ça le pouſſera peut-être. Si chaque coup de mon rateau étoit un coup de fouet pour ſon cheval ! Je ne ménagerois pas non plus celui de votre fiancé, Mlle Mélanie. (*Mélanie ſourit.*)

Mde. DE FAVIERES.

Voilà qui eſt fort obligeant de ta part, mon cher Thomas.

THOMAS.

C'eſt que j'ai de la peine de vous voir triſtes. Vous êtes comme des fleurs après une ondée du printems, belles à travers les larmes. Viendra un jour de ſoleil qui ſéchera tout ça, & qui vous rendra plus belles encore. Allons, de la joie, de la joie! Voici M. Armand qui ſemble bien joyeux, lui.

SCENE XVI.

Mde. DE FAVIERES, MÉLANIE, M. ARMAND, THOMAS.

M. ARMAND.

TOUT va bien, Madame. J'ai envoyé raſſembler les jeunes filles & les jeunes garçons du village qui doivent figurer dans notre fête : elle eſt prête à commencer. Je fus très-ſatisfait hier de l'ordre & de la précifion qu'ils mirent dans leurs exercices, & j'eſpere que la répétition générale d'aujourd'hui pourra vous plaire, ſi vous nous faites l'honneur d'y aſſiſter.

Mde. DE FAVIERES.

Je ne me priverai point assurément d'un si doux plaisir. Je m'en promets beaucoup à vous rendre ce témoignage de la satisfaction que j'ai de votre zele, de votre intelligence & de votre activité.

M. ARMAND.

Je ne pouvois, Madame, en recevoir un prix plus flatteur. Mais n'étois-je pas déja payé de mes soins, par l'idée de seconder vos vues, & de prévenir celles de votre époux ? Il auroit été fâché qu'un événement si heureux pour ses vassaux n'eût pas été célébré d'une maniere qui le fixât pour jamais dans leur souvenir.

Mde. DE FAVIERES.

Oui, voilà bien son noble caractere. Aussi, quelle douce idée je me fais de sa surprise & de sa satisfaction?

THOMAS.

Il ne sera peut-être pas le plus surpris, ni le plus content de l'aventure.

(*M. Armand fait à Thomas un signe de silence.*)

Mde. DE FAVIERES.

Que veux-tu dire, Thomas?

THOMAS (*embarrassé.*)

Oh! c'est que.... c'est que d'abord pour la surprise, je me doute que vous serez bien surprise, vous,

de le revoir frais & gaillard, tout rebondi de ſanté, de gloire, & de plaiſir. Mlle. Mélanie ſera bien ſurpriſe auſſi de revoir ſon jeune fiancé. Je parierois ma bêche contre une de vos épingles, qu'elle en rougira comme une fraiſe. Nous ſerons vraiment bien plus ſurpris encore, nous autres; car un bon Seigneur, ça ſurprend toujours.

M. ARMAND.

Ah! Madame, que ce ſeroit un ſpectacle bien doux pour votre cœur de voir l'impatience avec laquelle on l'attend! Je ne puis faire un pas dans le village, que tout le monde ne s'empreſſe à me queſtionner ſur ſon arrivée. Je crois

entendre une nombreuſe famille me demander ſon pere, ſon frere, ſon fils, ſon mari. Vous verriez les femmes, & juſqu'aux plus petits enfans, treſſer des guirlandes, & les porter aux pieds de la ſtatue que vous lui avez élevée dans le jardin. Imaginez quelle ſera leur joie, lorſqu'ils le reverront lui-même.

Mde. DE FAVIERES.

Je conçois leurs tranſports par les miens. Mais quand reviendra-t-il ? Je tremblerai toujours juſqu'à ce que je le revoie.

M. ARMAND.

D'où naîtroient vos frayeurs ? Ce n'eſt plus le tems où la ſoif qu'il a

de la gloire pouvoit l'expoſer à des dangers.

MÉLANIE.

Ah ! maman, vous rappellez-vous ces jours cruels où nous ne prenions que d'une main tremblante les nouvelles publiques ? Il nous ſembloit voir ſon nom dans toutes les liſtes des morts & des bleſſés.

M. ARMAND.

Ne vous livrez donc aujourd'hui qu'aux douceurs de l'eſpérance. Une paix heureuſe ne nous laiſſe plus aucun ſujet d'alarmes.

Mde. DE FAVIERES.

Oui, je la bénis cette paix céleſte ; je la bénis au nom de toutes les meres, de toutes les épouſes.

THOMAS.

Et moi, au nom de tous les Jardiniers. Ah! ſi vous aviez roulé, comme moi, votre corps dans le monde! Tenez, pendant la derniere guerre d'Allemagne, j'y ſervois.... dans un jardin. Il vint de ces maudits houzards. Au bout d'une heure, il n'y avoit pas une ſeule haie ſur pied dans tout le pays. Les Amour, les Jupiter, les Hercule, ils vous les prenoient par le nez, & leur faiſoient lever les jambes en l'air. Tous ces Dieux-là auroient encore pu s'en aller au diable; mais mes pauvres aſperges! mes pauvres melons! ça me fendoit le cœur. Je n'étois pourtant que garçon de jar-

din. Aujourd'hui que je ſuis Jardinier en chef, figurez-vous ſi cela m'étoit arrivé. Je me ſerois jetté la tête la premiere dans mon puiſard. Mais allons, nargue à ces démoniaques! nous avons la paix. De la joie, de la joie! Venez, M. Armand, nous allons arranger tout ça.

(*Ils ſortent.*)

SCENE XVII.

Mde. DE FAVIERES, MÉLANIE.

Mde. DE FAVIERES.

LA gaieté du brave Thomas vient de ſe communiquer à mon ame. Je me trouve maintenant plus tranquille. Je ne ſens plus que la douce émotion de l'eſpérance. Oui, Mélanie, mon cœur me l'annonce, nous allons bientôt les revoir.

MÉLANIE.

Hélas, maman! je me réveille chaque jour pour me livrer à cette idée flatteuſe, & chaque jour elle s'évanouit.

Mde. DE FAVIERES.

Nos murmures contre le Ciel ſont preſque toujours injuſtes. Combien je maudiſſois cette guerre cruelle, lorſqu'elle vint m'arracher mon époux! Eh bien, la paix va me le rendre couvert de la gloire qu'il s'eſt acquiſe dans ſon expédition des Indes, chargé de la reconnoiſſance de ſes concitoyens, dont il a protégé le commerce ſur ces mers. Il revient lorſque ſa préſence eſt le plus néceſſaire pour l'éducation de ſes enfans. Il ramene avec lui l'époux que ton choix & le nôtre te deſtinent. Et nous pourrions encore nous plaindre d'une courte abſence? Ah ma fille! combien

bien de femmes ſur la terre envient aujourd'hui notre ſort !

MÉLANIE.

Oui, maman, je ſuis une folle ; mais vos bontés m'ont juſqu'à préſent rendue ſi heureuſe, que je ne puis ſupporter la moindre altération de mon bonheur.

Mde. DE FAVIERES.

Embraſſe-moi, ma fille, & laiſſe reprendre à ta figure ſa gaîté naturelle. Elle te ſied ſi bien ! N'allons pas empoiſonner, par un air d'inquiétude, le plaiſir que vont goûter ces bonnes gens de nous rendre les témoins de leur joie.

SCENE XVIII.

Mde. DE FAVIERES, MÉLANIE, CONSTANTIN, ALEXANDRINE, MINETTE, MATHURIN.

MINETTE (*courant vers ſa mere.*)

MAMAN, Maman ! c'eſt le bon Mathurin que je vous amene.

ALEXANDRINE (*qui la ſuit.*)

Le voici, le voici !)

(*On voit Mathurin qui arrive, ſoutenu d'une main ſur ſon bâton, & de l'autre ſur Conſtantin. En appercevant Mde. de Favieres, il*

veut doubler le pas ; il chancele. Madame de Favieres & Mélanie s'avancent vers lui.)

CONSTANTIN.

Appuie-toi plus fort ſur mon épaule. Va, tu ne me fais pas de mal.

MÉLANIE.

Doucement, mon cher Mathurin.

Mde. DE FAVIERES.

Prends bien garde de ne pas tomber.

MATHURIN.

Madame, on eſt venu chercher nos enfans dans le village, avec leurs habits de fête. Eſt-ce que Monſeigneur ſeroit arrivé ? Je ne me le pardonnerois pas.

Mde. DE FAVIERES.

Non, mon ami, nous l'attendons encore.

MATHURIN.

Ah ! tant mieux. Et par où doit-il venir ? dites-le-moi. J'ai la tête aſſez bonne, mais les jambes me manquent. Il faut que je me mette en marche avant les autres, pour arriver en même-tems.

Mde. DE FAVIERES.

Comment ? eſt-ce que tu voudrois aller à ſa rencontre, foible comme tu l'es ?

MATHURIN (*avec vivacité.*)

Si je le veux ? Quoi ! je reſterois ici à l'attendre, quand il a couru toute ſa vie au-devant de

mes besoins ? je me ferois plutôt porter par mes enfans.

MÉLANIE.

Non, Mathurin, mon papa te sauroit mauvais gré, je t'assure, de t'exposer à cette fatigue.

MATHURIN.

Quand ce ne seroit pas pour lui, ce seroit pour moi. J'ai besoin de le voir. Il est comme le soleil, qui ragaillardit ma vieillesse.

Mde. DE FAVIERES.

Mais, mon ami, à ton âge....

MATHURIN.

Mon âge fait que je lui ai plus d'obligation que les jeunes. Madame, je le connois depuis plus

long-tems que vous. Combien de fois je l'ai mis à cheval ſur ce bâton que voilà ! Il n'étoit pas ſi grand que M. Conſtantin, qu'il étoit déja mon bienfaiteur. J'étois pauvre alors, & lui, il n'avoit que l'argent de ſes plaiſirs. Eh bien, il trouvoit encore le ſecret de me tirer de peine. J'avois beau ne lui dire que la moitié de mon embarras, il ſavoit en deviner plus que je ne lui en cachois. Dès qu'il put diſpoſer de ſes biens, il me fit préſent de la chaumiere que j'habite, & de quelques terres à l'entour. A chaque enfant que me donnoit ma femme, il ajoutoit, lui, de quoi le nourrir. Graces à ſa bonté, je me ſuis vu en état de les élever tous, & de les établir

dans l'aiſance. Auſſi je les regarde comme faiſant ſa famille autant que la mienne, & je n'en trouve que plus de plaiſir à les aimer.

Mde. DE FAVIERES.

Tu ſais auſſi qu'il a pour toi beaucoup d'attachement? Il eſt peu de ſes lettres où il ne me demande de tes nouvelles.

MATHURIN (*avec tranſport.*)

Eſt-il vrai? Mais oui, je le crois. Écoutez donc, il me le doit, au moins. Il a fait du bien à beaucoup de gens dans ſa terre; il a relevé leurs chaumieres renverſées par l'orage; il leur a fourni du grain dans de mauvaiſes années; il a payé la taille pour eux: Je veux

qu'ils le béniſſent, qu'ils le révèrent; mais je mourrois de chagrin, ſi je ſavois qu'après ſa famille, quelqu'un l'aimât ici plus que moi. Ce que je dis là, c'eſt encore pour vous, Madame, & pour vous auſſi, Mademoiſelle.

(*Madame de Favieres & Mélanie lui font des amitiés.*)

LES ENFANS (*ſautant autour de lui.*)

Et nous, Mathurin?

MATHURIN.

Il faut bien que je vous aime, vous êtes ſes enfans. Vous me faites pourtant fâcher quelquefois.

MINETTE.

Nous, te faire fâcher?

MATHURIN.

Oui, vous avez pour moi trop de ſoins, cela m'impatiente. On diroit que je ſuis ſi vieux, ſi vieux!

MINETTE.

Oh que non! tu es bien gaillard encore. Tiens, je veux t'arranger en Petit-Maître. Voici mon bouquet, je vais le mettre à ta boutonniere.

ALEXANDRINE.

Donne-moi ton chapeau, que j'y paſſe un ruban.

CONSTANTIN

(*Se levant ſur le bout de ſes pieds pour atteindre à ſon oreille.*)

Je te ferai donner une roquille de notre bon vin.

MATHURIN.

O cheres petites créatures ! vous êtes tout cœur, comme votre pere. Venez, venez, que je vous embrasse. Madame, vous pardonnez....

Mde. DE FAVIERES.

C'est moi qui t'en prie. Rien n'est si doux à mes yeux que de voir mes enfans dans les bras d'un vieillard comme toi. C'est le tableau de l'innocence & de la vertu.

(*Les enfans se jettent dans les bras de Mathurin, qui les embrasse & les presse contre son cœur. On entend un bruit de musique.*)

MATHURIN (*se relevant avec vivacité.*)

Qu'est-ce que j'entends ? Seroit-ce Monseigneur ?

MÉLANIE.

Ah! plût au Ciel!

Mde. DE FAVIERES.

Non, mon ami, ce ſont les jeunes gens du village qui viennent faire une répétition de leur fête.

MATHURIN.

Oh! je veux la voir. J'y figurois autrefois. A peine aujourd'hui pourrois-je la ſuivre. Permettez que j'aille me poſter au pied de cet arbre. Je l'ai planté dans mon enfance. Nous étions alors du même âge. Il eſt à préſent bien plus jeune que moi.

Mde. DE FAVIERES.

Non, Mathurin, je veux que tu viennes prendre place à mon côté.

MÉLANIE.

Oui, entre nous deux.

MATHURIN.

Moi, Madame, me faire cet honneur aux yeux de tout le village?

Mde. DE FAVIERES.

Eh! ne faut-il pas qu'il apprenne, par notre exemple, à refpecter la vieilleffe & la probité? Viens, mon ami.

(Mde. de Favieres & Mélanie le conduifent vers un banc de verdure, & le font affeoir au milieu d'elles. Alexandrine & Minette arrangent fes habits. Conftantin affure fon bâton pour le foutenir.)

MATHURIN,

MATHURIN (*en essuyant ses yeux.*)

Pourvu que je n'aille pas mourir de joie avant l'arrivée de Monseigneur !

(*On voit entrer des deux côtés de la scene de jeunes garçons & de jeunes filles qui viennent se réunir deux à deux dans le milieu. Les jeunes garçons portent des fleurs, des gerbes, des pampres de vigne; les jeunes filles, des agneaux, des tourterelles, & des corbeilles de fleurs. La marche commence, précédée des Menétriers du village. A la suite de la marche s'éleve un olivier, au pied duquel s'entrelace une tige de lys. La troupe, après*

avoir défilé devant le banc où Madame de Favieres est assise avec ses enfans & Mathurin, porte les présens sur un gradin placé derriere l'olivier, tandis que les Menétriers se rangent sur un côté de la scene, en face du banc.

La ronde commence autour de l'arbre au son du tambourin & du galoubé.

LE Ier. MENÉTRIER.

Air du tambourin des Vendangeurs : *Pour animer nos Chansons.*

Allons joyeux tambourin,
Amis, en cadence; (*bis en chœur.*)
La Paix, sur un gai refrein,
Veut mener la danse. (*bis en chœur.*)

UN JEUNE GARÇON.

Air : *Soleil, ſoleil, brillant ſoleil.*

O Paix ! ô Paix ! ô douce Paix !
Tu viens eſſuyer nos larmes :
O Paix ! ô Paix ! ô douce Paix !
Vois les heureux que tu fais.

La Guerre à nous opprimer
Avoit excité nos armes ;
Toi, du beſoin de s'aimer,
Tu nous fais ſentir les charmes.

O Paix ! &c.

LE Iᵉʳ. MENÉTRIER.

Anglois, voici notre main,
Jettez là vos lances ; (*bis en chœur.*)
Et ſous des flots de bon vin,
Noyons nos vengeances. (*bis en chœur.*)

UN VIGNERON.

Air : *Je ris, je bois.*

Qu'il vienne un fier ennemi
Me préſenter ſon défi ;
Je veux, armé d'un plein verre,
Coucher mon héros par terre.
La Paix ! la Paix !
Pour ſa fête, buvons frais.

LE Ier. MENÉTRIER.

Pourquoi d'un fer aſſaſſin
S'entr'ouvrir la panſe, (*bis en ch.*)
Lorſqu'on peut, dans un feſtin,
Crever de bombance ? (*bis en ch.*)

UNE JEUNE FILLE.

Air des Vendangeurs :

C'est donc demain que j'obtiens ma Lisette.

Lento.

Les yeux en pleurs, & dans nos champs seulettes,
Par nos soupirs nous appellions la Paix.
La Paix ! la Paix !

Allegro.

Elle a déja réveillé nos musettes,
Et les plaisirs sont ses premiers bienfaits.

LE Ier. MENÉTRIER.

Allons gai, mon tambourin,
Pressons la cadence. (*bis en chœur.*)
Vive en éternel refrein
LOUIS & la France ! (*bis en chœur.*)

(*La ronde finie, les jeunes gens vont prendre des bouquets, & les*

apportent à Madame de Favieres, à Mélanie, aux enfans & à Mathurin.)

Mde. DE FAVIERES.

O mes amis! je ſuis pénétrée de votre joie. Que ne donnerois-je pas en ce moment pour la voir partager à mon digne époux!

MINETTE.

Ah! maman, s'il étoit ici? N'eſt-ce pas, Mathurin?

MATHURIN.

Je crois que j'oublierois ma vieilleſſe pour danſer de plaiſir.

(*Au même inſtant on entend le bruit d'une marche guerriere. La toile ſe leve; on voit ſur un piedeſtal M. de Favieres en habit algé-*

rien, mais sans turban sur la tête. Son gendre est à sa droite dans le même déguisement. A sa gauche est M. Armand; & du même côté, Thomas, Fanchon & Colin.

Tout le jardin est illuminé. On apperçoit sur la terrasse des grouppes de paysans, mêlés de matelots en habit algérien.

Les enfans se regardent tout ébahis. Constantin s'approche le premier, fixe un instant M. de Favieres, le reconnoît, & s'écrie :)

Eh, c'est mon papa!

ALEXANDRINE & MINETTE (*qui le suivent.*)

Oh c'est lui! c'est lui!

(*Madame de Favieres, Mélanie*

& Mathurin se levent à ces avis, balancent un moment, & accourent. L'habit algérien de M. de Favieres, & celui de M. de Bléville tombent alors à leurs pieds, & les laissent voir en habits d'uniforme de marine. M. de Favieres s'élance le premier du piedestal, & se précipite dans les bras de sa femme & de sa fille, qu'il embrasse tour-à-tour.)

Mde. DE FAVIERES.

O cher époux!

MÉLANIE.

Mon pere!

LES ENFANS (*le tirant par son habit.*)

Mon papa! mon papa! embras-

ſez-nous donc, c'eſt bien notre tour, je crois.

M. DE FAVIERES.

Je voudrois vous tenir tous à la fois dans mes bras. O ma femme, ma fille, mes enfans!

Mde. DE FAVIERES.

Nous ſommes encore trop bonnes de t'aimer, après le tour que tu nous joues. Mais d'où vient ce déguiſement?

M. DE FAVIERES (*préſentant M. de Bléville.*)

Tenez, voilà celui que vous devez gronder de toute cette aventure : ma femme, je le livre à ta vengeance.

(*M. de Bléville baiſe la main de Madame de Favieres.*)

Sans le coup brillant qu'il a fait, je n'aurois pas ſongé à cette folie ; j'ai voulu vous le montrer dans ſon habit de victoire : je vous raconterai ſes exploits. Ma fille, je te donne un jeune Héros.

M. DE BLEVILLE.

J'étois animé par votre préſence ; & je ne voulois me préſenter à Mademoiſelle qu'après une action qui me rendît moins indigne de ſes bontés.

(*Il baiſe la main de Mélanie, qui lui ſourit en rougiſſant.*

M. DE FAVIERES (*se tournant vers Mathurin.*)

Mais ne vois-je pas là mon vieux ami ?

(*Il court à Mathurin, & l'embrasse.*)

MATHURIN.

Je ne pouvois parler, tant j'étois ivre de joie. Je vous ai vu, mon bon Seigneur, je puis mourir aujourd'hui, je mourrai content.

M. DE FAVIERES.

Non, mon cher Mathurin, tu vivras. Je veux que ce jour te rajeunisse de dix années. Ma femme, je te remercie des honneurs que tu lui as rendus. Il n'est point dans le village un plus honnête homme, &

notre famille n'aura jamais un plus digne ami. D'ailleurs, c'eſt dans les jours de fête de la patrie qu'il faut honorer ceux qui lui ont rendu les plus vrais ſervices.

(*Il ſe tourne vers les autres payſans.*)

Et vous, mes enfans, que je me réjouis de vous revoir! Me voilà fixé pour toujours parmi vous. La guerre m'a empêché de vous faire tout le bien que j'aurois deſiré; la paix va m'en fournir les moyens. Ne ſongeons qu'à nous rendre tous heureux les uns les autres. Vous me prouverez votre reconnoiſſance par votre bonheur.

(*Un cri général s'éleve.*)

Ah, le bon Seigneur que nous avons!

avons! — Qu'il vive, qu'il vive! — Vive notre bon Seigneur!

M. DE FAVIERES (*attendri.*)

Et vous auſſi, mes enfans, vivez tous heureux; &, pour cela, prenons de la joie. J'ai reçu votre fête, je veux vous rendre la mienne: nous ne manquerons pas de rafraichiſſemens; tout eſt préparé.

M. ARMAND.

Madame, nous voulions ſurprendre M. de Favieres, mais il eſt plus alerte que nous.

THOMAS.

Ouf! on ne peut pas être plus diſcret que moi, toujours.

COLIN.

Et moi donc, mon pere?

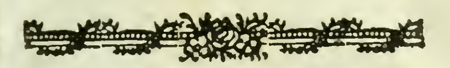
MINETTE.

Ah, tu parles à préſent ?

FANCHON.

Oui, vantez-vous bien vous autres. Je crois pourtant que perſonne n'a eu plus de mal que moi dans toute cette journée ; car je n'ai que ce mot à dire, & je ſuis la derniere à parler.

(*Les Payſans, au ſignal de M. de Favieres, prennent Mathurin dans leurs bras, & le portent ſur le gradin placé derriere l'olivier. Une danſe générale commence autour de lui. M. de Favieres s'y joint avec toute ſa famille, au ſon d'une muſique guerriere, interrompue à certains intervalles, par le tambourin & le galoubé.*)



LA GUERRE
ET LA PAIX.

M. DE FAVIERES, encore agité des douces émotions de la journée, ne put fermer l'œil que vers le milieu de la nuit : mais alors un ſommeil profond, égayé par des ſonges gracieux, vint le délaſſer des fatigues de ſon voyage, & calmer le tumulte de ſes eſprits. Le lendemain, ſes premiers regards rencontrerent ceux de ſes enfans, qui, debout en ſilence autour de ſon lit, attendoient le mo-

ment de ſon réveil. Il reçut leurs aimables careſſes, les embraſſa tendrement; & s'étant habillé à la hâte, il deſcendit avec eux dans le jardin.

La ſérénité du jour dans une ſaiſon ſi nébuleuſe pour les autres climats, le plaiſir de revoir des lieux qu'il avoit cultivés de ſes mains, la joie de ſe retrouver au ſein de ſa famille, après en avoir été ſi long-tems ſéparé, juſqu'au ſouvenir même des traverſes qu'il avoit eſſuyées pendant ſa vie, tout mettoit ſon cœur dans un état d'épanchement, dont ſes enfans profiterent pour lui faire mille queſtions ingénues.

Il leur raconta ſes longs voyages

aux extrêmités du monde, les tempêtes qui l'avoient aſſailli, & les expéditions périlleuſes où il s'étoit ſignalé. Il ſe plaiſoit à leur peindre tantôt les ſolitudes profondes qu'il avoit pénétrées, tantôt les peuplades nombreuſes dont il avoit obſervé, dans ſes paſſages, les coutumes, les mœurs & le caractere.

Il étudioit avec ſoin, pendant ce récit, tous les ſentimens que ces diverſes circonſtances imprimoient tour-à-tour ſur leur phyſionomie. Au moindre détail des dangers qu'il avoit courus, il ſentoit ſes genoux tendrement preſſés par les deux petites filles : il leur échappoit des ſoupirs, & leurs yeux ſe mouilloient de larmes, tandis qu'un

rayon d'audace & de joie éclatoit ſur les traits de Conſtantin. C'étoit ſur-tout lorſqu'il entendoit raconter quelque action belliqueuſe, qu'on voyoit s'enfler ſa poitrine, & ſes regards s'enflammer.

O mon papa! s'écria-t-il enfin, ſi j'étois déja grand, que j'aimerois la guerre pour me diſtinguer à mon tour comme vous!

M. DE FAVIERES.

Voilà un ſouhait bien cruel que tu formes là, mon ami.

CONSTANTIN.

Quoi donc! n'eſt-ce pas au métier des armes que vous me deſtinez?

M. DE FAVIERES.

Il eſt vrai, mon fils.

CONSTANTIN.

Et ce métier n'eſt-il pas néceſſaire?

M. DE FAVIERES.

Hélas! oui, malheureuſement. Il en eſt d'un Empire comme du corps humain. L'un & l'autre ſont ſujets à des maladies intérieures, & à des accidens étrangers. Le Médecin veille ſur le corps de l'homme, pour prévenir les déſordres qui pourroient ſurvenir en lui par la fermentation de ſes humeurs, ou pour le guérir des maux qu'il reçoit au-dehors par des atteintes nuiſibles. De même le Guerrier veille ſur le corps de l'État, ſoit pour arrêter les ſéditions qui

s'éléveroient dans ſon ſein, ſoit pour repouſſer les attaques de ſes voiſins ambitieux.

CONSTANTIN.

Mais ſi mon métier eſt néceſſaire, ne dois-je pas deſirer de l'exercer ?

M. DE FAVIERES.

Que dirois-tu d'un Médecin qui, pour avoir plus d'occaſion de pratiquer ſon art, deſireroit qu'une maladie dangereuſe attaquât tous ſes concitoyens ?

MINETTE.

O mon papa ! il ſeroit bien méchant ?

M. DE FAVIERES.

Que dois-je donc penſer de celui

qui, pour ſatisfaire un moment d'orgueil ou d'ambition, appelle, par ſes vœux, un fléau deſtructeur pour ſa patrie ?

ALEXANDRINE.

Là, voyons, mon frere, qu'as-tu à répondre ?

CONSTANTIN.

C'eſt pourtant une belle choſe que la guerre, quand on eſt Roi.

M. DE FAVIERES.

Et en quoi la trouves-tu ſi belle ?

CONSTANTIN.

C'eſt que d'abord on peut ſe rendre plus puiſſant.

M. DE FAVIERES.

Quand ce moyen de le devenir

ſeroit juſte, crois-tu qu'il ſoit bien certain ? Figurez-vous, mes enfans, que les terres ſituées autour de la mienne forment de petits États, dont les Seigneurs ſont autant de Souverains indépendans.

ALEXANDRINE.

Oui, comme les Rois de France & d'Angleterre ; comprends-tu, Minette ?

MINETTE.

Ne t'en inquiete pas, ma ſœur ; j'entends à merveille. Eh bien, mon Papa ?

M. DE FAVIERES.

Si je fais prendre les armes à mes vaſſaux pour enlever un champ au Seigneur de la terre voiſine,

n'armera-t-il pas les siens pour se défendre, ou même pour envahir à son tour quelque partie de mon domaine ?

MINETTE.

C'est tout naturel.

M. DE FAVIERES.

Me voilà donc plongé dans des inquiétudes continuelles, toujours occupé à méditer des surprises, ou à me garantir de celles de mon ennemi, craignant sans cesse de voir se réunir contre moi tous mes voisins, pour arrêter mes conquêtes, si je suis victorieux, ou pour se partager mes dépouilles, si je succombe.

CONSTANTIN.

Et la gloire que vous pourriez acquérir, en vous diſtinguant par votre valeur?

M. DE FAVIERES.

Fort bien. Pour acquérir cette gloire imaginaire, j'irai compromettre le repos, les biens & la vie de ceux que je dois regarder comme mes enfans. D'ailleurs, mon rival pourroit ſe montrer encore plus habile que moi. Qu'aurois-je alors gagné à mon entrepriſe?

CONSTANTIN.

Ce ſeroit à vous de former une troupe ſi nombreuſe & ſi bien diſciplinée, que vous fuſſiez ſûr de la victoire.

M.

M. DE FAVIERES.

Je pourrois toujours te répondre que mon voiſin chercheroit ſans doute, de ſon côté, à prendre les mêmes avantages, qu'il ſeroit peut-être plus heureux, & qu'il pourroit m'en coûter cher d'avoir réveillé en lui cette ardeur guerriere. Mais je veux que la fortune me favoriſe, & que la guerre étende mes poſſeſſions; ces conquêtes ſeront peut-être elles-mêmes la cauſe de ma ruine.

CONSTANTIN.

Comment donc, mon papa? Il me ſemble qu'elles ne ſerviroient qu'à vous enrichir. Avec une plus grande terre, vous auriez bien plus de revenu.

M. DE FAVIERES.

Eh mon ami ! ce n'eſt pas de la meſure du ſol que dépend la récolte, c'eſt du ſoin qu'on donne à ſa culture.

ALEXANDRINE.

Sûrement. Voyez ces landes de M. de Bernay, qui ſont de l'autre côté du grand chemin. Je ne donnerois pas en échange un quart de notre verger.

MINETTE.

Je le crois bien. Elles ne produiſent que des épines ; & notre verger rapporte de ſi beaux fruits !

CONSTANTIN.

Mais qui vous empêcheroit de

cultiver ces terres que vous auriez conquifes ?

M. DE FAVIERES.

Si j'ai perdu par la guerre une partie de mes vaffaux, fi les mains des autres font employées à manier les armes, de qui me fervirai-je pour labourer mes champs? J'aurai cependant à faire fubfifter, dans l'intervalle, ces hommes arrachés à l'agriculture, & que j'exerce encore à la détruire. Pour les nourrir, il faudra que j'épuife le petit nombre de ceux qui refteront occupés à des travaux utiles. Si je les foule, ils quitteront leur patrie pour aller s'établir fous un maître plus pacifique & plus hu-

main. Je n'aurai donc plus autour de moi que des bras armés, qui, au moindre mécontentement, ſe tourneront contre ma tête.

CONSTANTIN.

Il eſt vrai que notre Précepteur m'en a déja fait remarquer pluſieurs exemples dans l'Hiſtoire.

M. DE FAVIERES.

Suppoſons maintenant qu'au lieu d'inquiéter mes voiſins, je travaille à me les attacher par les liens d'un commerce également avantageux pour nos peuples, & par mon attention à prévenir tout ce qui pourroit amener entre nous les plus légeres diviſions, tandis que j'encourage dans l'intérieur les

progrès de l'agriculture & de l'industrie, & que je fais goûter à mes sujets les douceurs de l'aisance, les jouissances des arts, & la sécurité d'un gouvernement juste & modéré ; ne serai-je pas alors plus heureux moi-même par le bonheur de tout ce qui m'environne, que par l'orgueil de mes conquêtes ? Et mon empire ne sera-t-il pas établi sur des fondemens plus solides, que si j'avois étendu ses limites pour l'affoiblir ?

CONSTANTIN.

Mais, mon papa, vous compariez tout-à-l'heure un Royaume au corps humain. Notre corps prend de nouvelles forces à mesure qu'il gran-

dit : un Royaume devroit donc auſſi devenir plus puiſſant, à proportion qu'il s'accroît !

M. DE FAVIERES.

Il le deviendroit ſans doute, mon fils : ſi ces accroiſſemens ſe faiſoient comme dans la nature, par une marche lente & meſurée, & non par de bruſques révolutions.

ALEXANDRINE.

Expliquez-nous cela, mon papa, je vous prie.

M. DE FAVIERES.

Je puis vous le rendre ſenſible par un trait tiré de ton hiſtoire, Conſtantin.

CONSTANTIN.

De mon hiſtoire ? Je ne la croyois pas encore bonne à citer.

M. DE FAVIERES.

Te ſouviens-tu de ce morceau de gâteau que tu enlevas l'autre jour à ta ſœur ? Qui te portoit à cette injuſtice ?

CONSTANTIN.

C'eſt qu'il me paroiſſoit injuſte à moi-même qu'une petite fille eût une portion preſque auſſi grande que la mienne.

MINETTE.

Voyez donc le grand homme !

M. DE FAVIERES.

Voilà en effet le prétexte de

tous les Conquérans. Mais qu'en arriva-t-il ? tu ne l'as sûrement pas oublié. Les alimens étant destinés à fortifier l'homme, il semble d'abord que plus il prendroit de nourriture, plus il devroit être vigoureux ; comme un Prince, en acquérant de plus grandes possessions, sembleroit devoir devenir plus puissant. Mais l'administration d'un Empire, ainsi que l'opération de notre estomac, se trouble & s'embarrasse, pour être trop surchargée. En te contentant de la portion que j'avois jugée suffisante pour toi, cet aliment bien digéré, t'auroit donné de la vigueur. Ce que ton avidité te fit prendre au-delà de tes besoins, au lieu de te

fortifier, te jetta dans un état de foibleſſe. Si ta ſœur, uſant de la violence que tu lui avois donné le droit d'exercer à ſon tour, étoit venue en ce moment t'enlever auſſi ce que tu poſſedes, toute petite qu'elle eſt, tu n'aurois pas eu la force de le défendre contre elle.

MINETTE.

Je le ſentois bien; mais c'eſt que j'eus pitié de lui.

M. DE FAVIERES.

Les Conquérans avides ne ſont pas ordinairement ſi généreux envers leurs rivaux. Eh! s'ils l'étoient ſeulement envers leurs propres ſujets, comment pourroient-ils penſer, ſans frémir, au nombre de

victimes qu'ils vont ſacrifier dans le premier jour de bataille à leur vengeance ou à leur ambition ? Je voudrois qu'à la veille d'entreprendre une guerre, on ſuſpendît dans leur Conſeil un tableau qui en repréſentât toutes les horreurs ; que l'eſprit continuellement frappé de ces terribles objets, ils entendiſſent, dans la ſolitude de la nuit, les hurlemens des bleſſés qui leur reprochent leurs ſouffrances, les cris de déſeſpoir des meres & des épouſes qui les accablent de malédictions, les clameurs de tout un Peuple affamé qui leur demande du pain. Leur ame ſe laiſſe quelquefois attendrir à d'injuſtes ſollicitations pour accorder la grace d'un cou-

pable ; & ils ſignent, ſans pitié, l'arrêt d'une mort ſanglante pour des milliers d'hommes innocens. Un Roi ſage emploie des années à méditer des projets utiles qui favoriſent dans quelques parties de ſes États la culture, le commerce, ou la population ; un ſiecle ſouvent s'écoule à les exécuter ; & eux, par la réſolution précipitée d'un jour, ils dépeuplent leurs plus belles Provinces, arrêtent les travaux des campagnes, renverſent les manufactures, arrachent au pauvre ſa ſubſiſtance, en lui ôtant ſon travail, portent dans toutes les familles les alarmes ou la déſolation, bouleverſent leur Royaume entier, & l'épuiſent de ſes richeſſes.

Constantin.

Cependant, mon papa, l'on diſoit l'autre jour qu'il s'étoit fait à Marſeille des fortunes conſidérables pendant la guerre.

M. de Favieres.

Eh ! mon ami, voilà encore un mal de plus qu'elle produit. Sans parler des haines que l'inégalité des richeſſes ſeme entre les habitans d'une même ville, ces fortunes énormes enfantent un luxe qui porte la corruption des mœurs à ſon dernier degré. Le faſte dont il s'environne, les jouiſſances qu'il procure, la conſidération honteuſe qu'on n'oſe lui refuſer, engagent ceux de la même claſſe qui ſont

moins

moins riches, à l'afficher avec la même indécence, ſoit pour ſatiſfaire leur orgueil, ſoit pour animer leur crédit. Ils emploient leurs richeſſes réelles à le ſoutenir, dans l'eſpoir des richeſſes imaginaires qu'ils ſe promettent. Preſſés par la crainte prochaine de leur ruine, s'ils ne ſe hâtent de la prévenir par des moyens violens, ils forment les entrepriſes les plus hazardeuſes, dans leſquelles ils expoſent non-ſeulement ce qu'ils poſſedent, mais encore la fortune de ceux qu'ils ſavent y intéreſſer par l'appât d'un gain trompeur. Leur chûte enfin ſe déclare; mais cet exemple terrible n'intimide point la cupidité, qui ſe flatte d'un ſuccès plus heu-

reux, en y employant plus d'artifice & de mauvaiſe foi. Dès que la probité ceſſe de regner, la confiance s'éteint, & le commerce périt par l'excès des richeſſes qu'il a produites.

CONSTANTIN.

Mais ſi l'État s'enrichiſſoit par la paix, n'auroit-on pas toujours le même malheur à craindre?

M. DE FAVIERES.

Non, mon fils. Ce ſont les fortunes rapides qui enivrent leurs poſſeſſeurs, & qui leur en font faire un uſage ſi inſenſé. Les richeſſes acquiſes dans le cours ordinaire du commerce, ſont le fruit d'un travail de pluſieurs années. On ne

prodigue point légérement le prix de ses longues sueurs : on le réserve pour être la récompense de son activité dans le délassement de la vieillesse. Les fortunes sont d'ailleurs plus égales ; & tout le monde est riche, sans que personne soit opulent. L'État ayant moins de besoins dans le calme dont il jouit, n'est plus obligé de fouler le laboureur. Il s'empresse au contraire de l'encourager, soit pour fournir au négociant les fruits qu'il lui demande, soit pour nourrir les étrangers qui viennent de toutes parts se jetter dans son sein. Un Empire ainsi fortifié dans l'agriculture & dans le commerce, devient imposant, même par son re-

pos. Ses voiſins craignent ſa puiſſance ; & au lieu de l'attaquer dans une guerre trop inégale pour eux, ils cherchent à le ménager, en établiſſant avec lui des relations nouvelles. Ces beſoins rapprochent les peuples, éteignent les haines nationales, inſpirent des ſentimens de concorde & d'union. Le Prince n'a plus à s'occuper que du ſoin de prévenir les abus ; & il trouve des ſecours dans l'accroiſſement naturel des lumieres. La légiſlation perfectionnée, fait naître l'ordre & la juſtice. Ces principes paſſent des particuliers aux gouvernemens mêmes. La raiſon s'établit entre les Empires. Les arts, les ſciences & le commerce ſont comme des

ponts jettés de l'un à l'autre, sur lesquels la paix & l'abondance se promenent sans cesse pour veiller au bonheur des nations qu'elles ont réunies.

CONSTANTIN.

Mais s'il n'y a plus de guerre, les soldats sont inutiles, & me voilà déja réformé.

M. DE FAVIERES.

Non, mon fils. Un État sans défense seroit trop exposé par sa richesse même aux attaques de ses voisins. Il doit former des troupes dans la paix, s'il veut n'en avoir pas besoin pour la guerre. Mais, au lieu de les voir s'énerver dans

le libertinage & l'oiſiveté, il leur aſſignera des travaux capables de les occuper utilement, & d'entretenir leur vigueur. Elles remplaceront, dans les corvées publiques, le laboureur, qui n'abandonnera point ſa charrue. Un lien de plus les unira à leur pays, par l'attachement qu'on a pour l'ouvrage de ſes mains, & le noble orgueil qu'on ſentiroit à le défendre. L'Officier chargé de conduire leurs bras, ne verroit plus, à la vérité, ſon nom dans des relations paſſageres, pour des exploits ſubordonnés, que l'Hiſtoire néglige de recueillir; mais il le graveroit ſur une colonne au pied de la montagne qu'il auroit applanie, ſur le bord d'un canal

ou d'un port qu'il auroit creusé, à l'ouverture d'un pont qu'il auroit construit. Le voyageur viendroit du fond de l'Europe contempler la hardiesse & la magnificence de ses travaux, ses concitoyens en béniroient les avantages, & la postérité la plus reculée en admireroit la solidité. Son habit ne réveilleroit plus des idées de meurtre; il exciteroit la reconnoissance qu'on doit à ses bienfaiteurs, & le respect commandé par le génie. Les momens de son loisir seroient employés à étendre les sciences qu'il auroit cultivées, à éclairer le Gouvernement par ses observations sur l'état des différentes Provinces qu'il auroit par-

courues, l'homme enfin, par l'étude qu'il en auroit faite, en vivant au milieu de toutes les conditions. Retiré dans ses terres pour y jouir de l'honneur & du souvenir d'une vie utile, son activité se ranimeroit encore pour la culture. J'ose me proposer pour exemple. Je puis avoir rendu quelques services à mon Prince par ma valeur; mais je suis bien plus fier du bien que je crois avoir fait à ma patrie, en cultivant l'héritage de mes peres, & en vous donnant une bonne éducation. Je tâcherai d'expier le mal involontaire que j'ai fait à l'humanité, en soulageant mes vassaux dans leurs peines; & je ne mourrai pas sans avoir rempli jus-

qu'au tombeau les devoirs d'un bon Citoyen.

CONSTANTIN.

Mais, mon papa, ce que vous dites est si sensible; pourquoi tous les hommes n'en sont-ils pas frappés comme vous?

M. DE FAVIERES.

C'est qu'ils ont été malheureusement élevés dans des préventions contraires, & qu'ils n'ont pas eu le courage de se désabuser. Les Philosophes n'ont jusqu'ici parlé qu'à des esprits trop obscurcis de préjugés pour entrevoir la vérité de ces principes. On n'en peut rien espérer qu'en les imprimant à des ames neuves, capables de les rece-

voir dans toute leur pureté. C'eſt dans l'enfance qu'il faut préparer l'homme à ce qu'il doit être un jour. C'eſt en lui inſpirant de bonne heure des ſentimens de droiture, de bienfaiſance & de généroſité, qu'on lui donnera le goût & l'habitude de les exercer dans l'âge de ſa vigueur, & qu'on lui fera trouver ſa gloire à contribuer de tout ſon pouvoir à la révolution générale qui paroît ſe faire vers le bien. Un jeune Prince, pénétré de ces nobles idées, inſtruit que la génération naiſſante en eſt pénétrée comme lui, pourroit, avec un caractere de juſtice, d'ordre & de fermeté, former un peuple nouveau, qui deviendroit le modele de tous les

peuples. Félicitez-vous, mes enfans, d'être nés en ces jours heureux, où vous êtes, dans l'Europe entiere, les premiers objets des veilles du Philosophe ; où des femmes, malgré nos misérables préjugés, qui condamnent leur esprit, aussi juste que pénétrant, aux ténebres, & leurs voix persuasives au silence, ont assez profité des lumieres de leur siecle, de leur réflexion & de leur talent, pour travailler à former vos cœurs dans des ouvrages dignes d'être couronnés au nom de la nation. C'est peut-être à vous & à vos jeunes contemporains qu'est réservé le bonheur de voir s'effacer de la terre jusqu'aux dernieres traces de l'injustice & de la barbarie. Heureux

moi-même si, en répandant de plus en plus les premieres notions de cette morale universelle, si simple & si sublime, je puis contribuer, en quelque chose, à préparer son regne fortuné !



EUPHRASIE.

EUPHRASIE (*à ſa Poupée.*)

EH bien, Mademoiſelle, vous ne voulez donc pas m'obéir ? Vous tiendrez toujours votre cou roide comme un piquet ? Tenez, voyez comme ces petits airs de tête me vont bien. Allons ! Oh ! que vous êtes mauſſade ! Prenez-y garde, ne me faites pas mettre en colere. Je me fâcherai encore plus que maman, lorſque je battis hier mon épagneul.

Mde. DE SELIGNY (*qui a entendu ces derniers mots.*)

Tu me parois un peu férieufe, Euphrafie. Eft-ce que ta poupée ne s'eft pas bien conduite envers toi ?

EUPHRASIE.

Je lui montre comment il faut fe donner des airs gracieux, & elle ne veut pas les prendre.

Mde. DE SELIGNY.

Je conviens qu'il eft affez trifte de prodiguer inutilement d'auffi utiles inftructions. Mais tu parlois de te mettre en colere ?

EUPHRASIE.

Oh ! non. Je lui reprochois feulement..... Vous avez peut-être entendu ce que je lui ai dit ?

Mde. DE SELIGNY.

Suppofé que je n'en aie rien entendu, & que je te prie de me confier le fujet de tes entretiens, craindrois-tu de me mettre dans la confidence ?

EUPHRASIE.

Non, maman ; je fais que les petites filles ne doivent avoir aucun fecret pour leur mere.

Mde. DE SELIGNY.

Très-bien, mon cœur. Redis-moi donc ce que tu difois à ta poupée.

EUPHRASIE.

C'eft qu'elle ne vouloit pas porter un peu de côté fa tête, & je lui difois que fi elle refufoit de

m'obéir, je me mettrois en colere, & que je me fâcherois encore plus que vous, lorſque je battis hier mon épagneul.

Mde. DE SELIGNY.

Tu penſes donc que je me mis en colere?

EUPHRASIE.

Vous ne me regardiez pas du même œil qu'auparavant; je penſai que vous aviez de l'humeur contre moi.

Mde. DE SELIGNY.

Ce n'étoit pas de l'humeur, c'étoit de la triſteſſe; car, d'abord j'eus de la peine de voir que tu faiſois mal à ton chien: enſuite, je craignis qu'il ne s'avisât de te

mordre, si tu continuois de le frapper. Je t'en avertis ; & comme tu semblois recevoir de mauvaise grace mes conseils, je tremblai de te voir devenir désobéissante ; & c'est pour cela que je fus si affligée, que les larmes m'en vinrent aux yeux. Tu te figuras alors que j'étois en colere. En colere ? Fî donc ! Je me serois aussi mal comportée envers toi, que toi envers ton chien.

EUPHRASIE.

Mais vous n'étes pas fâchée non plus de ce que je disois à ma poupée ?

Mde. DE SELIGNY.

Il y auroit bien quelque chose

à te dire au ſujet de ces airs de coquetterie que tu voulois lui donner, & que tu commençois par prendre toi-même.

EUPHRASIE.

Je croyois, maman, en être plus aimable. La petite Aglaé m'a dit que ces tours de tête me ſiéroient fort bien.

Mde. DE SELIGNY.

Il me ſemble que je dois en ſavoir là-deſſus un peu plus que ton amie ; & je ne ſerois pas du tout de ſon avis.

EUPHRASIE.

J'eſſayai pourtant hier des airs penchés devant le miroir, & je trouvai qu'ils m'alloient à merveille.

Mde. DE SELIGNY.

Tu penſes donc que les contorſions & les ſimagrées puiſſent valoir les graces naturelles de ton âge ? Et puis tu ignores peut-être à quoi ces grimaces conduiſent infailliblement.

EUPHRASIE.

Et à quoi donc, maman, je vous prie ?

Mde. DE SELIGNY.

A prendre le goût de l'affectation, & à mettre bientôt dans ſon cœur la même fauſſeté que l'on met dans ſon maintien.

EUPHRASIE.

Oh ! mon Dieu ! que me dites-vous ? Je ſuis bien heureuſe de

vous en avoir parlé : je ferois peut-être tombée dans ce vice, fans m'en appercevoir.

Mde. DE SELIGNY.

Et moi, pleine de confiance en ta candeur, je ne m'en ferois peut-être apperçue que lorfque le mal auroit eu fait des progrès, & qu'il eût été bien difficile d'y porter du remede. Tu vois par-là combien il eft important de te défier des confeils de jeunes enfans auffi inexpérimentés que toi-même, & de me confulter, de préférence, dans toutes les occafions.

EUPHRASIE.

Oh ! oui, maman, je vous le promets, puifque vous voulez avoir

cette bonté. Que ferois-je devenue, si vous m'en aviez fait le reproche devant toute une assemblée ! J'en ferois morte de honte.

Mde. DE SELIGNY.

Je suis obligée quelquefois de prendre ce moyen pour te rendre la leçon plus frappante ; mais nous pouvons former un arrangement pour t'épargner les humiliations publiques.

EUPHRASIE.

Ah ! je ne demande pas mieux. Voyons, quel est-il ?

Mde. DE SELIGNY.

C'est de m'obéir au premier coup-d'œil, lorsque je te ferai signe de faire ou de ne pas faire une

chose. Tu chercheras à réfléchir en toi-même, pour en sentir la raison. Si elle ne se présente pas à ton esprit, obéis toujours ; & ensuite, lorsque nous serons seules, tu pourras me la demander ; je me ferai un plaisir de te la faire comprendre.

EUPHRASIE.

Ah ! maman, voilà qui est fort commode. Que vous m'allez épargner de chagrins & de sottises !

Euphrasie, pénétrée de la sagesse de cette instruction, ne se permit plus une action tant soit peu douteuse, sans avoir d'abord pris le conseil de sa maman. Elle parvint bientôt à lire dans le signe le plus léger, le parti qu'elle devoit

prendre dans toutes les circonſtances où elle ſe trouvoit embarraſſée. Peu-à-peu les tendres avis de ſa maman, & ſes propres réflexions, lui formèrent une expérience au-deſſus de ſon âge. Tout le monde étoit auſſi ſurpris qu'enchanté de la prudence de ſa conduite, & de la maturité de ſa raiſon. Avant l'âge de douze ans, elle avoit acquis tout le bonheur qu'on peut goûter ſur la terre; ſavoir, la ſatisfaction intérieure de ſon propre cœur, l'attachement ſolide de ſes amis, & la tendreſſe de ſes parens.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit ayant pour titre, l'*Ami des Enfans*, *par M. BERQUIN*; & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impreſſion. A Paris, le 12 Février 1783.

BLIN DE SAINMORE.

AVIS.

MM. les Souſcripteurs ſont priés d'excuſer un retard involontaire, occaſionné par le deſir de leur rendre ce volume plus agréable, en l'appropriant à l'heureuſe circonſtance de la Paix.

L'AMI
DES
ENFANS.

MARS 1783. N°. 3.

L'AMI DES ENFANS.

Cet Ouvrage a commencé le premier Janvier 1782, & il en a paru un volume le 1er de chaque mois.

Le prix des douze volumes eſt toujours de 13₶ 4 *s* pour Paris, & de 16₶ 4 *s* pour la Province, rendus franc de port par la poſte.

La ſouſcription pour 1783, en quelque mois qu'on s'abonne, commencera toujours du 1er Janvier de cette même année. Le prix & les conditions ſont les mêmes que pour 1782.

Ceux qui deſireront l'ouvrage entier, paieront pour les deux années enſemble 26₶ 8 *s* pour Paris, & 32₶ 8 *s* pour la Province, franc de port.

Il faut avoir ſoin d'affranchir les lettres & le port de l'argent.

On trouve à la même adreſſe, les *Lectures pour les Enfans, ou Choix de petits Contes, également propres à les amuſer & à leur inſpirer le goût de la vertu*, 3 vol. petit format, 3₶ 12 *s* port franc par la poſte.

L'AMI
DES
ENFANS,

PAR M. BERQUIN.

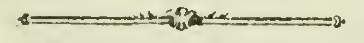
MARS 1783. N°. 3.

A PARIS,

Au Bureau de l'Ami des Enfans.

Rue de l'Université, au coin de celle du Bac, N°. 28.

S'adresser à M. LE PRINCE, Directeur.



M. DCC. LXXXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

On trouve chez FROULLÉ, Libraire, pont Notre-Dame,

Idylles de M. BERQUIN, 2 vol. *in*-8°. *fig*. . . . . . . 10 ₶

Romances, du même, 1 vol. *in*-8°. *fig*. & *musique*. . . . . 6 ₶

Medée, Mélodrame imité de l'Allemand de M. Gotter, *in*-8°. . . . . 15 *s*

Port franc par la poste.

Il faut affranchir les lettres, & le port de l'argent.



LE SAGE COLONEL.

M. d'Orville, parvenu par ſon mérite au grade de Colonel, voyoit, avec peine, les Officiers de ſon régiment ſe livrer au jeu & à l'oiſiveté. Il les invita un jour à dîner chez lui; & ayant adroitement amené la converſation ſur cette matiere, il leur raconta l'hiſtoire ſuivante :

J'avois à peine achevé le cours de mes exercices, lorſque mes parens m'acheterent une Lieutenance

dans le régiment que j'ai l'honneur de commander aujourd'hui. Le goût que j'avois témoigné pour l'étude, dès ma plus tendre enfance, leur faisoit espérer que j'aurois la même ardeur à m'instruire de mon état, & que je pourrois un jour remplir les idées qu'ils osaient concevoir de ma fortune. Je répondis en effet, pendant quelques mois, à leurs espérances; mais bientôt l'exemple funeste de mes camarades, leurs séductions & leurs instances m'ayant engagé dans leurs parties, le démon du jeu s'empara si bien de moi, que tous les devoirs qui m'empêchoient de me livrer à cette nouvelle passion, me devinrent dès-lors insupportables. A peine pouvois-je

me réſoudre à dérober quelques heures au jeu pour les donner au repos. Au milieu du plus profond ſommeil, je voyois en ſonge des monceaux d'or & d'argent; les cartes ſe déployoient dans mon imagination, & le bruit des dés rempliſſoit continuellement mon oreille.

Le beſoin naturel des alimens étoit devenu mon ſupplice. Je les dévorois avec avidité pour retourner plus vîte aux tables du jeu.

Les belles matinées du printems, les ſoirées délicieuſes de l'été, le calme voluptueux des jours ſereins de l'automne, tout ce que la nature nous offre de plus digne de notre admiration, avoit perdu pour moi ce charme raviſſant dont

j'étois autrefois pénétré : l'amitié même n'avoit plus d'accès dans mon ame. Je ne me trouvois bien qu'auprès de ceux qui n'aſpiroient qu'à me dépouiller. L'idée de mes parens m'étoit devenue importune ; & ſi je penſois à Dieu, c'étoit pour l'outrager par mes blaſphêmes.

La Fortune me traita d'abord avec une bienveillance marquée ; & ſes faveurs avoient tellement égaré & avili mon eſprit, qu'il m'arrivoit quelquefois de répandre mon gain à terre, & de me coucher deſſus, afin qu'on pût dire de moi, dans le ſens le plus littéral, que je roulois ſur l'or.

Telles furent pendant trois ans

entiers les indignes occupations de ma vie. Je ne puis me les rappeller aujourd'hui, ſans rougir de la flétriſſure intérieure qu'en a reçu mon honneur ; & je voudrois les racheter au prix de la moitié des jours qui me reſtent à vivre. Mais, comment oſer vous raconter un excès plus affreux encore, dont rien ne pourra jamais effacer la tache, même après vingt années d'une vie d'honneur & de probité ? Jugez, Meſſieurs, de l'intérêt que je prends à vous rendre mon exemple utile, par la peine qu'il doit m'en coûter à vous faire cette humiliante confeſſion.

Je fus un jour commandé pour aller lever des recrues dans une

ville frontiere aſſez éloignée. J'avois abandonné ce devoir aux ſoins de mon Sergent, afin de pouvoir me livrer à ma funeſte paſſion. Deux jours après, il m'amena vingt hommes choiſis pour leur payer leur engagement. Je venois malheureuſement de perdre, non-ſeulement tout ce que je poſſédois, mais encore le dépôt ſacré que m'avoit confié ma compagnie. Imaginez, Meſſieurs, quelle fut ma confuſion & mon déſeſpoir. Je dépêchai ſur le champ un exprès vers un de mes camarades que j'avois laiſſé à la garniſon. Je lui avouai mon crime, & je le ſuppliai de me prêter cinquante louis.

Quoi, me répondit-il, je prête-

rois une ſomme auſſi conſidérable à un joueur de profeſſion ? Non, Monſieur, s'il me faut perdre mon argent ou l'amitié d'un homme qui ſe déshonore, c'eſt mon argent que je garde.

A la lecture de cette réponſe outrageante, je tombai dans un évanouiſſement profond; & je me rappelle encore les horribles images, qui, dans un moment, vinrent toutes à la fois aſſaillir mon eſprit : d'un côté, la douleur & l'indignation de mon pere, le déshonneur que j'imprimois à ma famille, la honte d'être caſſé à la tête du régiment : de l'autre, la perſpective brillante des poſtes où j'aurois pu m'élever par une conduite plus honnête. Je ne re-

pris enfin l'usage de mes esprits; que pour songer à me délivrer par un nouveau crime de l'ignominie, dont le premier devoit me couvrir. J'étois déjà prêt à exécuter cette affreuse résolution, lorsque je vis paroître à ma porte, le même Officier dont la réponse avoit achevé de m'accabler.

Dans le premier mouvement de ma fureur, je me jettai sur lui pour le percer de mille coups. Il me désarma sans peine, & me serrant dans ses bras : J'ai répondu, me dit-il, d'une maniere un peu dure à votre lettre, pour vous laisser sentir un moment toute l'horreur de la situation où vous vous êtes plongé par votre folie. Je vous en vois pénétré

pénétré : mes biens, mon ſang, tout ce que je poſſede eſt à vous.

Tenez, continua-t-il, en jettant ſa bourſe ſur la table, prenez ce qui vous eſt néceſſaire pour vos recrues. Le reſte vous ſervira pour jouer ſi vous voulez.

Jouer ? jamais, jamais, lui répondis-je en le ſerrant étroitement contre mon cœur.

J'ai tenu exactement ma parole. Je commençai dès ce jour même à m'interdire tous les plaiſirs diſpendieux, afin de regagner ſur mes épargnes, de quoi m'acquitter envers mon généreux ami. J'employai tous les inſtans de mon loiſir à m'inſtruire. Mon aſſiduité à mes devoirs, me fit remarquer de mes

Supérieurs ; & c'eſt à cette heureuſe révolution que je dois l'honneur de me voir à votre tête.

Ce récit fit une impreſſion ſi vive ſur les jeunes Militaires, que, dès ce moment, tout jeu de hazard ceſſa dans la garniſon. Une noble émulation de connoiſſances utiles, prit la place d'une baſſe cupidité : & l'on vit bientôt les graces du Prince ſe répandre avec prédilection ſur tous les Officiers de ce régiment.



LA CUPIDITÉ

DOUBLEMENT PUNIE.

Un riche Particulier voyant ſon fils prêt à s'oublier au jeu, le laiſſa faire. Le jeune homme perdit une ſomme aſſez conſidérable. Je la paierai, lui dit ſon pere, parce que l'honneur m'eſt plus cher que l'argent. Cependant, expliquons-nous. Vous aimez le jeu, mon fils, & moi les pauvres. Je leur ai moins donné depuis que je ſonge à vous pourvoir; je n'y ſonge plus : un Joueur ne doit point ſe marier. Jouez tant qu'il vous plaira, mais

à cette condition. Je déclare qu'à chaque perte nouvelle, les pauvres recevront de ma part autant d'argent que j'en aurai compté pour acquitter de ſemblables dettes. Commençons dès aujourd'hui. La ſomme fut ſur le champ portée à l'hôpital; & le jeune homme doublement puni de ſa cupidité, fut guéri, par cette ſeule leçon, d'un penchant qui alloit entraîner ſa ruine.

LES JOUEURS.

DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

M. DE FLORIS.
HÉLENE, *ſa fille.*
ALBERT, *ſon fils.*
JULES, *voiſin d'Albert.*
AUGUSTE, *ami de Jules.*
RAOUL,
VICTOR, } *jeunes Joueurs.*
CARAFFA,

La Scene ſe paſſe dans un jardin commun aux appartemens de M. de Floris, & du pere de Jules.



LES JOUEURS,

DRAME EN UN ACTE.



SCENE I.

JULES, AUGUSTE.

AUGUSTE.

Que vas-tu donc faire chez Albert ?

JULES.

Il faut que je lui parle. Tu le connois aussi, toi?

AUGUSTE.

Seulement pour l'avoir trouvé quelquefois chez nos amis. Vous n'étiez pas alors trop liés enſemble.

JULES.

Je le vois plus ſouvent depuis que mon pere a loué un appartement dans cette maiſon. Nous avons cauſé le ſoir dans le jardin. Il eſt même venu le premier me trouver dans ma chambre, où nous nous ſommes amuſés à quelques petits jeux.

AUGUSTE.

Tu n'as plus que des jeux en tête, à ce qu'il me paroît. Je te vois toujours faufilé avec de jeunes

gens, tels que Raoul & Victor, dont je n'attends rien de bon.

JULES.

Tu ne les connois que trop bien ! Plût à Dieu que je ne les euſſe jamais connus !

AUGUSTE.

Que me dis-tu, mon ami ? Mais il eſt encore tems de rompre ſociété. C'eſt de toi ſeul qu'il dépend de fuir ou de rechercher leur entretien.

JULES.

Ah ! ce n'eſt plus en mon pouvoir. Me trahirois-tu, ſi je te confiois mon embarras ?

AUGUSTE.

Nous ſommes amis depuis l'en-

fance, & tu crains de m'ouvrir ton cœur ?

JULES.

O mon cher Augufte ! ils m'ont rendu bien malheureux. Ils m'ont engagé à des chofes qui vont me perdre, fi mon papa vient à les découvrir. Je n'ai plus un moment de repos.

AUGUSTE.

Tu m'épouvantes, au moins. Qu'eft-ce donc, mon ami ?

JULES.

Je me fuis laiffé entraîner hier chez Caraffa, ce jeune Italien qui voyage. Il y avoit à déjeuner du vin de Champagne & des liqueurs. J'en ai bu pour la premiere fois ;

on m'a fait jouer, & ils m'ont gagné tout mon argent.

AUGUSTE.

Te voilà bien puni d'aller boire & jouer comme un libertin. Mais que cette aventure te ſerve de leçon. Ne joue plus, & ta perte ſera un gain pour toi.

JULES.

Oh ce n'eſt pas tout! Écoute-moi ſeulement, & ne me chaſſe pas de ton cœur. Comme je n'avois plus d'argent, & que je croyois toujours prendre ma revanche en continuant de jouer, ils m'ont gagné ma montre, la garniture de boutons d'argent de mon habit, mes boucles, mes boutons de manche,

& tout ce que je pouvois avoir ſur moi de quelque valeur. Je dois encore un louis à l'Italien. Si je ne le paie pas aujourd'hui, il doit venir demain trouver mon papa; & tu connois ſa ſévérité?

AUGUSTE.

Je ne vois qu'un parti à prendre; c'eſt de lui avouer ta faute, & de te ſoumettre à ſa punition. Je ſuis ſûr qu'il te feroit grace, en voyant ton repentir.

JULES.

Jamais, jamais. Tu ne ſais pas ce que j'aurois à craindre de ſa premiere fureur.

AUGUSTE.

Mais que veux-tu donc faire?

JULES.

JULES.

Je n'ofe te le dire.

AUGUSTE.

Voyons toujours.

JULES.

J'ai découvert ma peine à Raoul & à Victor. Je leur ai dit tous les malheurs qui ne manqueroient pas de m'arriver, si mon papa favoit ma perte ; & nous avons fait un complot pour me tirer d'embarras.

AUGUSTE.

Cela doit être bien imaginé.

JULES.

Ce n'eft pas certainement ce qu'il y auroit de mieux à faire. Mais que veux-tu ? Je leur ai déja

ſait lier connoiſſance avec le jeune Albert. Il a de l'argent, lui; je lui ai vu une bourſe toute pleine d'écus.

AUGUSTE.

Eh bien! eſt-ce que vous prétendez le voler?

JULES.

Dieu m'en préſerve. Ils veulent ſeulement lui faire ce qu'ils m'ont fait : enſuite ils partageront avec moi le profit, pour que je puiſſe payer ce que je dois.

AUGUSTE.

Comment? Pour ſortir d'un mauvais pas où tu es tombé par ta faute, tu leur donnes de ſang froid ton ami à dépouiller? Et d'où

ſavez-vous, vous autres, que vous ſerez les plus heureux? Ne t'expoſes-tu pas à perdre encore davantage?

JULES.

Oh que non! J'ai vu qu'il jouoit ſans malice.

AUGUSTE.

Eſt-ce que tu joues en aigrefin, toi?

JULES.

Que veux-tu dire? Je joue en garçon d'honneur.

AUGUSTE.

Voilà pourquoi tu as perdu. Et ſi, comme je l'eſpere, tu oues toujours de même, es-tu ſûr de gagner?

JULES.

Je ne ſais comment cela doit ar-

river ; mais Raoul m'a bien aſſuré qu'ils avoient de petites adreſſes particulieres ; & que ceux qui ne les entendent pas, perdent toujours avec eux.

AUGUSTE.

Des adreſſes ? Il n'y a qu'un mot pour nommer cela ; ce ſont des eſcroqueries. Et toi, Jules, tu voudrois t'en ſervir, ou en profiter ? Tu ſais que je ne ſuis pas riche ; mais quand je devrois le devenir comme Créſus, je rougirois d'acquérir ma fortune à ce prix ; & je voudrois, pour tout au monde, ignorer encore ton deſſein.

JULES.

Mon cher Auguſte, prends pitié de moi, je te promets....

AUGUSTE.

Qu'oſes-tu me promettre pour t'aider à tromper ?

JULES.

Non, je veux dire que ſi j'ai le bonheur de gagner de quoi ſatiſfaire ce maudit Caraſſa, je romps ſur le champ tout commerce avec les joueurs, & que je ne touche plus une carte de ma vie. S'il m'arrive de manquer à cette promeſſe, tu peux aller trouver mon papa & lui dire tout, tout. (*Auguſte branle la tête.*) Et puis, ce n'eſt pas moi qui peux tromper ; je ne

ſuis pas adroit. C'eſt Caraffa qui prend la choſe ſur lui. Je me laiſſerai ſeulement donner des cartes. Ils m'ont promis de ne rien prendre de moi ſi je perds, & que je ne ſerois de moitié que dans le profit.

AUGUSTE.

Eh bien je veux être témoin de la partie.

JULES.

Je ne demande pas mieux. Je cours inviter Albert pour cet après-midi. Son pere eſt à la campagne, & ne doit revenir que dans quelques jours.

AUGUSTE.

A merveille. Mais je te préviens que ſi tu te permets quelque tromperie.....

JULES.

Eh mon Dieu, non! Ne me tourmente pas davantage : ne ſuis-je pas aſſez malheureux? Je voudrois ne t'avoir pas dit mon ſecret.

AUGUSTE.

Je voudrois auſſi que tu l'euſſes gardé ; je n'aurois à répondre de rien.

JULES.

Et à qui aurois-tu à répondre?

AUGUSTE.

A ma conſcience. Je vois qu'un honnête jeune homme va être trompé.

JULES.

Mais ce n'eſt pas moi qui trompe, ni toi non plus.

AUGUSTE.

Garderois-tu le ſilence, ſi tu voyois un filou eſcamoter une bourſe, même à un étranger?

JULES.

Bon! Albert en ſera quitte pour quelques écus. C'eſt peut-être un bonheur pour lui. Cette leçon le dégoûtera du jeu.

AUGUSTE.

Oui, comme tu t'en dégoûtes toi-même. On joue encore pour regagner ce que l'on a perdu, & l'on emploie des moyens infames.

JULES.

Doucement, j'entends quelqu'un à la porte.

AUGUSTE.

C'eſt le jeune Albert lui-même.



SCENE II.

AUGUSTE, JULES, ALBERT.

ALBERT.

Je vous ſalue, mes bons amis.

AUGUSTE.

Bonjour, M. Albert.

JULES.

Comment, vous n'êtes pas encore deſcendu au jardin dans un beau jour de fête comme celui-ci où vous n'avez pas de devoir ?

AUGUSTE.

M. Albert n'aime pas à courir

comme toi. Il ſait fort bien s'amuſer, ſans quitter la maiſon.

ALBERT.

Oh! je me ſuis déja promené ce matin de bonne heure dans le boſquet; & puis j'ai déjeûné ſous le berceau avec ma ſœur & mon papa.

JULES (*un peu ſurpris.*)

Quoi! votre pere eſt déja de retour? Vous n'en êtes pas trop content, j'imagine?

ALBERT.

Que dites-vous? J'en ai reſſenti une joie, une joie que je ne puis vous exprimer. Après avoir paſſé trois ſemaines ſans le voir, & lorſ-

que je ne l'attendois que le mois prochain !

JULES.

J'aime bien auſſi mes parens ; mais s'ils aimoient les voyages, je ne leur en ſaurois pas du tout mauvais gré. Je ſupporterois de tems en tems leur abſence pour quelques jours.

ALBERT.

Je voudrois que mon papa ne s'éloignât jamais un ſeul inſtant. Il eſt ſi doux & ſi bon !

JULES.

Et le mien ſi dur & ſi ſévere ! Il n'eſt pas queſtion de plaiſirs avec lui.

AUGUSTE.

Qui fait les plaiſirs qu'il te faudroit pour te ſatisfaire ? J'ai reçu, moi, les plus tendres témoignages de ſa bonté.

ALBERT.

Je croyois que vous n'aviez rien à deſirer ſur ce point. Depuis que vous demeurez ſi près de nous, je vous vois preſque tous les jours devant la porte. Je ſuis venu quelquefois vous trouver pour jouer dans votre chambre, ou dans le pavillon du jardin, & je n'ai vu perſonne qui vous ait gêné.

JULES.

Oui, les jours que mon papa ſoupe chez ſes amis. C'eſt le ſeul bon

bon tems qu'il me laiſſe, & j'en profite. Mais à préſent que le vôtre eſt de retour, nous ne vous verrons pas ſi ſouvent dans la ſoirée.

ALBERT.

Pourquoi non? Il ne me refuſe aucun plaiſir permis. Cependant je ne trouve la ſociété de perſonne au monde auſſi joyeuſe que la ſienne, & l'on croiroit, à le voir, qu'il s'amuſe beaucoup avec moi. Auſſi nous ſommes toujours à nous chercher.

JULES.

Voilà ce qui s'appelle un bon pere! Il vous permet donc de ſortir quand il vous plaît, & d'aller où bon vous ſemble?

ALBERT.

Oui ſurement, parce que je lui dis toujours où je vais.

AUGUSTE.

Et parce qu'il ſait que vous allez toujours où vous dites.

JULES.

Que faites-vous donc, lorſque vous êtes enſemble, pour être ſi ſatisfait de vos amuſemens ?

ALBERT.

Dans les belles ſoirées d'été, nous allons à la promenade.

JULES.

Mais on eſt bientôt las de marcher; & je ne vois rien de ſi triſte

que d'aller & revenir continuellement devant ſoi.

ALBERT.

Je le trouve bien doux, après avoir reſté aſſis preſque toute la journée. Et puis en cauſant de bonne amitié, l'on ne s'apperçoit pas de la fatigue. Je voudrois que vous fuſſiez un jour de nos plaiſirs. Je commence à connoître les plantes & les fleurs : nous nous amuſons à en chercher. Et quelle joie, lorſqu'un de nous deux en découvre d'inconnues ! Il faut les obſerver dans toutes leurs parties, pour les claſſer. Cette recherche nous rappelle, en un moment, tout ce que nous avons appris ; & nous

voilà saisis d'une ardeur nouvelle pour retourner encore herboriser le lendemain.

AUGUSTE.

Et vos soirées d'hiver, à quoi les employez-vous ?

ALBERT.

A parler de mille choses curieuses au coin du feu, lorsque nous sommes seuls, ou bien à nous instruire dans l'Histoire Naturelle, la Géographie, ou les Mathématiques. Nous jouons aussi de petits Drames avec ma sœur & mes amis. Vous ne sauriez croire combien cela nous exerce à parler avec aisance, & à nous bien présenter. Nous trouvons de cette maniere,

jusques dans nos plaisirs, de quoi perfectionner notre éducation.

JULES.

Mais pour étudier tant de choses vous devez bien vous rompre la tête ?

ALBERT.

Bon ! tout cela s'apprend comme un jeu.

JULES.

Un jeu de cartes me paroît cent fois plus récréatif. Y jouez-vous quelquefois ?

ALBERT.

Vraiment oui. Mon papa veut bien de tems en tems me mettre de sa partie.

JULES.

Et vous jouez de l'argent ?

ALBERT.

Sans doute ; mais une bagatelle, ſeulement pour intéreſſer le jeu, & pour apprendre à perdre noblement.

AUGUSTE.

C'eſt fort bien : il faut ſavoir gouverner ſa bourſe.

ALBERT.

Oh ! ne croyez pas que l'argent me manque. Mon papa m'en donne au-delà de mes beſoins.

JULES.

Et combien donc, pour voir ?

ALBERT.

Six francs par ſemaine.

JULES.

Voilà une jolie penſion! Et tout cela pour vous divertir?

AUGUSTE.

Oh que non! J'imagine que vous êtes chargé d'une partie de votre entretien?

ALBERT.

Oui, de ces petites bagatelles, pour leſquelles je rougirois d'aller importuner mon papa. Je vous avouerai, entre nous, que cela me rend beaucoup plus ſoigneux.

AUGUSTE.

Je le crois. On ſent mieux le

prix des chofes lorfqu'il faut les payer foi-même.

JULES.

Vous avez auffi quelques bonnes aubaines dans l'année ?

ALBERT.

Oui, le jour de ma fête, je reçois bien cinq ou fix piftoles. Je me trouve à préfent cinq bons louis d'or dans ma bourfe, fans compter la monnoie.

JULES.

Cinq louis d'or ! Que faites-vous d'une fi grande fomme ?

ALBERT.

Et n'ai-je donc pas mes dépenfes ? Je paie les mois d'école des enfans de notre Portier. J'ai un vieux

Maître d'écriture qui eſt devenu aveugle ; je lui fais une petite penſion toutes les ſemaines. J'achete auſſi de bons livres, & quelques eſtampes. Je fais de tems en tems des cadeaux à ma ſœur ; & je garde le reſte pour les occaſions où il faut de l'argent, comme pour le jeu.

JULES.

Mais vous n'y êtes pas ſi malheureux, M. Albert ? Vous me gagnâtes encore l'autre jour trente ſols au vingt & un.

ALBERT.

J'en ai du regret ; je ſuis fâché de gagner mes amis. D'ailleurs, mon papa n'aime pas tous ces jeux de cartes. Il donne la préférence

aux Dames-Polonoises, & aux Échecs.

JULES.

Bah! autant vaudroit étudier ses leçons. On ne joue que pour se divertir. Êtes-vous engagé ce soir?

ALBERT.

Non, je reste au logis. Mon papa doit faire un mémoire pour un pauvre malheureux.

JULES.

Tant mieux, & le mien doit sortir à cinq heures. Venez me trouver. Je tâcherai de vous occuper agréablement. Nous aurons Raoul & Victor. Je veux aussi vous faire connoître un jeune Italien, plein d'esprit, qui voyage.

ALBERT.

C'eſt bon : j'aime les voyageurs ; on s'inſtruit à les entendre. Je cours en demander la permiſſion à mon papa. Reſtez-vous ici ?

JULES.

Non, je vais rentrer pour retenir mes amis. Auguſte pourra me rapporter votre réponſe.



SCENE III.

AUGUSTE, ALBERT.

ALBERT.

VOULEZ-VOUS me ſuivre M. Auguſte ? Mon papa ſera charmé

de vous voir. Il a beaucoup d'eſtime pour vous.

AUGUSTE.

Je ſuis très-ſenſible à ſes bontés. L'eſtime d'un homme auſſi ſage eſt flatteuſe. Mais je ſouffre un peu dans ce moment. Je vous demanderai la permiſſion de reſter dans le jardin.

ALBERT.

Oui, faites un tour de promenade pour vous diſſiper. Je ſerai bientôt de retour.

SCENE IV.

AUGUSTE (*ſeul & rêveur.*)

JE ne ſais le parti qu'il faut prendre. Jules eſt dans la peine. Si je pouvois l'en voir ſortir ! Mais quoi ! laiſſer ainſi ſacrifier le pauvre Albert ! Non, non, le complice eſt auſſi criminel que le malfaiteur. Favoriſer de telles friponneries, c'eſt friponner ſoi-même. Je vais tout révéler. Mais doucement, voici la ſœur d'Albert. Tâchons de l'aider à garantir ſon frere du péril, ſans trahir cependant la confiance de mon ami.

SCENE V.

HELENE, AUGUSTE.

HELENE.

AH ! vous voilà M. Auguste ! Vous êtes seul ? Il me sembloit avoir vu mon frere s'entretenir avec vous.

AUGUSTE.

Il vient de me quitter à l'instant même.

HÉLENE.

Je voudrois bien, si sa société vous étoit agréable, qu'il ne vous quittât jamais. Je n'aurois plus d'inquiétude sur son compte.

AUGUSTE.

Vous me faites trop d'honneur, Mademoiſelle. M. Albert eſt aſſez bien élevé pour qu'on n'ait rien à craindre de lui.

HÉLENE.

Je n'en crains rien, tant qu'il ne verra que d'honnêtes jeunes gens. Mais voulez-vous que je vous parle avec franchiſe ? Je n'ai pas entendu dire des choſes trop flatteuſes de ceux qui fréquentent M. Jules. Et mon frere eſt bien ardent à ſe jetter dans leur ſociété.

AUGUSTE.

Je ne me ſuis pas encore apperçu qu'elle lui ait été pernicieuſe.

HÉLENE.

Je l'eſpere : mais, avec de l'eſprit, il eſt doux & crédule. Il juge tout le monde d'après l'honnêteté de ſon cœur. Que deviendroit-il, ſi ceux qu'il croit ſes amis, étoient des méchans? J'ai bien vu que vous-même vous ſemblez craindre leur commerce.

AUGUSTE.

Vous ſavez que je ne ſuis pas riche; ainſi je ne dois pas me lier avec de jeunes gens plus fortunés que moi. Je ne veux pas avoir à rougir.

HÉLENE.

Mais vous aimez M. Jules. Êtes-

vous bien-aiſe de lui voir former ces nouvelles liaiſons ?

AUGUSTE.

S'il faut vous le dire, j'aimerois mieux qu'il s'en tînt à l'amitié de votre frere. Au reſte, ils ont l'un & l'autre des parens éclairés qui veillent ſur leur conduite.

HÉLENE.

Le mal ſe remarque quelquefois un peu tard. On peut bien empêcher qu'il n'ait des ſuites plus fâcheuſes, mais non réparer ſes premiers effets.

AUGUSTE.

Vous me paroiſſez, Mademoiſelle, aimer tendrement votre frere. Écoutez-moi ; mais que je ne ſois

pas compromis. Jules vient de l'engager à l'aller joindre à la maiſon. Les jeunes gens que vous craignez doivent être de la partie. On y jouera ſans doute ; tâchez d'en détourner M. Albert. J'étois ici pour attendre ſa réponſe ; mais je penſe qu'il ne me convient pas de m'en charger. Il ne tarderoit peut-être pas à revenir : trouvez bon, Mademoiſelle, que je me retire, & ſongez bien au conſeil que j'ai cru devoir vous donner.



SCENE VI.

HÉLENE (*ſeule.*)

VOILA qui me paroît ſérieux. Ah! mon frere, toi qui fais la joie de mon papa, ſi tu allois changer pour ſon tourment !



SCENE VII.

HÉLENE, ALBERT.

ALBERT.

LES amis de mon papa prennent bien leur tems pour venir le compli-

menter ſur ſon arrivée. Il ne m'a pas été poſſible de l'aborder.

HÉLENE.

Il me ſemble que ſes plaiſirs doivent aller devant les tiens. Tu as donc quelque choſe de bien important à lui dire ?

ALBERT.

Très-important pour moi, puiſqu'il s'agit d'aller me divertir chez mes amis.

HÉLENE.

Chez M. Jules, ſans doute ?

ALBERT.

Oui, chez lui-même.

HÉLENE.

J'en étois ſûre. Je t'ai cepen-

dant fait sentir combien cette société me déplaisoit.

ALBERT.

Il est vraiment fort à plaindre de ne pas être dans tes bonnes graces. Comment faut-il donc être fait pour avoir cet honneur ?

HÉLENE.

Mais, comme toi, mon frere.

ALBERT.

Tu penses te moquer ?

HÉLENE.

Je parle sérieusement, je t'assure. Tu es un fort aimable & fort brave garçon.

ALBERT.

Que prétends-tu dire par-là ?

HÉLENE.

Je crois parler aſſez clair. Faut-il expliquer les mots les plus ſimples à quelqu'un auſſi bien inſtruit? Je veux dire, un jeune homme bien né, ſenſible, honnête, & très-poli envers tout le monde, excepté envers ſa ſœur.

ALBERT.

Parce que ſa ſœur eſt une petite moqueuſe, qu'elle fait quelquefois endever ſon frere, & qu'elle ſe croit plus raiſonnable & plus aviſée que lui.

HÉLENE.

Vraiment, j'avois oublié la modeſtie dans ſon éloge.

ALBERT.

Mais que veut dire tout ce babil? Je te demande pourquoi tu viens me faire des plaisanteries au sujet de M. Jules? Le connois-tu assez pour en parler?

HÉLENE.

Je cherche à le connoître par ses actions.

ALBERT.

Est-ce qu'il t'appelle pour en être témoin?

HÉLENE.

Je puis en juger par les personnes qu'il fréquente, & par leur liaison.

ALBERT.

Ah! j'entends; il te déplaît parce

que je le fréquente, & que je ſuis de ſa ſociété.

HÉLENE.

Voilà un petit trait d'humeur, mon frere. Il me ſemble qu'il a des liaiſons plus anciennes & plus étroites que la tienne. Et voilà les perſonnes que j'ai entendu nommer plus d'une fois des vauriens.

ALBERT.

Des vauriens?

HÉLENE.

Oui, qui jouent enſemble pour ſe gagner vilainement leur argent, & le manger plus vilainement encore.

ALBERT.

Voyez la belle merveille, qu'ils

s'amusent à jouer, lorsqu'ils sont réunis ! Nous jouons bien aussi, nous autres, à gagner ou à perdre, & nous dépensons notre argent comme il nous plaît. Et puis n'ai-je pas été de leurs parties ? J'ai vu ce qu'ils jouent, & je les ai même gagnés quelquefois.

HÉLENE.

Oui, tu leur as gagné leur monnoie, & ils te gagneront tes écus.

ALBERT.

Que t'importe ? C'est moi qui les perdrai, non pas toi. Mais voilà bien ma sœur ! Elle seroit désolée de ne pas troubler mes plaisirs, quand je ferois tout au monde pour la rendre heureuse.

HÉLENE (*lui prenant la main.*)

Non, mon frere, tes plaiſirs ſont les miens; mais je ne me conſolerois jamais, s'ils te faiſoient perdre tes bonnes qualités & ton repos, & à moi, la douceur de t'aimer.

ALBERT.

Oui, je ſais que tu m'aimes. Je t'aime bien auſſi : mais tu m'affliges de croire que je ne ſuis pas en état de me conduire.

HÉLENE.

Tu ne ſerois pas le premier qui auroit eu cette confiance, & qui cependant....... Mais voici mon papa.



SCENE VIII.

M. DE FLORIS, HELENE, ALBERT.

M. de Floris.

Ah mes enfans ! je viens de goûter une des plus douces satisfactions de ma vie, la joie de revoir mes amis, & de recevoir les témoignages de leur attachement.

Hélene.

Il faut bien vous chérir, lorsqu'on a le bonheur de vous connoître.

M. DE FLORIS.

Veus êtes donc bien-aiſes auſſi de mon retour ?

ALBERT.

Comment ne le ſerions-nous pas ? Vous êtes notre plus tendre, notre meilleur ami.

HÉLENE.

Notre maiſon étoit un vrai déſert pour moi, depuis votre abſence.

ALBERT.

Je ne trouvois plus d'agrément, ni dans mes études, ni dans mes promenades. Ah ! ſans vous, mon papa.....

M. DE FLORIS.

Il faut cependant apprendre de

bonne heure à vous trouver ſans moi ſur la terre ; car, ſuivant le cours ordinaire de la nature, il faudra que je vous quitte le premier.

HÉLENE.

Eh mon papa ! auriez-vous le cœur de nous affliger, quand nous ne devons penſer qu'à nous réjouir ?

ALBERT.

Oui, vous vivrez long-tems encore pour notre avantage, & pour notre bonheur. Mais ne parlons plus de choſes ſi triſtes. J'aurois une petite priere à vous adreſſer.

M. DE FLORIS.

Voyons, mon fils, de quoi s'agit-il ?

ALBERT.

M. Jules..... Vous ſavez que ſon pere eſt notre voiſin? Eh bien, il vient de m'inviter à m'aller divertir chez lui.

M. DE FLORIS.

Voilà une nouvelle connoiſſance que je ne te ſavois pas. Je ſuis ravi que tu trouves une bonne ſociété ſi près de la maiſon.

HÉLENE.

Une bonne ſociété, entends-tu mon frere?

ALBERT.

Je le crois un brave garçon, & je le trouve de plus très-aimable. On paſſe fort bien ſon tems

avec lui. Je l'ai déja vu plusieurs fois ; & il m'a fait connoître d'autres jeunes gens.

HÉLENE.

De braves jeunes gens aussi ?

ALBERT.

Oui, ma sœur. Je les connois mieux que vous, ce me semble. De braves jeunes gens.

M. DE FLORIS.

Lorsque je parle d'une bonne société, mon cher Albert, je veux dire, s'ils sont doux, bien élevés....

ALBERT.

Oui, mon papa, fort doux & fort polis.

M. DE FLORIS.

Honnêtes, appliqués, fideles à leurs devoirs ?

HÉLENE.

Comment pourroit-il ſavoir tout cela, pour les avoir vus ſeulement dans quelques paſſades ?

ALBERT.

N'ai-je pas été trois ou quatre fois une demi-heure de ſuite dans leur ſociété ?

M. DE FLORIS.

Et de quelle maniere s'eſt formée votre connoiſſance ?

HÉLENE.

N'eſt-ce pas au jeu ?

ALBERT.

Pourquoi pas au jeu ? Mais eſt-ce au jeu ſeulement ? N'avons-nous pas cauſé long-tems enſemble ?

HÉLENE.

Et vous n'avez pas joué ſurtout ?

ALBERT.

Sans doute que nous avons joué. Mon papa me l'a bien permis.

M. DE FLORIS.

Il eſt vrai. Je vous permets le jeu, lorſqu'il forme un léger délaſſement pour l'eſprit, à la ſuite du travail & de l'application, lorſqu'il ne peut amener ni une perte qui vous dérange, ni un gain dangereux qui faſſe dégénérer ce goût

en paſſion ; un jeu tel qu'on le joue ordinairement dans notre famille, innocent, honnête, ſans vues intéreſſées, & dans des momens où l'on ne peut rien faire de plus utile.

HÉLENE.

Je croyois, mon papa, qu'il n'étoit pas un ſeul moment, où l'on ne pût faire quelque choſe de plus utile que de jouer.

ALBERT.

Mais on ne peut pas être toujours cloué ſur les livres, travailler toujours.

M. DE FLORIS.

La réponſe d'Hélene eſt aſſez raiſonnable. On pourroit ſans doute employer plus utilement ſon loiſir, ſi

toutes les sociétés étoient si bien composées, qu'on y trouvât un sujet assez fécond d'amusement, dans un entretien spirituel, instructif, ou même badin. Mais lorsqu'on n'a d'autre moyen de prévenir l'ennui, que de se livrer à des réflexions malignes sur ses semblables, à des propos oiseux, ou dépourvus de raison, vous savez qu'alors je vous engage moi-même à un jeu récréatif, & que le plus souvent je m'établis de la partie.

HÉLENE.

Voilà sans doute vos raisons pour jouer, n'est-ce pas?

ALBERT.

Est-ce que tu as le droit de me faire des questions?

M. DE FLORIS.

Pourquoi lui en ſavoir mauvais gré ? C'eſt par amitié pour toi qu'elle s'en informe.

ALBERT.

Ou plutôt, parce qu'elle cherche à vous rendre mes liaiſons ſuſpectes, & qu'elle veut me deſſervir dans votre eſprit.

M. DE FLORIS.

Peux-tu avoir cette idée de ta ſœur ?

HÉLENE (*le regardant tendrement.*)

Mon frere !

ALBERT (*attendri.*)

Hélene, pardonne-moi, j'ai tort de

de t'accuſer. Mais conviens auſſi que ta défiance eſt injurieuſe.

M. DE FLORIS.

Peut-être, ſes ſoupçons ont-ils quelque fondement. Il faut les examiner de ſang froid, quand ce ne ſeroit que pour l'en faire revenir, s'ils ſont injuſtes. Nous n'avons pas, je penſe, à nous défier de nos diſpoſitions les uns envers les autres. Nous ſommes ſi tendrement unis enſemble !

(*Helene & Albert lui prennent la main.*)

HÉLENE.

O mon papa, que vous êtes bon & conciliant !

ALBERT.

Vous oubliez toujours avec nous les droits d'un pere ; & vous ne montrez que les égards d'un ami.

M. DE FLORIS.

Je ne ſerois pas digne de vous élever, ſi je tenois une autre conduite. Un pere qui n'eſt pas le meilleur ami de ſes enfans, ne remplit que la moitié de ſes devoirs. Je vous pardonnerois peut-être de négliger les témoignages extérieurs de reſpect qui me ſont dûs ; mais jamais de manquer à la franchiſe & à la confiance que j'attends de votre tendreſſe. Vous ne devez pas avoir un ſecret que vous ne veniez le dépoſer dans mon ſein : & lorſqu'il

ſera de nature à vous faire craindre que le pere en ſoit inſtruit, l'ami n'aura jamais l'indiſcrétion de le révéler.

HÉLENE.

J'eſpere bien n'avoir jamais de myſteres pour un pere ſi indulgent.

ALBERT.

Pourquoi vous cacher nos fautes? Vous pouvez nous en reprendre, mais vous ne ceſſez pas de nous aimer.

M. DE FLORIS.

Je ſuis charmé que vous ayez de moi cette idée. Auſſi long-tems que vous ſerez mes amis, comme je ſuis le vôtre, le pere n'aura jamais occaſion de punir. Sa pré-

voyance vous préſervera du danger, ou il vous prêtera des ſecours pour en ſortir. Mais il faut qu'il connoiſſe d'abord votre ſituation. Ainſi voyons, Hélene, quels reproches tu fais à cette nouvelle ſociété de ton frere.

HÉLENE.

Il m'eſt revenu que ces jeunes Meſſieurs étoient un peu diſſipés, & qu'ils avoient continuellement des cartes à la main.

ALBERT.

Et qui t'a fait ce rapport?

HÉLENE.

Il ne s'agit pas de ſavoir qui me l'a dit, mais ſi la choſe eſt véritable.

M. DE FLORIS.

Je viens de t'expoſer mon ſen-

timent ſur le jeu. Tout dépend de celui que vous jouez.

ALBERT.

Oh ! c'eſt un jeu qui ne demande pas de grands efforts d'attention, mais qui eſt bien amuſant. Il ſe nomme le *Vingt & un.*

M. DE FLORIS.

Je t'avouerai qu'il n'eſt pas trop de mon goût.

ALBERT.

Pourquoi donc, mon papa? Rien n'eſt plus ſimple & plus innocent. Celui qui a vingt & un, ou qui en eſt le plus près, gagne tous ceux qui ſont au-deſſous.

M. DE FLORIS.

Sais-tu que c'eſt-là ce qu'on appelle un jeu de hazard ?

ALBERT.

Oui, parce que je peux perdre ou gagner. Mais n'en eſt-il pas de même de tous les jeux ?

M. DE FLORIS.

Avec cette différence qu'ici le hazard ſeul décide ; au lieu que dans les jeux de ſociété, je puis, lors même qu'il ne m'eſt pas bien favorable, employer de ſages combinaiſons pour prévenir des coups facheux, & balancer la fortune de mes adverſaires. En un mot, les jeux de hazard ne demandent que des doigts, & point de tête ; or, un

jeu où la tête n'a rien à faire, me paroît indigne d'un homme ſenſé.

HÉLENE.

Il ne doit pas même être bien amuſant.

ALBERT.

Ah ! ma ſœur, tu ne ſais pas ce que c'eſt que d'attendre une carte, de la recevoir dans l'incertitude, & d'y lire d'un coup d'œil ſa deſtinée.

M. DE FLORIS.

Parce que la paſſion de l'avarice s'en mêle.

ALBERT.

Mais encore dans les jeux de ſociété, n'y a-t-il jamais que la perte ou le gain.

M. DE FLORIS.

Il eſt vrai. Seulement on y fixe de certaines bornes à l'un & à l'autre, pour n'avoir à former ni des vœux avides, ni des regrets honteux. D'ailleurs, comme je viens de te le dire, on y tient, en quelque ſorte, la fortune captive par ſon intelligence. Enfin le pis eſt que dans les jeux de hazard, on court ſouvent le riſque d'être la dupe d'indignes fripons.

ALBERT.

Oh ! mon papa, croyez-vous ? Comment cela ſeroit-il poſſible ?

HÉLENE.

J'imagine qu'ils ont une maniere d'arranger les cartes pour ſe don-

ner toujours celles qui leur conviennent.

M. de Floris.

Voilà effectivement leur ſecret. J'ignore comment ils le pratiquent ; car je n'ai jamais été joueur, & je n'ai pas reçu dans ma ſociété des gens de cette profeſſion. Tout ce que je ſais, c'eſt qu'ils emploient ces moyens, & dans mes voyages, j'en ai vu des exemples affreux.

Albert.

Oh ! racontez-nous-en quelqu'un, mon papa.

M. de Floris.

Volontiers, mon fils. Quand j'étois à Spa, je vis un jeune Anglois qui perdit, dans une ſoirée, l'argent

qu'il destinoit à parcourir l'Europe, & tout son bien encore qui se montoit à plus de cent mille écus.

HÉLENE,

Mon Dieu ! tout son bien ! Et comment fit-il donc ensuite pour vivre ?

ALBERT.

Il dut être bien furieux.

M. DE FLORIS.

Le désespoir s'empara de tous ses traits, lorsqu'il vit sa fortune entiere perdue, & qu'il n'eut plus aucune espérance de la regagner. Il jettoit autour de lui des regards que je n'osois soutenir. Il grinçoit des dents, se frappoit le front, s'arrachoit les cheveux. Bientôt il de-

vint ſtupide & muet ; il haletoit & râloit comme un mourant. Enfin il ſe leva avec précipitation, & ſortit en forcené.

ALBERT.

Et parmi ceux qui le gagnoient ; il ne ſe trouva perſonne qui eût aſſez de pitié pour lui rendre ſon argent ? Je lui aurois plutôt donné tout le mien pour le tirer de peine.

M. DE FLORIS.

Ils continuerent de reſter aſſis ; & de jouer avec leur ſang froid ordinaire. Ils le regarderent ſeulement en-deſſous avec un regard d'ironie & de mépris.

HÉLENE.

Oh les méchans ! Je ſuis sûre que

perſonne ſur la terre n'aura plus voulu jouer avec eux.

M. DE FLORIS.

Tu ne connois pas l'aveuglement des hommes. Dix foux pour un ſe mirent auſſi-tôt à ſa place. Mais voici le plus déplorable de l'aventure. On apprit le lendemain que ce jeune homme, d'un extérieur très-aimable, & rempli d'ailleurs de qualités & de talens, s'étoit caſſé la tête d'un coup de piſtolet.

HÉLENE.

Ah ! que me dites-vous ?

ALBERT.

Mais c'étoit encore bien fou de s'ôter la vie. Puiſqu'il avoit des qualités

qualités & des talens, ne pouvoit-il pas rétablir ſa fortune ?

M. de Floris.

Tu vois comme une ſeule faute peut nous priver du ſens & de la raiſon, & nous précipiter dans le déſeſpoir. Peut-être ne put-il réſiſter à l'horrible penſée de tomber, du comble du bonheur, dans le gouffre de la miſere. On apprit auſſi dans la ſuite qu'il avoit laiſſé dans ſa patrie une jeune Demoiſelle très-vertueuſe, à qui ſes parens avoient deſſein de l'unir par un mariage, qui lui promettoit la plus entiere félicité.

Hélene.

Oh ! la pauvre Demoiſelle, que je la plains ! Combien elle a dû ſouf-

frir à cette trifte nouvelle ! Il ne mérite plus de pitié après l'avoir oubliée.

M. DE FLORIS.

La honte de lui préfenter une main qui venoit de lui ravir, ainfi qu'à lui-même, tout le honheur de fa vie ; de lui porter un cœur fur lequel la paffion du jeu avoit eu plus d'empire, que les fentimens d'eftime qu'elle étoit fi digne d'infpirer ; la douleur de retourner dans fa patrie comme un mendiant, tout révoltoit fon orgueil ; & par une mort criminelle, il crut pouvoir mettre fin aux tourmens de fa confcience.

ALBERT.

O mon papa ! je ne touche plus

une carte de ma vie, je vous le promets. Je cours trouver Jules, & lui dire.....

M. DE FLORIS.

Doucement, mon fils; tu es toujours trop précipité dans tes résolutions. On ne doit pas renoncer entiérement à un plaisir, parce que son excès peut nous être dangereux. Je t'ai dit souvent qu'un petit jeu de société entre amis, étoit agréable, innocent, & même utile.

HÉLENE.

Utile, mon papa?

M. DE FLORIS.

Oui, parce qu'il nous apprend à vaincre notre humeur, & à supporter la fortune dans ses vicissitudes.

HÉLENE.

C'eſt-à-dire, mon frere, à n'être pas triomphant lorſqu'on gagne, & à ne pas laiſſer tomber ſa tête lorſqu'on perd.

M. DE FLORIS.

Il faut bien conſidérer, avant de ſe mettre au jeu, ſi l'on eſt en état de ſupporter la plus grande perte poſſible, ſans épuiſer ſes moyens. De cette maniere, que l'on perde ou que l'on gagne, on conſerve toujours une riante ſérénité, & une noble indifférence, qui témoignent que notre cœur n'eſt eſclave d'aucune vile paſſion.

ALBERT.

Dieu merci, je ne ſuis point

avare ; mais pour m'épargner toute eſpece de regrets, il vaut mieux que je ne voie plus ni Jules, ni ſes amis.

M. de Floris.

Ce ſeroit une foibleſſe dont tu aurois à rougir. Ne peux-tu pas les voir ſans jouer ?

Albert.

Oh je les connois ! Ils voudront abſolument que je joue.

M. de Floris.

Eh bien joue, joue tout ce qu'ils voudront. C'eſt un moyen de les mieux connoître, pour rechercher ou fuir à jamais leur ſociété. Mais au lieu d'aller chez Jules, invite-le, avec ſes camarades, à venir

chez moi. Tu leur diras que ta ſœur ſera peut-être auſſi de la partie.

HÉLENE.

Moi, mon papa?

M. DE FLORIS.

Oui, je te le permets.

HÉLENE.

Et ſi ces Meſſieurs me gagnent mon argent?

M. DE FLORIS.

Je te le rendrai. Albert, dis-leur encore que tu attends un ami, & que tu le feras jouer avec eux.

ALBERT.

Mais je n'attends perſonne. Voulez-vous que j'aille leur faire un menſonge?

M. DE FLORIS.

Il n'y en aura point. N'as-tu pas un ami à la maiſon ? Je penſois......

HÉLENE.

Le malin papa ! C'eſt lui qu'il veut dire.

M. DE FLORIS.

Oui, moi-même. Nous étions déja d'accord ſur cette qualité.

ALBERT.

Oh oui ! ils voudront bien jouer avec moi, ſi vous en êtes !

M. DE FLORIS.

Pourquoi non ? Seulement ne leur dis pas quel eſt cet ami. Auſſitôt que j'aurai terminé mon mémoire, je viendrai vous joindre,

& je verrai ce que j'aurai à faire. Jouez toujours en attendant. Ne refuſez aucun enjeu qu'on vous propoſe. Perte ou gain, je vous donne ma pleine approbation.

ALBERT.

Ainſi, je vais engager tout de ſuite Jules & ſes amis.

M. DE FLORIS.

Oui, mon enfant. Sur-tout n'oublie pas Auguſte. Je ſerai charmé de le voir. Tous ſes Maîtres font ſon éloge; & vous-mêmes, vous m'en avez dit ſouvent du bien.

HÉLENE.

Il le mérite auſſi, je vous aſſure. C'eſt un brave garçon, lui.

ALBERT.

Un mot encore, mon papa ; resterons-nous dans le jardin ?

M. DE FLORIS.

Comme tu voudras. Le tems est doux. Vous pouvez vous mettre sous le berceau, ou dans le petit pavillon.

SCENE IX.

M. DE FLORIS, HÉLENE.

M. DE FLORIS.

ECOUTE, ma chere fille, ne quitte pas un moment ton frere : il peut avoir beſoin de tes conſeils.

HÉLENE.

Je crois que votre préſence ſeroit encore plus néceſſaire que la mienne.

M. DE FLORIS.

Comment donc ?

HÉLENE.

Par quelques mots qui viennent

d'échapper à M. Auguste, je soupçonne que les coquins ont fait un complot pour escroquer l'argent du pauvre Albert.

M. de Floris.

Tant mieux, s'il s'y trouve pris. Je laisserai venir ces filoux, & je me cacherai derriere le berceau pour les observer. Mais toi, quand tu verrois clairement leurs friponneries, ne fais pas semblant de t'en appercevoir.

Hélene.

J'aurai bien de la peine à me contenir. Combien je souffrirai de voir mon frere devenir l'objet de leurs risées, & la dupe de sa confiance !

M. DE FLORIS.

Il faut qu'il en ſoit déſabuſé par lui-même. J'obtiendrai plus aiſément de lui qu'il ſoit à l'avenir plus attentif ſur ſes liaiſons ; & je le guérirai peut-être pour la vie de la funeſte paſſion du jeu à laquelle il me paroît tout prêt à s'abandonner.

HÉLENE.

Comment peut-il avoir ſeulement la penſée de toucher des cartes ? Il devroit bien ſe connoître. Il eſt ſi crédule, qu'il feroit naître à tout le monde l'envie de le tromper ; & ſi bouillant, qu'il perdroit la tête au premier coup de malheur.

M.

M. de Floris.

Voilà en effet ſon caractere. Je ne te croyois pas tant de talent pour obſerver les hommes.

Hélene.

Il faut bien qu'on étudie ceux qu'on voudroit ſervir.

M. de Floris.

Je vois que ces Meſſieurs ne veulent pas perdre un moment. Il me ſemble déja les entendre à la porte du jardin.

Hélene.

Oui, les voilà.

M. de Floris.

Je me ſauve à travers la char-

mille, & je reviendrai par un détour derriere le berceau.



SCENE X.

HELENE (*ſeule.*)

QU'IL me tarde de ſavoir comment tout cela va tourner! O mon frere! ce moment doit peut-être décider du bonheur de ta vie.

SCENE XI.

HELENE, ALBERT, JULES, AUGUSTE, RAOUL, VICTOR, CARAFFA.

JULES (*à Hélene.*)

Je craignois, Mademoiſelle, que notre ſociété pût vous importuner, mais M. Albert a voulu.....

ALBERT.

Comment l'importuner ? J'eſpere bien que ma ſœur nous tiendra compagnie.

HÉLENE.

De tout mon cœur, ſi ces Meſſieurs veulent m'y recevoir.

VICTOR (*avec un air contraint.*)

C'eſt beaucoup d'honneur pour nous.

CARAFFA (*bas à Jules.*)

Voilà qui eſt fâcheux. Nous ſerons obligés, par politeſſe, de jouer le jeu qu'elle voudra. Pourquoi venir ici?

ALBERT.

Peut-être que nous aurons un de nos bons amis encore.

RAOUL.

Oui da! Et qui donc?

ALBERT.

Vous verrez. Il a une bonne bourſe celui-là.

Jules (*à part.*)

Ah ! tant mieux.

Hélene.

Nous reſterons ici dans le jardin, ſi vous le trouvez bon.

Auguste.

Sans doute, nous aurons le plaiſir de nous promener.

Raoul.

Eſt-ce que vous penſez à vous promener, vous ?

Auguste.

Qu'aurois-je autrement à faire ?

Victor.

Et jouer ?

AUGUSTE.

Je ne sais pas le jeu; & quand je le saurois, je n'ai pas d'argent à perdre.

CARAFFA.

Comme si l'on étoit sûr de perdre toujours!

AUGUSTE (*en le fixant.*)

Oui, Monsieur, sur-tout avec vous. Je vous crois beaucoup trop habile pour moi.

ALBERT.

Si je gagne, je vous promets de vous rendre votre argent.

JULES.

Et moi aussi.

RAOUL & VICTOR.

Nous de même.

AUGUSTE.

Vous m'offenſez, Meſſieurs. Perdre mon argent pour le reprendre, ou gagner le vôtre poür le garder, ce ne ſont pas là de mes conditions; & s'il faut tous mutuellement ſe reſtituer la perte, ce n'eſt pas la peine de ſe mettre au jeu.

HÉLENE.

C'eſt bien penſé, M. Auguſte.

AUGUSTE.

Ne vous mettez pas en peine de moi. Je vous verrai jouer, ou je me promenerai dans le jardin.

HÉLENE.

Mon papa ne peut pas avoir l'honneur de vous recevoir.

(*On voit éclater la joie ſur leurs traits.*)

Mais il m'a recommandé de vous bien accueillir. Mon frere, va faire préparer des rafraîchiſſemens; moi, je cours demander des cartes à Juſtine.

CARAFFA.

Ce n'eſt pas la peine, Mademoiſelle, j'ai des cartes ſur moi.

ALBERT.

Comment, ſur vous?

CARAFFA.

Oui; c'eſt mon livre de récréation.

HÉLENE.

Et des jetons, en avez-vous aussi ?

CARAFFA.

Je vous prierai de nous en procurer ; à moins que nous ne jouions tout uniment notre argent.

JULES (*bas à Caraffa.*)

Vous savez bien que je n'en ai pas. (*Haut.*) Non, non, c'est le moyen de s'embrouiller toujours dans ses comptes. Ainsi, Mademoiselle, si vous voulez avoir cette bonté......

HÉLENE.

Il suffit, je vais chercher la bourse. Viens, mon frere.

(*Albert sort avec Hélene, les*

autres entrent ſous le berceau, excepté Auguſte qui s'éloigne.)



SCENE XII.

JULES, RAOUL, VICTOR, CARAFFA.

VICTOR.

JE ſuis fâché que nous faſſions ici notre partie.

RAOUL.

Bon ! n'avez-vous pas entendu que ſon pere n'y eſt pas ?

CARAFFA.

Vous n'auriez pas dû accepter l'invitation, M. Jules.

JULES.

Ici ou chez moi, cela ne fait pas une grande différence.

RAOUL.

Et puis, lorſqu'Albert aura perdu, nous emporterons ſon butin, & nous irons jouer où nous voudrons.

VICTOR.

Peut-être vuiderons-nous auſſi la bourſe de la petite Demoiſelle.

CARAFFA.

C'eſt bien là mon compte. Mais ſoyez prudens. Nous mettrons d'abord les fiches à deux ſols; & lorſque le jeu commencera à s'échauffer, nous les porterons à quatre.

JULES.

Vous ſavez bien ce que vous m'avez promis ?

CARAFFA.

Soyez tranquille. Nous ſommes d'honnêtes gens. Notre perte, entre nous, conſiſtera en fiches, dont nous ne nous paierons pas la valeur les uns aux autres. Je vais arranger les cartes de maniere que nous perdions quelque choſe dans les premiers tours pour les allécher.

JULES.

Mais vous m'avez mis à ſec l'autre jour. Je n'ai plus que ſix ſols dans ma bourſe. Comment fournir mon enjeu ?

CARAFFA.

CARAFFA.

Vous ne devez rien juſqu'au compte ; & alors nous aurons aſſez de profit, ſi nous ſavons nous entendre.

VICTOR.

Je voudrois bien que l'ami d'Albert ſe hâtât de venir. Ce ſeroit un oiſon de plus que nous aurions à plumer.

RAOUL.

Oui, je ne vois rien de ſi dupe que ces jeunes gens ſi inſtruits.

CARAFFA.

Je penſe que nous ſerions bien de commencer, pour qu'ils nous trouvent au jeu, lorſqu'ils reviendront.

(*Il tire des cartes de ſa poche.*)

Allons, je vais les arranger pour vous faire perdre.

(*Il parcourt les cartes, & les diſpoſe.*)

Tenez, vous allez voir.

(*Il donne, une à une, deux cartes à Jules, Victor, & Raoul.*)

(*à Jules.*)

Etes-vous content ?

JULES.

Non, je demande une carte.

CARAFFA.

La voici.

JULES. (*regardant la carte.*)

Je creve.

CARAFFA (*à Victor.*)

Et vous ?

VICTOR.

Une carte encore, mais bien petite.

CARAFFA.

Je vous la choisis, tenez.

VICTOR (*regardant la carte.*)

Oui, pas mal. Je creve.

CARAFFA (*à Raoul.*)

A votre tour de crever. Une carte, n'est-ce pas ?

VICTOR.

Non, je m'y tiens.

CARAFFA.

Je m'y tiens aussi. Combien avez-vous ?

VICTOR.

Seize.

CARAFFA.

Et moi vingt. J'ai gagné. Il ne tenoit qu'à moi de perdre, en faifant le contraire de ce que j'ai fait, & je veux le pratiquer aux deux premiers tours, pour affriander nos étourneaux. Je tiendrai la banque le premier.

JULES.

Mais, comment cela peut-il arriver ?

CARAFFA.

Vous m'avez affez payé votre école, pour que je vous montre mon fecret : je n'ai rien de caché pour mes amis, quand je tiens leur argent. Vous regagnerez avec d'autres ce que vous avez perdu avec moi, & partant quittes.

JULES.

Ah ! voyons, voyons.

CARAFFA.

Je cherche, en mêlant, à rassembler par-dessous les dix & les figures, & par-dessus les cartes basses de deux, trois, quatre, cinq. Je vous en donne avec subtilité une d'en haut, & une d'en-bas. Vous avez quinze ou seize. Vous en demanderez certainement une troisieme, pour approcher de vingt & un. Eh bien, je vous en donne alors une forte de dessous, qui vous fait crever infailliblement.

JULES.

Mais pour séparer, en mêlant,

les grosses des petites ; vous les reconnoissez donc par derriere ?

CARAFFA.

Voilà mon secret ; & je vous l'apprendrai quand vous m'aurez payé le louis que vous me devez encore. La leçon est à grand marché. Demandez à ces Messieurs qui profitent si bien de mes instructions. Mais je vois la petite Demoiselle qui revient. Remettons-nous à notre partie, sans qu'il y paroisse.

SCENE XIII.

HELENE, JULES, RAOUL, VICTOR, CARAFFA.

HÉLENE

(Posant sur la table une boîte de jeu avec des cartes, des fiches & des jetons.)

Vous connoissez le prix du tems, à ce qu'il me semble; vous n'en voulez rien perdre.

CARAFFA.

C'est que je montrois à M. Jules un jeu nouveau pour lui.

JULES.

Vous êtes des nôtres, Mademoi-

ſelle ? vous nous ferez cet honneur ?

HÉLENE.

Je ne ſais pas encore ſi je connois le jeu que vous jouerez.

VICTOR.

C'eſt le vingt & un. Il eſt tout ſimple.

RAOUL.

Quand vous ne l'auriez jamais vu, vous en ſauriez bientôt aſſez pour nous tenir tête.

HÉLENE.

Oh ! je le ſais un peu. Il ſeroit peut-être plus ſage de ne pas m'expoſer avec d'habiles gens comme vous. Cependant ſi cela vous fait plaiſir.....

JULES.

Oh oui ! le plus grand qu'on puiſſe imaginer.

VICTOR.

Même quand vous nous gagneriez tout notre argent.

HÉLENE (*en ſouriant.*)

C'eſt bien mon projet.

RAOUL (*avec un air hypocrite.*)

Cela ne pourroit guere vous enrichir, car nous jouons petit jeu.

JULES (*d'un ton d'impatience.*)

Eh bien ! à quoi vous amuſez-vous ? Le tems ſe perd à cauſer.

CARAFFA.

Il faut attendre M. Albert. Il eſt juſte qu'il s'amuſe : c'eſt lui qui nous reçoit.

SCENE XIV.

HÉLENE, ALBERT, JULES, VICTOR, RAOUL, CARAFFA.

ALBERT (*de loin.*)

Me voici, me voici ! On va vous apporter des rafraîchissemens.

JULES (*allant au-devant d'Albert.*) Venez, venez. Nous n'attendions que vous.

ALBERT.

Ah ! je vous remercie.

VICTOR.

Faisons le partage des fiches. Combien à chacun ?

RAOUL.

Nous ſommes ſix. Chacun en aura vingt, & dix jetons, qui en vaudront cent.

JULES.

Mais combien la fiche ?

CARAFFA.

C'eſt à Mademoiſelle d'y mettre le prix.

HÉLENE.

Je tiens votre jeu ordinaire.

ALBERT.

Nous jouâmes deux ſols la fiche la derniere fois.

HÉLENE.

Eh bien, qu'à cela ne tienne, La fiche à deux ſols.

JULES (*à Victor.*)

As-tu fini de compter?

VICTOR.

Oui, voilà qui est fait.

(*Le jeu commence, Caraffa prend la main, Victor & Raoul après lui. Ils disposent si bien les cartes, que la perte est toute entiere de leur côté, & de celui de Jules.*)

HÉLENE.

Hé, hé ! si cela continue, j'aurai bientôt accompli ma prophétie.

CARAFFA.

Tant que nous ne jouerons que deux sols la fiche, vous ne nous aurez pas ruinés de long-tems.

VICTOR.

Il n'y a qu'à la mettre à quatre ſols.

ALBERT.

Je le veux bien. J'ai une bourſe qui n'eſt pas facile à tarir.

(*Il tire ſa bourſe , & fait ſonner ſon argent. Raoul & Victor ſe regardent avec un ſourire. Caraffa lorgne la bourſe en-deſſous , & Jules la conſidere avec avidité.*)

HÉLENE.

Je peux bien riſquer autant que mon frere , peut-être.

CARAFFA.

En ce cas , il faut payer d'abord nos dettes , & reprendre en-

ſuite de nouveau notre premier enjeu, pour qu'il n'y ait pas d'embrouillamini. Voyons.

(*Il compte ſes jetons & ſes fiches.*)

Je perds ſix fiches & un jeton : trente-deux ſols ; les voilà.

RAOUL.

J'ai tous mes jetons, il ne me reſte que deux fiches. C'eſt dix-huit que j'ai perdues. Voilà mes trente-ſix ſols.

VICTOR.

Je ſuis le plus maltraité. J'ai perdu quatre fiches & trois jetons. Les trois jetons trois livres, les quatre fiches huit ſols, en tout trois livres huit ſols, que voici.

ALBERT.

Et vous, M. Jules ?

JULES.

Je ſuis le moins malheureux. Je perds ſeulement quinze fiches. C'eſt trente ſols. En voici ſix. Je changerai ſix francs à la fin du jeu pour vous payer les vingt-quatre ſols qui reſtent.

HÉLENE.

Non, vous me devrez tout. Je me charge de votre dette, & voilà vos quinze fiches. Voyons ce que je gagne de plus. Voici mon enjeu. Il me reſte trois fiches & trois jetons. M. Victor me donnera trois livres ſix ſols ; & voilà bien trois jetons & trois fiches que je

lui rends. Pour les deux ſols de ſurplus, mon frere lui donnera une fiche; il en donnera auſſi dix-huit à M. Raoul pour ſes trente-ſix ſols. Albert, il doit te reſter encore ſix fiches & un jeton que perd M. Caraffa; prends ſes trente-deux ſols. Cela fait-il ton compte?

ALBERT (*comptant.*)

Oui, tout juſte.

HÉLENE.

Ainſi tu gagnes trois livres dix ſols, & moi quatre livres ſeize, en y comprenant la dette de M. Jules. Il eſt aſſez drôle que nous ſoyons les ſeuls à gagner. Ce n'eſt pas trop bien recevoir ſes viſites.

RAOUL.

Oh ! je perds toujours, moi.

JULES.

Ainſi les fiches ſont maintenant à quatre ſols.

ALBERT.

C'eſt entendu.

CARAFFA (*prenant & mêlant les cartes.*)

Allons, je vais recommencer la banque.

SCENE XV.

M. DE FLORIS, HÉLENE, ALBERT, JULES, VICTOR, RAOUL, CARAFFA, AUGUSTE (*qui ſurvient dans le cours de la ſcene.*)

(*A l'aſpect de M. de Floris, Jules, Victor, Raoul & Caraffa ſe levent, ſe regardent tout étonnés, & rougiſſent.*)

M. DE FLORIS.

NE vous dérangez pas, Meſſieurs, je vous prie. Albert, fais aſſeoir tes amis.

ALBERT.

Remettez-vous donc, s'il vous plaît. Mon papa ne vient point pour troubler nos plaisirs. Je vous disois bien que j'attendois un de mes bons amis. Je n'aurois qu'à lui dire un mot pour le faire jouer avec nous. N'est-il pas vrai, mon papa ?

HÉLENE.

Oh oui ! Nous serions bien charmés de vous gagner votre bourse, qui vaut mieux que la nôtre. Je suis sûre que ces Messieurs s'en feroient honneur & plaisir.

M. DE FLORIS.

Vous savez qu'il n'est pas dans mon caractere de vous refuser.

Mais avant tout, que chacun reprenne ſa place.

(*Les Joueurs ſont ſi troublés, qu'ils perdent toute contenance, & laiſſent éclater ſur leur viſage leur profonde conſternation. Ils veulent reprendre leur chapeau pour ſe retirer; M. de Floris les retient.*)

M. DE FLORIS.

Eſt-ce que vous craignez, Meſſieurs, de jouer avec moi ? J'oſe vous répondre que je ne ſuis pas un eſcroc.

(*Ils s'aſſeyent enfin.*)

(*A Caraffa.*)

C'étoit à vous, Monſieur, de donner les cartes, lorſque je ſuis entré. Continuez, je vous prie;

mais voyons d'abord si le jeu est complet.

(*Caraffa veut laisser tomber les cartes , M. de Floris les saisit & les parcourt.*

Il est assez singulier que les figures se trouvent toutes ensemble. Hélene, pourquoi donner des cartes si crasseuses ? Fais-moi passer celles qui sont là dans la boîte.

HÉLENE.

Ce n'est pas ma faute , mon papa. Monsieur , (*en montrant Caraffa*) en avoit porté dans sa poche ; & le jeu étoit commencé , quand je suis revenue.

M. DE FLORIS (*à Auguste qui s'avance.*)

Ah ! vous voilà M. Auguste ; je suis enchanté de vous voir. Mais est-ce que vous ne jouez pas ?

AUGUSTE.

Non Monsieur, permettez-moi de n'être que simple spectateur. Vous savez que je n'ai rien à risquer.

M. DE FLORIS.

Je vous loue de votre prudence. (*à Caraffa.*) Tenez, Monsieur, voici des cartes plus propres. (*Caraffa les prend d'une main tremblante.*) A quoi jouez-vous ?

ALBERT.

Au vingt & un.

M. de Floris.

Et combien la fiche ?

Hélene.

Quatre fols. Voilà vingt fiches & dix jetons pour un louis.

M. de Floris.

Un louis ? Y penfez-vous ? Mais foit, pourvu que tout le monde ait de quoi payer. Allons, Meffieurs, voyons vos bourfes. M. Jules, vous êtes le plus près de moi, commençons par vous.

(*Jules pâlit.*)

Qu'avez-vous donc, mon ami ? Eft-ce que vous vous trouvez mal ?

Jules (*tremblant.*)

Ou-i, Mon-fieur, per-mettez que je.....

(*Raoul & Victor rougissent & suent à grosses gouttes. Caraffa mord ses levres, & baisse les yeux.*)

M. DE FLORIS.

Que vois-je ? L'un pâlit & bégaie, les autres sont tout en sueur ; & vous, Monsieur, (*à Caraffa*) vous semblez vous déconcerter ?

ALBERT (*surpris.*)

Que leur arrive-t-il donc à tous à la fois ?

M. DE FLORIS.

Je vois qu'il est tems de te l'expliquer. Tu vois, mon fils, les effets d'une conscience criminelle. Heureusement qu'elle n'est pas encore assez dépravée pour se cacher

sous

ſous un front d'airain, & prendre les traits de l'innocence.

ALBERT.

Que dites-vous, mon papa? Vous vous trompez, je vous aſſure. C'eſt ma ſœur & moi qui gagnons.

CARAFFA (*qui reprend un peu courage.*)

Eſt-ce que nous ne vous avons pas tous honnêtement payé, à l'exception de M. Jules?

JULES.

Oui, parce que vous m'avez gagné tout mon argent par vos eſcroqueries.

M. DE FLORIS.

Je m'attendois bien qu'ils ſe démaſqueroient eux-mêmes. Rien de

ſi lâche que les fripons. Vois, mon fils, à quelle bande de voleurs tu allois te livrer.

ALBERT.

Non, mon papa, jamais je ne pourrai le croire.

M. DE FLORIS.

Eh bien, parlez M. Jules, vous me paroiſſez le moins endurci. N'y avoit-il pas un complot entre vous pour eſcroquer mes enfans?

JULES.

Oui, Monſieur, il eſt vrai; mais on m'y a fait entrer malgré moi. Je ne voulois que ravoir ce que j'ai perdu. Oh! ſi vous ſaviez tout ce que ce maudit étranger m'a gagné?

M. de Floris.

Vous avez mérité de le perdre, en le risquant. (*A Caraffa.*) Restez-là, Monsieur. (*à Raoul & à Victor.*) Et vous, petits scélerats, sortez de ma présence. Peut-être qu'il est tems encore de vous arracher du vice. Je vais, dès ce soir, en instruire vos malheureux parens.

Raoul & Victor (*tombant à genoux.*)

O Monsieur ! pardonnez-nous pour cette fois, je vous en conjure. Nous ne remettrons jamais le pied dans votre maison.

M. de Floris.

C'est bien comme je l'entends. Mais il ne suffit pas que mes en-

ſans ſoient à l'abri de votre ſcélérateſſe, je dois le même ſervice à tous les peres. Quelle perverſité ! A votre âge, être non-ſeulement des joueurs, mais de vils eſcrocs, les plus mépriſables des hommes ! Je veux bien encore, par pitié de votre jeuneſſe, & ſur l'eſpoir d'une meilleure conduite, ne découvrir votre baſſeſſe qu'à vos parens ; mais s'il me revient que vous continuez ce déteſtable métier, j'affiche votre infamie à toutes les maiſons de la ville. Allez, hâtez-vous, & que je ne vous retrouve jamais devant moi : vous m'inſpirez trop d'horreur.

(*Raoul & Victor ſe retirent muets & confondus.*)

SCENE XVI.

M. DE FLORIS, HÉLENE, ALBERT, JULES, AUGUSTE, CARAFFA.

M. de Floris (*à Caraffa.*)

Et vous, Monſieur, qu'eſt-ce donc que vous avez gagné à ce jeune imprudent ?

Auguste.

Rien que ſa montre, ſes boucles, & la garniture de boutons d'argent de ſon habit.

M. de Floris.

Eſt-il vrai ?

CARAFFA (*les yeux baissés, & en balbutiant.*)

Oui, Monsieur.

M. DE FLORIS.

Je sais comme vous les avez gagnés. Mais n'importe ; M. Jules les a perdus, & l'a bien mérité. Il faut y mettre un prix, & les rendre tout-à-l'heure.

JULES.

Hélas, Monsieur, je n'ai pas de quoi les retirer de ses mains. Je lui dois encore un louis, que je n'étois pas en état de payer.

ALBERT.

O mon papa ! Si tout ce que j'ai dans ma bourse pouvoit y suffire ! Tenez ; il y a plus de cinq louis

d'or. Prenez-les tous pour tirer mon ami d'embarras.

M. DE FLORIS (*attendri, prend la bourſe.*)

Oui, oui, mon cher fils.

JULES.

Quoi ! M. Albert.......

ALBERT.

Nous ſommes voiſins, nous aurons bien le tems de nous arranger enſemble. Vous me paierez de vos économies. Ne ſongeons qu'au plus preſſé.

(*Caraſſa rend à Jules ſes effets.*)

M. DE FLORIS (*à Jules.*)

Tout vous eſt-il rendu ?

JULES.

Oui, je les tiens. Ils vont me ſauver de la fureur de mon pere. Oh! je ne les riſquerai de ma vie.

M. DE FLORIS (*à Caraffa, en lui montrant la bourſe.*)

En voilà le prix, Monſieur, il eſt à vous. Je vais le remettre au Magiſtrat pour ſervir à vous faire conduire hors du Royaume. Vous y êtes venu porter le déſordre & la corruption; il vous vomit de ſon ſein. Vous y avez déshonoré votre patrie; il vous rend à elle pour exercer ſur vous ſa juſte vengeance. Vous ne rapporterez à ſes yeux que la note de votre infamie. Eloignez-

vous de quelques pas. Votre préſence ſouille nos regards.

(*Caraffa ſe détourne , en pleurant de rage.*)

JULES (*ſe jettant aux genoux de M. de Floris.*)

O Monſieur, de quel abyme vous me retirez ! Eh ! ſans vous, que ſerois-je devenu ? Chaſſé de la maiſon de mon pere, & peut-être un jour flétri publiquement pour mes vices ; je vous dois le repos, la vie, l'honneur.

(*Il ſe releve , & ſaute au cou d'Albert.*)

Et vous, généreux Albert, vous que j'allois. . . . .

ALBERT.

Oubliez-le comme moi, & ſoyez heureux.

AUGUSTE.

Je dois rendre cette juſtice à M. Jules, qu'il a bien ſouffert pour ſe laiſſer entraîner dans le complot.

M. DE FLORIS (*à Jules.*)

Eh bien, vous pouvez continuer de voir mon fils; mais, après ce qu'il a fait pour vous, je vous regarderois comme le dernier des hommes, ſi vous ne vous rendiez digne d'être ſon ami.

JULES.

Oui, je veux le devenir pour toujours.

HÉLENE.

O mon papa ! comme vous êtes terrible envers les méchans !

M. DE FLORIS.

Autant que je ſuis paſſionné pour les gens de bien. M. Auguſte, je ſuis pénétré d'amitié pour vous, d'après ce qu'on m'a dit de votre réſerve & de votre droiture. Vous pouvez, par vos nobles exemples, aſſurer le bonheur de mon fils. Je ne vous propoſerois pas de récompenſe plus digne de vous que cette douce ſatisfaction, ſi je n'avois en même-tems à ſatisfaire ma reconnoiſſance. Soyez tranquille ſur votre ſort.

AUGUSTE (*lui baisant la main.*)

O Monsieur ! je n'avois besoin que de votre estime.

M. DE FLORIS.

Vous voyez, mes enfans, les suites exécrables de la passion du jeu.

ALBERT.

O mon Dieu ! j'en frémirai toute ma vie.

M. DE FLORIS.

Tu vois aussi combien il faut être circonspect dans le choix de ses amis.

ALBERT.

Oh oui, mon papa ! & je sentirai sur-tout combien il est heureux d'en avoir un dans son pere.

FIN.

